# RECHERCHES
## *SUR LE POULS,*
PAR
RAPPORT AUX CRISES.

*TOME SECOND.*

# RECHERCHES
# *SUR LE POULS,*
## PAR RAPPORT AUX CRISES;

*Par M.* THÉOPHILE DE BORDEU,
*Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier.*

SECONDE ÉDITION,

Augmentée des RECHERCHES SUR LES CRISES, du même Auteur, & des JUGEMENS portés ſur la Doctrine du Pouls, depuis la publication des Recherches en 1756.

In vitium ducit culpa fuga ſi caret arte.
HORAT. *de Arte poet.*

TOME SECOND.



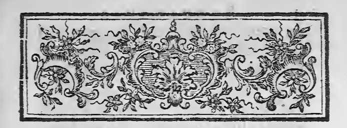
A PARIS,
CHEZ PIERRE-FR. DIDOT LE JEUNE,
Quai des Auguſtins, à Saint Auguſtin.

M. DCC. LXVIII.
*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

# TABLE DES CHAPITRES

## Du second Volume.

Fin de la Table du second & dernier Volume.



# RECHERCHES SUR LE POULS.

## CHAPITRE PREMIER.

*Observations détachées qui confirment ce qui a été proposé dans le premier volume sur les différentes espéces de Pouls* supérieur, inférieur, capital, pectoral, *&c.*

*Les Maladies par causes externes.*

L'HISTOIRE des Plaies & des autres Maladies par causes externes, peut fournir de grandes lumieres sur l'usage des parties ; il est fâcheux

qu'aucun des Médecins qui ont ſuivi les Armées n'ait tourné ſes vûes de ce côté-là ; ce ſeroit une anatomie bien précieuſe que celle qui ſeroit appuyée par des obſervations faites ſur le corps vivant, bleſſé en différentes parties.

Il ſurvient quelquefois des ſaignemens de nez à la ſuite des coups & des contuſions à la tête : le pouls ſe trouve très-*rebondiſſant* & très-*déciſivement nazal* dans pluſieurs cas de cette eſpéce.

Le ſaignement de nez ne vient quelquefois, que vers le troiſiéme ou quatriéme jour ; le pouls ayant été *convulſif* & *ſerré* pendant les premiers jours : il a paru que de tous les pouls, le plus *convulſif* ou le plus *ſerré* a été celui des plaies & des contuſions à la dure-mere.

Plaie & contuſion conſidérable au cartilage thiroïde ; le pouls eſt évidemment *ſupérieur* & *rebondiſſant*, *avec un peu de moleſſe* pendant le tems de la ſuppuration ; c'eſt à-dire, qu'il eſt fort approchant du pouls qui annonce les évacuations de la gorge.

On l'a trouvé à-peu près, de la mê-

me espéce dans plusieurs parotides qui suppuroient considérablement à la fin des maladies aiguës ; mais il y a ordinairement dans ces cas, un dégré d'*irritation* qui rend le pouls plus ou moins *compliqué ;* ce à quoi il est important de faire attention.

Les plaies à la poitrine, sur-tout lorsqu'elles communiquent dans l'intérieur du poumon, sont souvent accompagnées, pendant le tems de la suppuration, du pouls *pectoral* plus ou moins *compliqué* avec celui d'*irritation.*

Un cancer ayant rongé les côtes & le poumon, & causé un crachement de sang & de pus, le pouls étoit fort approchant du *pectoral.*

Il a été trouvé presque dans le même état dans des cancers suppurés aux mamelles, lorsque la douleur ne causoit pas trop d'*irritation*, & que l'ulcére suppuroit abondamment.

Une nourrice forte & très-bien constituée, dans laquelle le lait *montoit* avec violence, jusqu'à s'évacuer abondamment par le mamelon, avoit le pouls approchant du *pectoral;* lors-

que le lait remontoit : cette femme ſentoit alors un trémouſſement extraordinaire, qui des parties intérieures du ventre alloit aboutir aux mamelles : voilà l'image d'une criſe bien naturelle, ou d'une ſorte de *perturbation critique* dans le *département* des mamelles.

Plaie au bas-ventre : les inteſtins gréles ſont ouverts, la ſuppuration étant bien établie, le pouls eſt *irrégulier*, *inégal*, *inférieur*, en un mot, fort approchant de l'*inteſtinal;* il a été *convulſif* pendant les premiers jours.

Il étoit à-peu-près, dans le même état dans un abcès de la ſubſtance du foie, après que l'ouverture en eût été faite, & que la plaie fût en pleine ſuppuration.

La même remarque a été faite dans un ſujet, dont les entrailles avoient été meurtries par une roue de charrette qui avoit paſſé ſur le ventre, & dont tous les viſcéres tomberent en ſuppuration & en putréfaction.

Un malade attaqué de la colique, s'étant livré à un Charlatan, qui lui marcha ſur le ventre & qui lui pétrit

les entrailles pour le guérir de la colique, eut quelques jours après, un dépôt inflammatoire aux entrailles; il avoit le pouls *inférieur*, *redoublé*, *serré*, *intermittent*, & il rendoit du pus & du sang avec des matieres bilieuses très-fétides.

Un soldat, dont une bale avoit percé le ventre au côté droit de l'ombilic, avoit une fistule dans l'endroit de la plaie; il sortoit par cette fistule cinq ou six pouces d'intestin grêle: cet intestin étoit ordinairement affaissé, blanchâtre, & sans mouvement; mais deux ou trois heures après que le soldat avoit mangé, cette portion d'intestin rougissoit, se gonfloit, entroit en mouvement, & faisoit plusieurs tours, comme une portion de serpent encore vivante (1); il sortoit, ensuite par l'extrémité de cet intestin des portions d'alimens à moitié digérées; son pouls étoit pendant l'évacuation, *irrégulier*, assez *fort*.

Plusieurs personnes auxquelles on a fait l'opération de la taille, ont les

(1) *Erigebatur.* Voyez Recherches sur les Glandes, au sujet de ces *érections* des organes.

premiers jours le pouls *convulsif* & *d'irritation* ; il se *développe* ensuite, il est *inférieur* ; & on a vû des sujets qui avoient le pouls *irrégulier*, & avec l'*irrégularité* qui annonce les urines; c'est-à-dire, que les pulsations *alloient en diminuant d'une plus forte à de plus petites jusqu'à être presque insensibles* ; ce pouls a été observé dans quelques-uns de ceux dont les plaies suppuroient beaucoup, & qui rendoient beaucoup d'urine.

*Fleurs blanches.*

Cette évacuation est en partie critique, en partie symptomatique, & plus ou moins, suivant la différence des tempéramens; le pouls de ces sortes d'évacuations n'est donc pas toujours bien *critique* ; il n'a pas toujours le même caractére.

Une Dame se plaignoit de la poitrine deux mois après ses couches; je lui tâtai le pouls, & je lui dis que je croyois qu'elle auroit ses régles le mois prochain, ce qui n'étoit pas arrivé depuis les couches : le pouls étoit

*irrégulier*, assez *fort*, il y avoit des *rebondissemens marqués*; il étoit enfin, à peu de chose près, tel qu'il se trouve lorsqu'il annonce les régles; il y avoit quelques pulsations qui indiquoient l'*irritation*; ce que j'attribuois à l'état de la poitrine.

Le tems auquel on attendoit les régles étant arrivé, la Dame m'apprit qu'elle ne les avoit point; je persistai dans mon avis, ayant trouvé le pouls dans le même état pendant trois mois consécutifs; enfin la Dame m'avoua, qu'elle n'avoit point de perte rouge, mais qu'elle avoit une perte blanche habituelle, qui augmentoit dans le tems où l'on attendoit la perte rouge.

Il ne faut pourtant pas penser que le pouls des pertes blanches soit toujours aussi bien marqué que dans cette Observation qui est isolée; il est certain qu'on l'a souvent trouvé *petit*, *irrégulier*, *avec des rebondissemens légers & fréquens*; mais il faut être bien circonspect sur des prognostics de cette nature; jusqu'à ce que la marque caractéristique du pouls des pertes

blanches ſoit exactement déterminés.

*Tumeur cancéreuſe à la matrice.*

Le pouls dans une tumeur à la matrice jointe à de vives douleurs, comme périodiques, & à un écoulement de matieres purulentes, a été pendant plus de trois mois, 1°. très-*convulſif* dans les accès de douleur; 2°. *dilaté*, *inégal*, *irrégulier*, lorſque les matieres purulentes couloient abondamment; jamais ce pouls n'a été *ſupérieur* qu'un ſeul jour qu'il fût *rebondiſſant*, & il y eut le ſurlendemain un léger ſaignement de nez; il ne paroiſſoit, pour ainſi dire, point *fiévreux*; il a toujours été *inégal* juſqu'à la fin de la maladie qui s'eſt terminée par l'hydropiſie.

*Pulmonies au dernier dégré.*

Le pouls a toujours paru *convulſif* dans ces ſortes de maladies; lorſqu'il ſe *relâchoit* & que les crachats étoient abondans, il étoit légerement *pectoral*; & plus ou moins *redoublé* lorſ-

qu'il y avoit du sang dans les crachats: mais lorsque le dévoyement se joignoit aux autres symptômes le pouls devenoit *inégal*, *irrégulier*, & quelquefois *intermittent*.

*Hydropisie du ventre.*

Le pouls est toujours *inférieur* dans ces maladies: à moins qu'il n'y ait un saignement de nez; le pouls est alors *rebondissant*, & évidemment *pectoral* lorsque la toux paroît, sur-tout s'il y a des crachats un peu cuits: il devient *irrégulier*, & quelquefois *intermittent* lorsque le ventre coule; au reste, le pouls conserve presque toujours *un fonds de convulsion* dans cette maladie; il se *rapetisse* singuliérement, & se *durcit* ordinairement, quelques jours avant l'agonie.

Un malade qui ne vouloit pas me déclarer sa maladie, m'ayant demandé de lui tâter le pouls, je le trouvai *petit*, *concentré*, *irrégulier*, *foible*, *intermittent*, sur quoi je prononçai qu'il y avoit une disposition au dévoyement, & que ce dévoyement ne pa-

roiſſoit pas critique, parce que le pouls avoit un fonds de *convulſion* conſidérable, qui ſembloit indiquer quelque embarras local dans les entrailles : le malade me dit alors qu'il étoit hydropique, qu'il avoit pris il y avoit huit jours un drogue d'un Charlatan, après laquelle il avoit eu un dévoyement qui duroit encore, & qui avoit été ſi abondant, que le ventre étoit totalement déſempli ; je trouvai une tumeur douloureuſe vers la région du foie, le ventre ſe remplit de nouveau & le malade mourut quelque tems après.

### *Maladies convulſives du bas-ventre ; colique des Peintres.*

C'eſt en ſuivant de près les maladies convulſives, qu'on parviendra à déterminer les différens caractéres du pouls qui leur eſt propre ; il n'eſt pas rare de trouver de ces eſpéces de convulſions d'entrailles dans leſquelles le pouls eſt plus ou moins *ventral* ; ce qu'on trouve auſſi dans les différentes tumeurs du bas-ventre.

Cet état du pouls se manifeste principalemeut dans les coliques des Peintres. Il a toujours paru plus ou moins *serré, vif, inégal*, & quelquefois *intermittent* dans les prem ers tems de cette maladie; le pouls se *développe* ensuite légerement, il reste souvent *inégal* & *intermittent*, & alors les évacuations sont très-abondantes, à la suite des médicamens, qui jusques-là n'avoient presque point eu d'effet notable.

On a vû dans ces maladies le pouls devenir *supérieur, rebondissant*, bien *pectoral*, & il y avoit alors du saignement de nez ou des marques du transport des humeurs vers la tête, des toux & des crachats plus ou moins épais; ces maladies semblent suivre la marche de toutes les autres & avoir leurs différens tems; chose qu'il est bon de remarquer & qui concilieroit peut-être les idées des Praticiens qui traitent ces maladies, les uns par des purgatifs des plus violens, les autres par des calmans, & même des saignées.

*Du ver solitaire, & des vers dans les enfans.*

La présence des vers dans les intestins rend le pouls *irrégulier, vif, serratil, tremblotant, inégal.*

Il a paru avoir tous ces caractéres dans les sujets qui avoient le ver solitaire, avec ceci de singulier que ces modifications du pouls étoient beaucoup plus sensibles dans les tems qui précédoient l'excrétion ou la sortie d'une portion de ce ver.

On a vû des sujets dans lesquels ces avant-coureurs de l'excrétion, étoient accompagnés de lassitude, d'un découragement singulier, de sueurs, de dévoyement, de suffocation, de tremblemens, en un mot, de presque tous les symptômes propres aux maladies de la tête, de la poitrine, & des extrémités.

Cette observation fournit un appui bien remarquable à ceux qui pensent que toutes les maladies viennent des entrailles; & que l'irritation de ces parties se fait sentir dans les dif-

férentes régions, suivant son dégré, ou selon l'endroit où elle se trouve.

## *Du Scorbut.*

Eugalenus prétendoit que la *petitesse*, la *fréquence*, & sur-tout l'*inégalité* du pouls, étoient des signes certains du scorbut. M. Lind qui a pris à tâche de critiquer Eugalenus, ne l'a pas épargné à l'égard du pouls. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les caractéres du pouls, décrits par Eugalenus, dénotent une affection des entrailles, & que d'ailleurs les viscères sont souvent les premiers atteints de la corruption scorbutique. Il reste à décider jusqu'à quel point la *petitesse*, la *fréquence* & l'*inégalité*, indiquées par Eugalenus, sont différentes des mêmes modifications qui accompagnent les dispositions non scorbutiques des viscères, & s'il ne faut pas distinguer dans le scorbut, un premier tems, pendant lequel il s'exerceroit principalement sur les entrailles, &c. Au reste, le pouls des scorbutiques décidés, prend les me-

difications particulieres à chaque évacuation; mais il est toujours *compliqué* avec un état d'*irritation*, ce qui le rend fort approchant de la description d'Eugalenus; cette seule remarque fait présumer que ce Médecin n'a pas imaginé tout ce qu'il a dit.

### *Rhumatismes aux extrémités : la Goutte.*

Le pouls des rhumatismes est ordinairement fort différent vers le milieu & la fin de la maladie, suivant que les parties affectées sont au-dessus ou au-dessous du diaphragme; dans celle-ci, sçavoir, dans les douleurs aux reins, aux cuisses; aux genoux, aux pieds, le pouls est *inférieur*, c'est-à-dire, *inégal*, *obscur*, peu *rebondissant*; au lieu que lorsque le rhumatisme est à la tête, au col, aux épaules, & même au poignet, le pouls est *supérieur*, à moins qu'il n'y ait quelque *complication* particuliere, & que la douleur rhumatismale ne soit un symptôme de l'affection de quelque viscère.

On a souvent trouvé le pouls *pectoral* à la suite des rhumatismes, sur-tout de ceux des parties supérieures ; aussi sont-ils souvent suivis d'excrétions, comme purulentes, par la voie des crachats ; au lieu que les rhumatismes des parties, situés au-dessous du diaphragme, finissent souvent par des évacuations du ventre.

Le pouls est toujours *inégal*, *dur*, *profond*, dans les attaques de goutte bien décidée, sur-tout lorsque les pieds s'enflent : le pouls est différent, si la goutte est à la main ; il n'est pourtant jamais bien *supérieur* que dans les cas où, comme on dit, la goutte remonte : en général la nature du pouls de la goutte indique que les viscères du bas-ventre sont plus ou moins affectés dans cette maladie : il y a des attaques de goutte dans lesquelles le pouls passe par plusieurs états qui annoncent les excrétions des différens viscères avec lesquelles l'attaque finit.

Un goutteux naturellement fort & vigoureux, n'avoit jamais d'attaque de goutte au pied, qui ne finît par un enchiffrenement & par une sorte d'ex-

tinction de voix ſuivie d'une abondante expectoration de matieres muqueuſes; le pouls étoit *inégal*, *dur*, *profond*, *aſſez lent & inférieur* pendant les commencemens de l'attaque, il ſe *développoit* enſuite, il devenoit *ſupérieur*, & il étoit exactement *pectoral* pendant l'évacuation des crachats.

*Plaies conſidérables & amputation des extrémités inférieures.*

Les dépôts critiques ou autrement qui ſe forment ſur les extrémités inférieures ſont ordinairement accompagnés du pouls *inférieur*, c'eſt-à-dire, *inégal*, *concentré*; & il eſt *intermittent* lorſqu'il y a un dévoyement critique.

Une vieille femme ſujette à une ſorte d'affection catharreuſe, jointe à une diſpoſition à l'aſthme, avoit le pouls *dur*, *dilaté* & *rebondiſſant* ou *redoublé*, comme dans le pouls *pectoral*; ce pouls étoit donc évidemment *ſupérieur:* il changea tout d'un coup, & il ſurvint un dépôt conſidérable à la jambe droite, qui fut très-enflée pendant long-tems & qui ſuppura abon-

damment; la poitrine fut dégagée, le pouls resta pendant la durée de la suppuration de la jambe fort différent de ce qu'il étoit pendant que la poitrine étoit prise; il fut *inégal*, *profond*, *assez dur*, *inférieur*.

Le pouls étoit, pendant le tems qu'on faisoit l'amputation de la cuisse à un homme qui s'étoit fracturé la rotule, le tibia, & le femur, en tombant d'un lieu fort élevé, *serré*, *petit*, *convulsif*, *étranglé*, *assez égal*, *fréquent*, & *intermittent*; il ne s'étoit pas *relevé*, pendant deux jours qui suivirent l'opération, & le malade mourut au quatriéme ayant toujours le pouls dans le même état.

Le pouls se *releva* dès le deuxiéme jour dans un autre homme auquel on avoit amputé la cuisse; il se *developpa* trois jours après, c'est-à-dire, vers le cinquiéme; mais il resta toujours *inférieur*, *inégal*, *assez dur*, ce qui dura pendant tout le cours de la suppuration & de la cicatrisation qui fut de plus de cent vingt jours; le pouls devint *intermittent* à la suite de quelques indigestions qui finirent par le dévoye-

ment qui cessa bientôt, après quoi la plaie reprit son train de guérison.

On a trouvé des différences entre les pouls des deux côtés dans des gens auxquels on avoit fait l'amputation de la cuisse; ces différences n'ont pas paru régulieres, c'est-à-dire, les mêmes sur tous les sujets; ainsi elles exigent des observations ultérieures.

*L'action des Bains, du Kermès minéral, des Lavemens, du Mercure & des Vésicatoires, sur le Pouls.*

Le bain, soit froid, soit chaud, cause une sorte d'accès de fiévre; le pouls est souvent *vif* & *resserré* dans le bain, il se *dilate* ensuite & se *développe* ordinairement, sans prendre les caracteres propres à aucune excrétion.

On a quelquefois observé le pouls se *développer* singuliérement dans les bains chauds, & acquerir les inégalités des pulsations qui annoncent la sueur, c'est-à-dire, que parmi les pulsations *dilatées* & ordinaires, il y *en avoit une ou deux sensiblement plus élevées que les autres, avec la molesse*

*de l'artére :* ces bains étoient ſuivis de ſueurs très-abondantes.

Ce ſeroit-là vraiſemblablement un des moyens propres à juger de l'action des bains ; on ſçait qu'il y a des corps vivans qui perdent de leur poids dans le bain, d'autres qui ne perdent rien, & d'autres qui semblent y acquérir du poids ; il y a apparence que le pouls doit être different dans ces différentes occaſions, & il faut attendre, à cet égard, des lumieres de la part des Obſervateurs attentifs.

L'action des bains n'eſt pas auſſi aiſée à expliquer que le ſemble promettre une théorie trop légere & trop ſpécieuſe.

On a vû le kermès minéral & les eaux minérales balſamiques *élever* ſenſiblement le pouls & le rendre très-*pectoral ;* de copieuſes évacuations par les crachats ſuccédoient à ces révolutions.

Il eſt certain que la plûpart des remédes altérans changent le pouls à la longue ; ils le *développent* ou l'*aſſoupliſſent* ou l'*adouciſſent*, ſuivant leur nature & ſur-tout ſuivant les diſpoſi-

tions particulieres du sujet qui les prend ; ce qu'il est bien important de remarquer pour déterminer dans les maladies & dans leurs suites, ce qui appartient à l'art ou à la nature.

Il seroit à souhaiter qu'on parvînt à juger par l'état du pouls de la nature du médicament convenable dans les différentes maladies : il faudroit pour cela une suite d'observations bien circonstanciées.

On annonce ici aux Observateurs attentifs, que l'histoire des revolutions causées dans le pouls, par l'action des lavemens, ne mérite pas moins leur attention, que celle des effets des autres remédes : il y a des choses fort importantes à remarquer dans l'action des lavemens ; on leur a vû accélérer des redoublemens, en arrêter d'autres, &c. Il seroit peut-être possible, en examinant & en suivant de près cette matiére, d'épargner aux malades la boisson de beaucoup de médicamens désagréables, & de mettre en même tems des bornes à l'espéce de passion que bien des gens ont pour les lavemens ; passion

qui eſt portée dans ces tems-ci à un point ſingulier, & qui eſt peu d'accord avec la modération & la circonſpection des anciens Médecins, au ſujet des lavemens.

Il eſt fort ordinaire que le mercure rende le pouls *ſupérieur* & *rebondiſſant* avec plus ou moins *d'irritation*, lorſqu'il procure une ſalivation bien abondante : peut-être même la ſalivation accompagnée de cette eſpéce de pouls qui lui eſt propre, & qui eſt dans l'ordre de la nature, eſt-elle toujours, ſinon néceſſaire, du moins utile; au lieu que celle dans laquelle le pouls ne prend pas le caractère propre à cette excrétion, ou qui demeure *non-critique*, *convulſif*, ou *inférieur*, eſt peut-être contre nature, ſymptomatique, inutile, nuiſible, *colliquative*.

Les véſicatoires augmentent ordinairement le mouvement du pouls; ils augmentent la fiévre; les pulſations ſont ſouvent plus *développées* après l'application de ce reméde irritant; ſur-tout lorſque la playe qu'il fait eſt en train de ſuppuration.

On a vû les véficatoires *développer* beaucoup plus le pouls du côté du corps, fur lequel ils avoient été appliqués, ou fur lequel ils avoient beaucoup plus mordu, quoiqu'on les eût appliqués des deux côtés.

Il a quelquefois paru de la différence dans l'état du pouls dû à l'effet des véficatoires, fuivant qu'ils avoient été appliqués aux bras, à la nuque, aux cuiffes, ou au gras des jambes.

Ces différences ont fait naître des refléxions fur l'application des véficatoires, & fait entrevoir qu'il n'eft pas toujours indifférent de les appliquer aux molets, ou aux bras, ou au col: peut-être même y a-t-il des cas dans lefquels il faudroit fe contenter d'appliquer un feul véficatoire, & d'autres dans lefquels il en faudroit deux, foit aux deux bras, foit aux deux jambes.

Des régles fondées fur l'obfervation, au fujet de l'application des véficatoires éclairciroient bien des queftions fur la pratique & fur la théorie; rien ne paroît tant appuyer la théorie des différens *départemens* des orga-

nes (1), des liaisons diverses des parties internes & externes, & la séparation ou la division naturelle du corps en diverses régions ou en divers côtés, que les changemens produits par ce reméde, si on les examine de bien près; rien n'est plus difficile à expliquer par les théories les plus répandues, que ces différens effets auxquels on ne fait pas communément assez d'attention.

### *Des Fiévres d'accès.*

Ces maladies rentrent naturellement dans la classe des maladies compliquées, décrites au Chapitre XXVII, du Ier. volume. Il ne seroit pas difficile de prouver que la plûpart des fiévres intermittentes paroissent composées de deux maladies, d'une aiguë & d'une chronique, qu'il est bon de ne pas perdre de vûë.

Ce qu'il y a de certain c'est que ces sortes de fiévres ont leurs excrétions critiques, comme les fiévres

(1) Voy. Recherches sur les Glandes.

continues ; cette vérité a été démontrée par un Auteur digne de foi (1).

Le pouls a quelque chose de particulier daus ces fiévres ; il reste plus ou moins *compliqué*, & ordinairement il tient beaucoup du *ventral*, jusqu'à ce que la maladie soit entiérement jugée ; on a vû plusieurs fiévres tierces, dans lesquelles le pouls, sur-tout celui du côté droit, étoit *hépatique*, ou approchant de celui dont il est question dans le Chapitre XVI ; aussi y avoit-il des jaunisses plus ou moins décidées, & des évacuatioons de bile plus ou moins considérables.

Le quinquina suspend cette maladie, mais ne la *juge* pas toujours complettement ; c'est encore une vérité qu'on doit à Albertinus, & qu'il est bon de faire connoître à ceux qui n'ont d'autre vuë dans les fiévres intermittentes, que de *couper* les accès & d'arrêter la fiévre.

(1) Albertinus, Actes de l'Académie de Boulogne, année 1731. Voyez aussi les Observations de M. Nihell, sur le Pouls.

Il eſt fort ordinaire de trouver à la fin des accès de toute ſorte de fiévres intermittentes, des revolutions du pouls qui indiquent quelque évacuation : mais le pouls n'eſt jamais ſi *développé*, ſi *ſouple*, ſi *plein*, ſi *critique*, en un mot, que lorſque les accès tirent à leur fin ; c'eſt-à-dire, lorſque la maladie a paſſé par tous ſes tems.

L'uſage du quinquina ſagement adminiſtré ne s'oppoſe pas toujours à ces criſes ; au contraire, il ſert quelquefois d'une ſorte de cordial fort convenable pour animer le pouls, & pour préparer les évacuations.

Il en eſt une que ce reméde prépare très-efficacement ; c'eſt l'expectoration : tout le monde ſait que le quinquina porte à la poitrine ; & il eſt certain qu'étant donné à petite doſe, il rend ſouvent le pouls évidemment *pectoral*, & prépare l'évacuation des crachats.

## *Des Convaleſcences.*

La convaleſcence eſt une ſorte de maladie ; on peut la comparer au tra-

vail d'une grande cicatrice dans le corps, lorſque tous les accidens de la plaie ſont calmés : le défaut de forces, la pâleur du viſage, la fraîcheur de la peau, & la fiévre, ou un état *fiévreux* du pouls accompagnent cette révolution.

Le pouls prend toujours les modifications propres aux différentes excrétions qui arrivent dans ce temslà : il a beaucoup de rapport avec le pouls des ſuppurations, & ſouvent avec le pouls *inteſtinal* ou *ventral*.

On a vû des malades qui étant jugés d'une fluxion de poitrine ſe trouvoient à merveille, juſqu'à ce que la quantité du ſang étant augmentée à un certain point, il ſurvenoit des crachemens de ſang; cette obſervation a été réitérée ſur trois différens ſujets, dont l'un cracha du ſang à trois différentes repriſes, & qui fut forcé de prendre un train de vie fort différent de celui qu'il ſuivoit avant ſa maladie.

Il n'eſt pas rare de voir de jeunes perſonnes grandir très-promptement dans des convaleſcences, & acquérir

beaucoup d'embonpoint; ces maladies tiennent aux révolutions de l'âge, que le peuple appelle *croiſſances*.

On a vû une jeune femme qui engraiſſa prodigieuſement pendant le tems d'une fiévre continue; elle avoit encore la fiévre & elle engraiſſoit; elle eſt reſtée dans cet embonpoint.

On a vû des maladies, dont la criſe étoit un amas évident & ſénſible de ſuc muqueux dans quelqu'une des extrémités, qui avoit groſſi dans toutes ſes dimenſions, ſans nulle ſorte de bouffiſſure ou d'enflure.

Le pouls avoit dans tous ces cas-là une marche particuliêre & fort différente de celle qu'il a dans les maladies qui ſe terminent par les évacuations ordinaires.

### *Du Pouls dans quelques agonies.*

Le pouls n'eſt pas de la même nature dans toutes les agonies: il y en a dans leſquelles il paſſe très-promptement d'un état à l'autre; il eſt *capital*, *pectoral* & *ventral*, preſque en

même-tems; les excrétions que ces pouls précédent arrivent même quelquefois; mais il y a tant de foiblesse & un dérangement si considérable, que la nature ne sauroit prendre le dessus; il n'est pas rare de trouver dans toutes ces espéces de pouls une sorte de *molesse*, ou de *vuide* dans l'artère qui annonce un affaissement mortel: Hippocrate avoit observé que le pouls *qui frappe légérement & languissamment, est un signe de mort prochaine.*

On a trop craint, depuis Galien, le pouls *intermittent*, ainsi que M. Nihell l'a très-bien prouvé; mais les *intermittences* sont presque toujours mortelles lorsquelles sont jointes à une *foiblesse*, une *inégalité*, une *petitesse*, & sur-tout à un *certain vuide* qu'on ne sauroit exprimer, & que la pratique apprend à connoître.

Il y a un milieu à prendre entre l'opinion des Anciens & celle de Solano au sujet du pouls *intermittent*; ce n'est pas précisément aux pulsations qui manquent ou qui font l'*intermittence*, qu'il faut avoir égard

pour juger un pouls mortel ; mais il faut faire beaucoup d'attention à la *force*, l'*aiſance* & à la *liberté* des pulſations qui ſe font ſentir.

### *Du pouls dans l'état de groſſeſſe.*

Le pouls eſt ordinarement *fréquent*, *aſſez égal*, *fort* & comme *fiévreux*, dans les groſſeſſes : il eſt au commencement, c'eſt-à-dire, dans les 2 ou 3 premiers mois, *embarraſſé*, *variable* ; ces premiers tems ſont ſouvent accompagnés, comme perſonne ne l'ignore, de crachemens fréquens, de vomiſſemens, & de pluſieurs ſortes de déſordres dans les entrailles : auſſi le pouls tient-il principalement de celui d'*irritation* & du *ſtomacal*.

Il ſe *développe* à proportion que la groſſeſſe avance, il devient plus ou moins *rebondiſſant* ou *nazal* ; mais il ne ſe ſoutient pas toujours dans cet état, de manière à être ſuivi du ſaignement de nez.

Le pouls devient enſuite *irrégulier*, *dur*, *bruſque* ; & vers les derniers mois

il tient ordinairemenc du *pouls de la matrice ;* c'est-à-dire, qu'il est *irrégulier, plein, dur,* & de tems en tems avec des *rebondissemens.*

Le pouls qui précéde de peu de tems l'accouchement devient comme dans toute autre évacuation forcée, plus ou moins *convulsif, serré, fréquent, intermittent.*

Une chose importante à remarquer, c'est qu'il arrive souvent que le pouls des femmes grosses, devient vers le tems du mois qui répond à celui auquel elles avoient leurs régles, *irrégulier,* & plus ou moins *rebondissant ;* c'est-à-dire, qu'il paroît annoncer les régles tous les mois : mais il se soutient peu dans cet état qui est ordinairement passager, sans quoi il pourroit toujours faire craindre une fausse-couche ; cette crainte seroit encore doublement fondée au commencement du mois de la grossesse, qui répond à celui auquel les régles étoient ordinairement plus abondantes ; car l'observation démontre que la plûpart des femmes *voyent* plus abondamment de deux en deux mois.

En général toutes les maladies, toutes les incommodités, méritent dans les femmes une attention ſcrupuleuſe de la part du Médecin, dans le tems des régles; il eſt à craindre, par exemple, que les crachemens de ſang habituels n'augmentent, ou ne ſe montrent dans ces tems-là : l'effort qui détermine les régles, influe ſur tout le corps, de manière à faire craindre quelque changement extraordinaire dans toutes les parties affoiblies.

Il faut en dire autant de la révolution qui ſe paſſe dans les derniers jours de l'écoulement des régles : cette fin d'excrétion a ſur-tout paru plus à craindre dans les femmes d'un certain âge, & qui ſont à la veille de perdre entiérement leurs régles, que dans celles qui ſont encore jeunes : celles-ci ſont ſouvent plus éprouvées chaque mois, du premier effort de l'apparition, que de celui qui ſuccéde à la ceſſation.

L'hiſtoire de ces variations du pouls dans les femmes groſſes, préſentée ici, en général, pourroit conduire,

étant mieux circonſtanciée, à faire juger du bon ou du mauvais état des groſſeſſes, & à indiquer à tems les précautions convenables pour prévenir bien des accidens.

Au reſte, toutes les obſervations compriſes dans ce Chapitre, ne ſont données que comme incomplettes & détachées; elles appuyent ce qui a été propoſé dans les Chapitres précédens; mais elles ont beſoin d'être réitérées, ſuivies, évaluées, miſes à leur place, pour la perfection de l'hiſtoire du pouls.



## CHAPITRE II.

*Du tems & du jour de la maladie dans lesquels on doit attendre les excrétions annoncées par les changemens critiques du pouls.*

IL est important de savoir connoître & annoncer l'espéce d'évacuation critique que la nature prépare dans une maladie; il ne l'est guère moins de pouvoir conjecturer dans quel tems on doit attendre ces excrétions.

Il étoit naturel d'essayer si les variations du pouls, qui annoncent les évacuations critiques, n'annoncent pas de même le tems de ces évacuations. Solano avoit déja commencé de traiter cette matière, comme on le verra à la fin de ce Chapitre.

Voyons donc si chaque espéce de pouls *critique* n'a point de différences particulières qui puissent faire juger assez solidement du tems; plus

ou moins éloigné des crises qu'il dénote, & prenons d'abord pour exemple le pouls *pectoral*.

Il y a certainement divers dégrés ou diverses nuances dans le pouls *pectoral*, puisqu'il se trouve *simple*, *composé* ou *compliqué*. Quelques remarques sur le pouls *pectoral simple* ameneront naturellement ce qu'il faut penser de ce pouls *composé* ou *compliqué*, par rapport à la question proposée.

Le pouls *pectoral simple* peut être *constant*, *continuel*, *bien soutenu*, ou au contraire ne se montrer que par intervalles; s'il est *continuel*, *bien constant dans son développement*, & qu'il se soutienne ainsi un jour entier, les crachats arriveront vers le quatrième jour de la maladie, à compter de celui dans lequel le pouls *pectoral* a paru bien *déterminé* & bien *continuel*.

Voilà une vérité confirmée par l'observation: mais il faut bien prendre garde aux conditions exigées dans le dégré favorable du pouls *pectoral* qui doit être sûrement suivi de crachats vers le quatrième jour.

Le pouls *pectoral* doit être premièrement *continuel* ; c'est-à-dire, que toutes ses pulsations ou tout au moins la plus grande partie doivent être *redoublées*, ou avoir le caractère qui rend le pouls *pectoral* ; ce pouls doit être encore *constant dans son développement & se soutenir au moins un jour entier* ; car s'il vient à changer ou à *s'affoiblir*, c'est une preuve qu'il y a quelque embarras qui s'oppose à la marche de l'évacuation : elle n'arrivera point, ou ne sera point complette au quatrième jour ; ce dont on trouvera la confirmation à la suite de ce Chapitre.

Si le pouls *pectoral* n'est pas bien *constant*, bien *continuel*, & qu'il soit pourtant *simple*, ou qu'il y ait quelques pulsations *pectorales* qui se moutrent par intevalles, & que dans ces intervalles le pouls reste *développe*, on pourra juger par la plus ou moins grande longueur de ces intervalles, du retardement qu'ils doivent apporter à l'expectoration.

Quelques pulsations *pectorales* presque isolées ; c'est-à-dire, séparées par

des intervalles conſidérables, n'annoncent les crachats, tout au plus, que pour le dernier période de la maladie : il s'en faut beaucoup que d'après ces pulſations ainſi iſolées, on puiſſe compter ſur une criſe parfaite ; parce que ce n'eſt pas-là une cauſe aſſez déterminée pour produire certainement ſon effet, & qu'il arrive ordinairement que d'auſſi foibles eſſais d'effort critique, ſe trouvent *croiſés* par d'autres révolutions, toujours fréquentes dans un méchaniſme critique peu décidé.

Mais deux, trois ou quatre pulſations *pectorales*, & davantage, qui ſont immédiatement jointes les unes aux autres, & ſéparées enſuite par des intervalles, à peu-près égaux, annoncent en général l'expectoration aſſez ſûrement, & on peut compter qu'elle arrivera vers le ſeptième jour, à compter de celui auquel elles ont commencé à ſe montrer : au reſte, plus les pulſations *pectorales* ſont fréquentes, & plus les intervalles qui les ſéparent ſont petits, plus l'expectoration eſt prête à ſe décider.

Il résulte donc de ce que nous venons d'établir deux vérités, qui sont comme deux points fixes, auxquels on peut rapporter tous les cas possibles au sujet du pouls *pectoral simple*. Premiérement, *si le pouls pectoral simple est continuel, bien développé, bien soutenu, & qu'il dure dans cet état plus d'un jour, l'expectoration arrivera vers le quatrième jour, à compter de celui auquel le pouls a été décidé pectoral & bien continuel.*

En second lieu, *si le pouls pectoral simple n'est pas continuel, & qu'il ait duré plus d'un jour, il faut attendre les crachats vers le septieme jour, à compter de celui auquel les premières pulsations pectorales se sont montrées*, sur-tout s'il n'y a pas eu de jour d'interruption; c'est-à dire, des redoublemens, pendant lesquels les pulsations *pectorales* n'ayent point paru; car alors les jours dans lesquels ces redoublemens se sont montrés, ne doivent point entrer dans le nombre des jours qu'il faut compter pour la révolution critique des maladies,

comme on le verra dans la ſuite de ce Chapitre.

Il eſt rare que le pouls *pectoral ſimple* ſe préſente d'abord dans un état de perfection, & par conſéquent qu'on puiſſe compter ſur une criſe au quatrième jour ; & il arrive communément que dans les premiers tems qu'il ſe manifeſte, il eſt ſouvent ſéparé par des intervalles plus ou moins conſidérables : c'eſt ce qui fait que pour l'ordinaire, il ne faut attendre l'expectoration que vers le ſeptième jour, à compter de celui auquel le pouls s'eſt montré *pectoral.*

Mais, pourquoi le pouls *pectoral* doit-il avoir duré plus d'un jour, ou tout au moins un jour entier, afin que l'évacuation des crachats puiſſe être annoncée ſûrement pour le ſeptième jour à peu près, ou bien pour le quatrième, lorſque le pouls *pectoral* eſt *continuel* dès le premier jour ?

Le pouls étant bien *développé*, ou bien critique, il eſt, ainſi qu'on l'a remarqué au Ch. III du t. 1, *indifférent* ou *indéterminé* pour toute eſpéce d'é-

vacuation particulière ; s'il ſurvient alors quelques pulſations *pectorales* paſſagères, elles indiquent ſans doute, qu'une partie de la criſe va ſe porter du côté de la poitrine ; mais il peut arriver, & il arrive ſouvent qu'une autre évacuation qui ſe décide pendant que le pouls eſt encore plus *indéterminé* que *déterminé*, c'eſt-à-dire, qu'il y a plus de pulſations ſimplement *développées* qu'il n'y en a de *pectorales* ; il arrive qu'une autre évacuation qui ſe décide l'emporte ſur celle de la poitrine du moins pour un tems, & dans ce cas le pouls change aſſez promptement, & devient, par exemple, *inteſtinal*.

Si le pouls eſt reſté *pectoral* pendant l'eſpace d'un jour entier, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de vingt-quatre heures, ou environ ; cela indique que le redoublement de ce jour-là a fixé la criſe du côté de la poitrine.

Ce n'eſt pourtant pas à dire que le pouls qui a paru *pectoral*, aſſez *décidé*, & même *continuel* pendant deux ou pluſieurs jours, ne puiſſe être

changé par une autre forte de pouls *critique :* mais cette dernière modification du pouls ne fait alors que retarder les crachats fans les fupprimer entiérement ; parce qu'un, deux, & à plus forte raifon plufieurs redoublemens critiques qui ont porté à la poitrine, y ont fait une impreffion, ou pour mieux dire, établi une détermination qui, pour être favorablement terminée, doit être fuivie de l'expectoration ; d'ailleurs le cas dont-il eft ici queftion, rentre dans la claffe des pouls *compliqués* & *compofés*, fur lefquels il nous refte quelques obfervations à faire.

Il y a plufieurs combinaifons remarquables dans le pouls *pectoral compofé ;* prenons pour exemple le pouls *pectoral combiné* ou *compofé*, avec l'*inteftinal :* le pouls *pectoral* fe montre d'abord feul & dure pendant deux ou plufieurs jours, de manière que le pouls *inteftinal* lui fuccède enfuite ; ou bien ce dernier précéde le premier. Il arrive auffi que le pouls *pectoral* & l'*inteftinal* fe trouvent enfemble, & dans le même redoublement, *mêlés*

l'un avec l'autre, pendant tout le tems du redoublement, ou diſtingués en ce que l'un ſe montre au commencement, & l'autre à la fin du redoublement.

Ces combinaiſons ſe recontrent fréquemment dans la pratique : il eſt certain que chacune de ces deux eſpéces de pouls ſera ſuivie de ſon effet; c'eſt-à-dire, qu'il y aura de l'expectoration & une excrétion inteſtinale; mais dans quel ordre & dans quel tems ? C'eſt ce qu'il s'agit d'éclaircir.

Si les deux pouls *excréteurs* ſont mêlés l'un avec l'autre pendant tout le cours des redoublemens, & qu'ils paroiſſent à peu-près également décidés, c'eſt une marque que la criſe ſe fera à peu-près en même-tems par deux endroits; il faut donc attendre ces deux eſpéces d'évacuations, ou pour le quatriéme jour, ou pour le ſeptiéme, ſelon que les deux pouls ont paru dans les commencemens plus ou moins évidens, & ſoutenus plus ou moins conſtamment.

Mais, comme il eſt aſſez rare que

deux pouls *excréteurs* ayent autant de force l'un que l'autre, il arrive que l'un l'emporte sur l'autre, au moins pour un tems; & l'excrétion qu'annonce le pouls plus *fort*, & plus *constant* que l'autre, arrive avant celle qui est annoncée par le moins *fort* & le moins *constant*; bien entendu que cet ordre ne soit point troublé par quelque révolution extraordinaire: c'est ainsi que » de deux douleurs survenues en même-tems, & non en même-lieu, la plus forte fait évanouir » la plus foible (1) «.

Or, ce degré supérieur de *force* dans un pouls qui fait cesser pour un tems considérable l'effet de l'autre, se trouve le plus souvent dans celui qui s'est montré le premier, sur-tout s'il a été seul pendant un jour ou environ; cependant celui qui lui succéde devient quelquefois plus *fort*, & empêche ou retarde au moins la crise du premier; c'est un effet que produisent ordinairement les purgatifs placés dans le tems où le pouls est tout à la fois *pec-*

(1) Hipp. aphor. 46. sect. 2.

*toral* & *intestinal*; ces remédes déterminent alors la crise par les intestins; mais celle de la poitrine n'en est presque jamais que différée; il est même fort commun d'observer, que lorsque les forces se trouvent trop affoiblies par le trop grand effet ou l'*inopportunité* des purgatifs, la crise par les crachats a de la peine à s'établir en son têms; elle se fait lentement, difficilement, ou qui pis est, la poitrine tombe dans un état de suppuration.

C'est ici le lieu de rappeller un aphorisme d'Hippocrate déja cité: » si avant que la maladie soit déclarée on a senti de la douleur en quelque partie, c'est-là même que la » maladie se fixera (1) ».

Mercurialis remarque aussi, *que la partie qui a été la première affectée dans les maladies, est la dernière à se dégager*: c'est ainsi que, comme nous l'avons déja dit, il n'est pas rare d'observer que le pouls qui a paru d'abord *pectoral*, & qui même s'est soutenu

(1) Aphor. 33. sect. 2.

tel pendant deux ou trois jours, mais avec des intervalles considérables, devient tout d'un coup *inteſtinal ;* l'évacuation du ventre qui avoit commencé dès les premiers tems de la maladie, devient abondante, & les crachats n'arrivent qu'après cette évacuation.

Il eſt bon de remarquer qu'en ces cas-là, les jours pendant leſquels l'évacuation du ventre s'eſt faite, ſemblent ne devoir point être comptés par rapport au tems pour lequel le pouls *pectoral* annonce l'évacuation des crachats : c'eſt une ſorte d'intermittence dans la criſe de la poitrine; la nature croiſée par le méchaniſme compliqué de la maladie a abandonné celle ci, la laiſſant ſuſpendue pour quelque-tems; mais néanmoins ſans preſque rien prendre ſur le fonds d'impreſſion & de détermination qui doit la ramener lorſque l'autre ſera épuiſée.

On trouvera quelquefois le pouls *pectoral*, & l'*inteſtinal*, tellement diſpoſés que l'un ſe préſentera au commencement, & l'autre à la fin de cha-

que redoublement ; & les évacuations qu'ils indiquent, ſuivent à peu-près le même ordre juſqu'à la fin de la maladie : cette eſpéce de *combinaiſon* paroît même plus avantageuſe que celle dans laquelle les deux pouls ſe ſuccédent à pluſieurs repriſes, & à des diſtances peu conſidérables dans le même redoublement.

On trouve auſſi des combinaiſons dans leſquelles le pouls *pectoral* eſt d'abord ſuivi de quelques expectorations, & bientôt après ſurvient le pouls *inteſtinal*, également ſuivi de ſon excrétion propre ; c'eſt dans cette eſpéce de fréquentes alternatives qu'on voit la plus grande partie des mouvemens critiques ſe paſſer pendant la durée de la maladie.

Si cette variation ſubſiſte continuellement, & ſur tout ſi elle a commencé à ſe manifeſter dès le ſecond tems de cette maladie, elle doit être regardée comme ſuſpecte ; car l'effort critique ne s'établit favorablement qu'à proportion qu'il ſe tourne, pour ainſi-dire, à un objet fixe ; il n'eſt pas même rare d'obſerver que

lorſque cet effort s'eſt ainſi fait bien complettement, la criſe devient enſuite preſque générale; ce qui fait la plus favorable de toutes les terminaiſons.

On obſerve, en général, dans les maladies compliquées, que le méchaniſme critique eſt dans les commencemens de ces maladies ſujet à d'aſſez fréquentes interruptions, ou pour ainſi dire, à des eſſais infructueux; c'eſt ainſi que par un effort naturel, ou par l'effet d'une méthode convenable de traitement, l'établiſſement de la maladie commence à s'ébranler, & que le mouvement critique parvient peu à peu à devenir dominant; auſſi voit-on ces maladies avoir une terminaiſon favorable lorſque ces mouvemens critiques ſont prudemment ménagés, & qu'à plus forte raiſon ils ne ſont point troublés par des méthodes contraires de traitement.

Quant au tems pour lequel le pouls *pectoral compliqué* avec celui d'*irritation* annonce les crachats, on ne peut pas ſe flatter de le déterminer exac-

tement au moins par les obſervations faites juſqu'ici ; il eſt bien vrai, qu'en général, ces excrétions ont lieu dans les derniers tems des maladies ; mais il y en a dans leſquelles les crachats paroiſſent dès les premiers jours ; elles ſont moitié critiques, moitié ſymptomatiques, ce qu'il n'eſt point facile de décider : tout dépend, dans ces cas de la diſpoſition ancienne qui entretient la *complication :* deux ou trois pulſations *pectorales*, jointes à une quantité indéterminée de pulſations *non-critiques* précédent les crachats, quelquefois d'un jour, quelquefois de pluſieurs ; la marche des excrétions eſt auſſi irrégulière dans les maladies *compliquées* que tous les autres ſymptômes ; ſi dès les premiers jours critiques, ou vers le deuxième tems de la maladie, auxquels le pouls paroît *pectoral*, il ne fait totalement diſparoître le pouls d'*irritation*, la maladie n'a qu'une marche incertaine & fort ſuſpecte.

C'eſt ici le cas de craindre des ſuppurations, qui arrivent ordinairement vers la fin du deuxième tems des mala-

dies, lorſqu'une évacuation critique, qui devroit ſe décider, ne ſe décide point : c'eſt donc principalement vers la fin de ce deuxième tems qu'on doit craindre une ſuppuration, à moins que la maladie ne ſoit entée ſur une ancienne mauvaiſe diſpoſition très-aiſée à tourner à la ſuppuration.

Il faut remarquer qu'on s'eſt borné dans ce Chapitre, & dans tout le cours de cet ouvrage, à partager les maladies en trois tems; celui d'*irritation*, celui de *coction* & celui d'*évacuation* (1). Les excrétions critiques n'arrivent ordinairement, que vers les derniers tems, & l'eſpéce de pouls qui les annonce, les précéde de quatre, de ſept ou de douze jours, à peu-près.

Voilà pourquoi on s'eſt toujours contenté d'avancer, en pronoſtiquant quelque évacuation, qu'elle arriveroit *à peu-près*, *vers tel ou tel jour*, ſans déterminer préciſément ce jour, comme faiſoient les Anciens.

(1) Conſultez à cet égard le Ch. 25, *tom. I.*

C'eſt le parti qui a paru le plus propre à concilier, autant qu'il étoit poſſible, les Anciens & les Modernes, ou plutôt les Partiſans des criſes & des jours critiques, & ceux qui n'ont fait aucune attention, ni aux criſes ni aux jours auxquelles elles arrivent (1).

Les Anciens fort attachés aux jours critiques ont donné, par un préjugé fondé ſur la Philoſophie de Pythagore, une vertu particulière & intrinſéque à de certains jours, plutôt qu'à d'autres : c'eſt un excès, c'eſt un ſyſtême qui étant adopté trop généralement, ne peut conduire qu'à des erreurs même groſſières.

Mais on ne peut nier qu'il n'y ait des périodes, des tems, des jours & des momens reſpectables, très-néceſſaires à remarquer dans le cours des maladies : ce ne ſont pas les jours par eux-mêmes, & comme pairs ou impairs, qui ont une vertu particulière ; ce ſont les maladies qui ont des pério-

(1) Voyez Encyclopédie, IV. vol. au mot *Criſe*.

des ou des états un peu plus, ou un peu moins longs dans les différens sujets ; il n'eſt pas douteux que les tems d'*irritation*, de *coction* & d'*excrétion*, ne ſoient à peu-près auſſi manifeſtes dans la plûpart des maladies aiguës, & vraiſemblablement des maladies chroniques, que dans la petite-vérole: ces tems peuvent avoir, & ont ſouvent, à peu-près la même durée dans les différens ſujets ; mais il y en a beaucoup où ils ſont ou plus courts ou plus longs, ſans qu'il faille les négliger pour cela.

Le point capital eſt de ſaiſir dans une maladie les ſignes qui annoncent le plus conſtamment ces révolutions, ou ces états, l'*irritation*, la *coction* & l'*excrétion* ; c'eſt ce que les changemens du pouls paroiſſent annoncer, comme on peut le conclure des obſervations rapportées dans cet ouvrage ; de manière qu'on doit ſuivre, favoriſer, & attendre les criſes ſuivant le fonds du ſyſtême des Anciens, ſans pourtant s'attacher à les attendre pour un jour fixe & déterminé ; il eſt vrai qu'il y en a dont la déciſion &

la durée peuvent être déterminées à quelques heures près; mais il y en a aussi qui sont avancées, retardées, ou allongées de quelques heures & de quelques jours. Encore une fois, un Observateur sage & instruit sera toujours forcé de se relâcher sur les tems, ou les jours fixés par les Anciens; mais il trouvera toujours dans une maladie des périodes, ou des tems très-bien marqués, qui ont été trop négligés par les ennemis des crises & des jours critiques.

Il faut remarquer en second lieu, qu'on n'a jamais rien déterminé dans le cours de cet ouvrage au sujet de la quantité des excrétions annoncées par leurs signes particuliers; c'est-à-dire, qu'on n'a pas trouvé de méthode fixe pour décider si une évacuation critique doit être abondante, ou peu considérable.

La *force* du pouls, l'âge & le tempérament du malade, ainsi que la manière dont une maladie aura été traitée, peuvent servir en général à déterminer la quantité des excrétions annoncées par les changemens criti-

ques du pouls, mais il faut attendre à cet égard des obſervations ultérieures, & faites avec le ſoin néceſſaire.

On ne doit point oublier qu'Hippocrate a prononcé ſur cette matière, que *des excrétions peu abondantes ne ſont pas bien critiques*; c'eſt ce qu'il eſt ſur-tout important de faire remarquer à ceux qui ont toujours en vuë *de diminuer la quantité de la matière morbifique, de la rendre plus fluide, plus mobile*; ces loix trop généraliſées méritent beaucoup de reſtrictions, qu'il ne faut pas attendre de la part de ceux qui les ont reçues commes des axiômes dans les écoles; mais ſeulement de ceux qui ſe ſont convaincus par l'expérience de l'*indifférence*, de l'*inutilité*, du *danger* même des remédes aqueux, *évacuans*, *délayans*, *fondans*, regardés comme propres à *épuiſer les foyers*, *à évacuer les matières par tous les couloirs*. Nous l'avons déja fait remarquer au Ch. XXIX. du *Tom. I.* ces ſortes de remédes, ces méthodes miſes en œuvre ne tiennent point ce

qu'elles promettent ; elles trompent. Enfin, tout ce qui vient d'être détaillé au sujet du pouls *pectoral*, & du tems pour lequel il annonce l'expectoration, peut être appliqué à toutes les autres espéces de pouls excréteurs.

On doit seulement observer, 1°. que le saignement de nez étant aussi souvent symptomatique que critique, arrive aussi quelquefois pendant le tems d'*irritation* d'une maladie, par conséquent sans suivre un ordre bien déterminé : un seul redoublement produit souvent à l'égard du saignement de nez, ce qu'il ne fait point à l'égard d'une exérétion critique ; c'est-à-dire, qu'il le retarde ou qu'il l'accélére prodigieusement.

2°. Plus l'évacuation naturelle d'un organe se fait à de longues distances, plus il faut reculer le tems pour lequel elle arrivera depuis qu'elle est désignée par le pouls : ceci regarde les régles des femmes ; elles sont souvent annoncées par le pouls des mois entiers, avant qu'elles arrivent. Il faut en dire autant des hémorrhoïdes.

3°. D'ailleurs, la force du pouls & celle de la fiévre accélérent les évacuations; elles sont aussi plus promptes dans la jeunesse, que dans un âge plus avancé, & dans les tempéramens sanguins, que dans d'autres.

4°. Enfin, il ne faut jamais perdre de vuë les effets que les remédes peuvent produire sur la marche des évacuations: en général, la saignée, les lavages & les purgatifs, retardent souvent les crises: il en est de même des lavemens, sur-tout par rapport aux évacuations du ventre: on a souvent observé que le pouls étant *intestinal* bien décidé, les lavemens données en ce tems-là, ont épuisé peu à peu la matière des évacuations; ce qu'il est bon de remarquer, afin qu'on n'en tire pas une preuve contre ce que nous avons établi sur les pouls critiques, ordinairement suivis de l'évacution qu'ils annocent.

Ces observations & autres semblables, ne peuvent être bien évaluées & mises à leur place, que lorsqu'on aura perfectionné la matière qui fait l'objet de ce Chapitre, & qui n'est

ici qu'ébauchée & présentée à ceux qui se livreront à ce genre de recherches.

Solano jugeoit qu'une hémorrhagie étoit plus ou moins prochaine, suivant que les *rebondissemens* étoient plus ou moins fréquens; il attendoit de même une diarrhée critique dans plus ou moins de tems, suivant la distance des *intermittences* entre-elles; il suivoit la même régle au sujet du pouls *inciduus*, ou de la sueur. Ces régles ne sont pas entiérement conformes à l'observation.

Quant à la quantité des évacuations critiques, la force du *rebondissement*, celle sur-tout du second coup comparée avec le premier, annonçoit à Solano une abondante hémorrhagie : la longueur du tems qui s'écoule dans l'intermission, marquoit selon lui, la quantité de matière qui doit s'évacuer par la diarrhée : & la quantité de la sueur étoit en raison composée du nombre & de la force des pulsations élevées. Tout cela exige des examens ultérieurs.

Il faut nécessairement consulter

l'ouvrage de cet Auteur sur toutes ces propositions, afin d'avoir une idée exacte de son système. M. Nihell qui semble n'être pas à cet égard de son avis, *laisse juger aux personnes prudentes & exemptes de préjugé, ce qu'on doit accorder sur ce sujet à Solano*. Nous attendrons, de même, le jugement des Observateurs sur cette matière, & sur les différences du système de Solano, que nous ne croyons pas devoir adopter, avec ce qui a été exposé dans ce Chapitre, & qui paroît exactement conforme à l'observation.



## CHAPITRE III.

*Des changemens qui arrivent au pouls après l'action des émétiques, des délayans, des purgatifs, de la saignée, & de l'opium.*

LORSQUE le pouls qui a été *convulsif* & *non-critique* pendant les premiers tems d'une maladie, devient *developpé* ou *critique*, c'est toujours, ou presque toujours un fort bon signe: on l'a déja dit au Chapitre XXIII, du *Tom. I.* c'est un grand bien que le pouls se *développe*.

Rien ne démontre mieux l'heureux accord de l'art & de la nature, ainsi que l'utilité & la nécessité des remédes, que les changemens favorables dont ils sont suivis. Ces heureux changemens se font aisément remarquer par eux-mêmes; il seroit donc inutile d'en faire un détail, qui ne pourroit aboutir qu'à prouver les bons effets des remédes dans les maladies:

ces bons effets ne sont pas revoqués en doute dans ce siécle ; ils sont généralement connus ou avoués de tout le monde.

Il y a de certains effets des remédes qui sont moins connus, ou auxquels on fait moins d'attention ; il sera principalement question dans ce Chapitre de cette sorte de changemens.

Les uns sont mauvais, les autres sont *indifférens* (1) : ils sont mauvais lorsque la maladie empire évidemment après ces effets des remédes :

(1) Il faut bien prendre garde au sujet de cette dénomination, qu'il n'est ici question que du pouls : cette remarque est importante eu égard à tout ce qui est dit dans ce Chapitre au sujet des différens remédes ; on n'y examine précisément que les effets qu'ils produisent ou qu'ils ne produisent pas sur le pouls : ce seroit aller directement contre les intentions de l'Auteur, que de trop généraliser ses propositions : ainsi ceux qui prétendroient en général que l'Auteur avance ici, qu'il y a des remédes *indifférens*, lui feroient dire plus qu'il ne dit ; il avance seulement qu'il y a des remédes *indifférens par rapport aux états critiques du pouls.*

ils sont *indifférens*, lorsque la maladie va le même train, & qu'elle suit sa marche ordinaire.

Or que les remédes produisent quelquefois de mauvais effets, la chose ne sauroit être mise en doute; mais que les effets des remédes, & par conséquent les remédes eux-mêmes puissent être *indifférens*, c'est ce qui n'est pas moins certain pour être sujet à beaucoup de contradictions puisées sur-tout dans les idées systématiques.

On ose l'avancer ici, la classe des remédes *indifférens* est au moins aussi nombreuse que celle des bons & des mauvais: c'est dans cette classe qu'il faut mettre la plûpart des remédes *nationaux*, ceux qui sont en usage pour un tems, & dont la *mode passe*; la plûpart des petites préparations, ou des formules particulières, les poudres, les sels que chaque siécle voit naître & périr.

Il est impossible, si l'on n'admet cette *indifférence* de certains remédes, de mettre d'accord les Praticiens des differens pays & des differens sié-

cles ; il n'y a point de Médecine si elle n'est, & si elle ne doit être la même au fonds, dans tous les tems & dans tous les lieux ; & elle ne sauroit être *universelle* si beaucoup de remédes, qui sont en vogue pour un tems, & dans un pays, ne sont *indifférens*.

Les Arabes augmenterent prodigieusement la liste des remédes *indifférens* qui étoient en usage parmi les Anciens : les Chimistes plus féconds encore que les Arabes, & sur-tout plus hardis & plus entreprenans, n'ont cessé d'abuser de la crédulité de leurs Partisans, & de multiplier cette sorte de remédes.

Nous sommes bornés ici à ce qui regarde particuliérement l'effet des remédes sur le pouls : il est évident qu'il y en a beaucoup qui n'y font presque aucun changement, ils doivent donc être regardés comme *indifférens* par rapport à cet objet : les remédes sont au contraire utiles ou nuisibles à la marche & aux changemens du pouls, suivant les effets qu'ils produisent dans ses mouvemens *critiques* ou *non-critiques*.

Or, il suit de tout ce qui a été exposé jusqu'ici, qu'un reméde produit un bon effet sur le pouls lorsqu'il le *développe*, qu'il le rend *excréteur*, ou que de *non-critique* ou *compliqué* qu'il étoit, l'effet du reméde le rend *simple* & *critique* : cet effet est mauvais au contraire & nuisible à la marche du pouls, s'il le rend *convulsif* & *non-critique*, de *critique* & *développé* qu'il étoit ; ou bien lorsque d'un pouls *simple* ou *excréteur* l'action d'un reméde en fait un pouls *compliqué* ou *non-excréteur*.

Un reméde est donc *indifférent* par rapport au pouls, lorsqu'il ne change rien à l'état actuel du pouls, & que celui-ci reste tel qu'il étoit avant l'application du reméde, *non-critique*, *développé* ou *excréteur*.

On voit bien que nous mettons ici à part les effets que les remédes peuvent produire sur la *fréquence*, la *force*, la *dureté*, la *plénitude*, la *molesse* ou la *foiblesse* du pouls : l'examen de ces caractères vagues & indéterminés du pouls, n'entre pas

dans l'objet de cet ouvrage (1).

Nous passons aussi sous silence les effets qui peuvent être produits dans le pouls, par les remédes *spécifiques ;* il y en a peut-être qui, arrêtant tout d'un coup ou abrégeant de beaucoup la marche d'une maladie, font passer brusquement le pouls d'un état à un autre, & le rendent, par exemple, *naturel* & dans un état *sain*, de *convulsif* ou *non-critique* qu'il étoit ; sans le faire passer dans tous les dégrés où il passe ordinairement dans une maladie traitée, comme on dit, par les remédes généraux : c'est ce que nous ne discutons pas ici.

Mais il faut bien se garder en jugeant de l'effet d'un reméde sur le pouls, de mettre sur le compte de ce reméde des changemens qui dépendent nécessairement de la marche & de la nature de la maladie. Le pouls doit être, & est ordinairement *non-critique* & non *développé*, dans les premiers tems d'une maladie ; il se *développe* ensuite & souvent de lui-

(1) Voyez Chapitre 2. *Tom. I.*

même, sansque ce *développement* dépende des remédes qui l'ont précédé : c'est ainsi que la *dilatation* du pouls, qui survient pendant la chaleur d'un accès de fiévre, dépend autant & davantage de la cessation du spasme qui occasionnoit le frisson & le *resserrement* du pouls, que des secours employés contre le frisson lorsqu'il subsistoit.

Lorsque Baillou parle » d'un pouls » qui étoit terrible au commencement » ment d'une maladie, & qui revint » dans son état naturel par l'usage des » purgatifs (1) « ; lorsqu'on entend tous les jours répéter à peu-près de semblables succès des différens remédes, on ne peut pas toujours décider bien clairement, que ces heureux succès soient dûs aux remédes plutôt qu'à la marche naturelle de la maladie. Il ne faut jamais perdre de vûë ces sortes de reflexions dans l'évaluation des remédes; elles sont pourtant bien négligées aujourd'hui.

Au reste, ce n'est pas précisément,

(1) Epid. liv. 2.

eu égard aux changemens immédiats & prochains, qu'il faut juger des succès d'un reméde sur le pouls : un Auteur moderne a dit fort judicieusement que » quelles que soient, le » premier ou le second jour après l'u» sage des remédes, la foiblesse, la » fatigue, & même la souffrance des » malades, ces symptômes passagers » n'allarment que ceux qui ne con» noissent point l'histoire des mala» dies (1) «.

Il faut appliquer cette reflexion aux changemens du pouls; c'est-à-dire, qu'il faut en général s'attendre à le trouver *gêné*, *déconcerté*, plus ou moins *changé*, pendant l'effet d'un reméde un peu efficace; il n'en est point de cette espéce qui n'occasionne une révolution souvent assez comparable au travail d'une digestion laborieuse, ou à un léger accès de fiévre.

Ce n'est vraisemblablement qu'à la faveur d'une pareille révolution plus ou moins prompte, que l'action des

(1) Fizes, Traité des Fiévres.

remédes peut accélérer ou abréger la marche & les progrès d'une maladie : il est aisé de comprendre que le pouls doit se ressentir de cette *secousse* extraordinaire ; il devient, dans l'opération d'un remède, plus ou moins *serré*, *convulsif*, *intermittent*, *irrégulier* ; mais il ne faut pas juger de son état précisément par les modifications qu'on y trouve pendant cette révolution forcée, qui dure tout au plus vingt-quatre heures ou environ, & après laquelle le pouls reprend une marche fixe & décidée.

On peut avec ces précautions appliquer à l'observation des changemens du pouls, ce que les Auteurs ont remarqué, au sujet des différens remédes.

*L'émétique.*

» J'ai été souvent surpris, dit Sidenham, du soulagement que les
» émétiques procurent dans les mala-
» dies, dont le cours est toujours plus
» favorable après l'émétique, qu'il
» ne l'auroit été sans cela ; c'est ce

» qui fait que ces médicamens con-
» viennent souvent dans les commen-
» cemens des maladies «.

Cette remarque est devenue une espéce d'axiôme en Médecine ; on peut assurer que rien n'illustre autant la Médecine moderne que les prompts & favorables effets qu'on retire souvent des vomitifs que les Anciens ne manioient pas aussi-bien que les Modernes.

La présence du pouls *stomachal* favorise l'effet de l'émétique & peut servir d'indication certaine pour le placer ; si le pouls se *développe* sensiblement après l'effet de l'émétique, c'est une preuve qu'il a été placé fort à propos ; si le pouls se *concentre*, s'il devient plus *convulsif* & plus *serré*, c'est une preuve que le pouls n'étoit pas *excréteur* lors de l'application du reméde.

L'émétique réussit quelquefois très-bien lorsque le pouls se trouve *compliqué*, c'est-à-dire, qu'il est *excréteur* ou *critique* dans quelques pulsations, & non *critique* dans d'autres ; le vomissement même forcé *dénoue*, pour

ainsi dire, quelquefois, certains états d'irritation & donne au pouls toute sa *liberté*.

Il faut remarquer par rapport à ce *vomissement forcé*, qu'il n'est pas toujours aisé de le procurer, même avec une dose considérable d'émétique, sur-tout dans les maladies compliquées: les Praticiens sçavent que cette opposition de l'estomac à l'action de l'émétique est d'un mauvais augure: d'ailleurs l'émétique qui a fait vomir la premiere fois dans une maladie, peut souvent ne pas produire cet effet dans le cours de cette même maladie; ce qui prouve sensiblement qu'il est nécessaire pour l'effet heureux & complet d'un reméde, que la nature se prête à son action.

L'effet de l'émétique sur le pouls & sur l'état de la maladie est quelquefois fort singulier & très-remarquable: il suspend, pour ainsi dire, tous les symptômes de la maladie & sa marche; elle paroît terminée, & elle n'est que calmée ou assoupie; le pouls devient alors à-peu-près dans l'état naturel; à peine est-il *fiévreux* & un

peu *ſerré ;* bientôt après il reprend des forces, & tous les ſymptômes de la maladie ſe préſentent de nouveau.

De maniere qu'il eſt vrai de dire que l'émétique a apporté un calme trop prompt ; qu'il a, pour ainſi parler, fait une ſorte de bien trop remarquable en arrêtant la maladie dans ſes progrès : s'il y a des maladies qui ſont totalement emportées & qui ne reparoiſſent plus après ce calme, il y en a beaucoup qui ſe réveillent enſuite avec des ſymptômes très-vifs : il ſemble que cette ſuſpenſion des ſymptômes occaſionnée par l'émétique, faſſe dans la marche de la maladie un tems particulier qui ne doit pas entrer dans le compte de ſes jours : c'eſt ce qui mérite beaucoup l'attention des Obſervateurs.

*Les Délayans.*

» Il eſt dangereux de trop rafraî-
» chir les malades (1). Il eſt à crain-
» dre qu'on n'éteigne la chaleur de

(1) Hipp. Aphor. 51. ſect. 2.

» la fiévre par des rafraîchissans (1).
« Il est à propos de prendre garde dans
» l'usage même des altérans de ne pas
» les fourrer en foule & soudaine-
» ment dans les corps des malades
» (2). L'usage des remédes rafraîchis-
» sans, ou au moins des remédes tem-
» pérans & humectans, doit être pro-
» portionné à la force, à la dureté, à
» la contraction du pouls, à la viva-
» cité de la fiévre (3).

C'est peut-être en vain qu'on ajouteroit ici les réfléxions d'un grand nombre d'Auteurs sur l'abus des délayans ; le préjugé généralement reçu aujourd'hui veut que les fébricitans *boivent beaucoup :* on ne cesse de leur représenter qu'ils *doivent boire*, & se *laver ;* ce sont les premiers axiômes de la Médecine vulgaire.

(1) J. Langius, lett. 40. liv. 1.

(2) Hecquet, Comment. de l'Aphor. 51. sect. 2.

(3) Quesnay, Traité de Fiévres, T. 2. Voy. sur-tout *Institutiones ex novo Medicinæ conspectu*, où il y a des réfléxions importantes sur cette matiere & sur la validité des remédes. Voyez encore le mot *Chaleur*, Dict. Encyclop. vol. 4.

Il faut laisser ce préjugé s'user insensiblement de lui-même, comme cela est arrivé à tant d'autres, au sujet de plusieurs remédes non moins *indifférens* que *la grande quantité de boisson*.

Ce n'est pas un léger reproche à faire à la théorie la plus généralement répandue, que de pouvoir lui attribuer toutes les inconsidérations ou les inconséquences dans lesquelles on tombe au sujet de la nécessité de la boisson dans les maladies: la théorie de l'inflammation née à Montpellier, des disputes de Vieussens & de Chirac; cette théorie trop étendue, trop ancréditée, trop maniée dans les cabinets & dans les écoles, a pris de trop profondes racines sur-tout dans les têtes ordinaires: l'histoire de la *résolution* des inflammations, ainsi que celle de ce qu'on nomme *relâchement des parties*, ne sont pas encore assez connues (1).

Ce qu'il y a de très-singulier, c'est

(1) Voy. Thes. des Eaux d'Aquit. Thes. XXVII, *&c.*

qu'en ſuivant pas à pas les Théoriciens qui ſont les plus portés à recommander une *ample boiſſon*, on peut leur prouver que rien ne paroît auſſi oppoſé à l'uſage d'*une ample boiſſon* que les principaux fondemens de leur propre ſyſtême.

Ils ont accoutumé de regarder la fiévre continue comme une *diſpoſition entretenue par la matiere qui paſſe ſans ceſſe des premieres voies dans le ſang ;* s'ils ſe propoſoient d'aſſurer ce paſſage, de le rendre plus continuel, comment s'y prendroient-ils autrement qu'en faiſant *beaucoup boire ?*

Ils ne manquent pas de recommander l'uſage de la ſaignée, afin que les délayans puiſſent *aborder plus aiſément dans le ſang, y trouver plus de place, y former des courans conſidérables :* c'eſt-à-dire, ſuivant leurs principes, qu'ils ôtent du ſang peut-être très-pur, pour mettre à la place des liqueurs aqueuſes chargées des impuretés qu'elles ont trouvées dans l'eſtomac.

S'ils diſoient que la *matiere morbifique* que les aqueux emportent dans le ſang eſt *diſſoute* dans une trop gran-

de quantité d'eau pour pouvoir être nuisible, on leur répondroit que la partie aqueuse des boissons passe très-vîte par les urines qui sont claires & abondantes à proportion de la boisson, & que ce qu'ils appellent la *matiere morbifique* reste dans le sang.

Quoi qu'il en soit, il arrive souvent que le pouls des malades qui ont *beaucoup bu*, est très-*gêné* dans ses mouvemens sur-tout lorsque la boisson remplit & tiraille l'estomac & les intestins : mais à tout prendre, les observations faites jusqu'ici nous font regarder l'usage de la boisson un peu plus ou un peu moins ample, comme un reméde à-peu-près *indifférent* à l'égard de la marche critique du pouls; nous mettons cette matiere au rang de celles qui exigent des examens ultérieurs.

Au reste, il faut bien distinguer dans les effets des délayans & des aqueux, ceux qu'ils produisent en *lavant*, comme on dit, *le sang*, & en agissant comme altérans, d'avec ceux qu'ils produisent comme évacuans : une grande quantité d'eau bûe précipitamment purge

purge quelquefois & produit par-là des changemens remarquables ; elle fait auſſi quelquefois ſuer très-abondamment, & dans ces cas elle change notablement le pouls.

## *Les Purgatifs.*

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il y a des diſputes en Médecine, au ſujet de l'application des purgatifs dans les maladies aiguës : on ſçait à combien de Commentaires a donné lieu l'aphoriſme d'Hippocrate ; » il faut purger » les humeurs cuites & non les hu» meurs crues, pas même au com» mencement, à moins qu'elles ne ſe » gonflent, mais elles ſe gonflent ra» rement (1) «. Il faut ſaiſir le moment de la *turgeſcence* des humeurs.

La maniere dont Hippocrate s'explique dans un autre endroit, prouve ſenſiblement que les Médecins de ſon tems n'étoient pas d'accord ſur ce qui regarde les purgatifs : on en doit conclure que les partiſans d'Hip-

(1) Aphor. 22. ſect. 1.

pocrate ont eu tort de regarder toutes les opinions de ce grand homme comme des décisions dont il n'étoit pas possible d'appeller. Il est à présumer au contraire, que la plûpart des loix qu'Hippocrate proposoit étoient contredites par d'autres Médecins, dont les opinions ou les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

» Tous ceux qui ayant une fiévre » continue ont été purgés *aux jours* » *pairs*, ceux-là n'ont jamais été trop » purgés; mais ceux qui ont été pur- » gés aux jours impairs *avec des mé-* » *dicamens efficaces*, ont été trop pur- » gés, & il y en a beaucoup qui sont » morts à la suite de ces remédes: » c'est pourquoi les *anciens Médecins* » ont commis beaucoup de fautes à » cet égard, parce qu'ils ne connois- » soient point ce qu'on vient de rap- » porter. Les humeurs sont plus en » mouvement aux jours impairs, » qu'aux jours pairs, & si on aug- » mente ce mouvemenr par des pur- » gatifs, les malades périssent (1) «.

(1) Liv. 4. des Maladies.

Il suit de cette remarque, 1°. que les Médecins antérieurs à Hippocrate & qu'il appelle *Anciens*, appliquoient les purgatifs dans tous les jours d'une maladie indifféremment ; 2°. que la méthode d'Hippocrate étoit de les placer *aux jours pairs ;* 3°. que les purgatifs dont il s'agit dans le passage d'Hippocrate, sont *des purgatifs efficaces*. On verra dans la suite l'usage qu'il est possible de faire de ces réfléxions.

La crainte des mauvais effets des purgatifs a de tout tems fait tant d'impression sur l'esprit de plusieurs Médecins, qu'ils n'ont cessé d'en condamner l'usage. Asclépiade les défendoit comme étant *fort ennemis de l'estomac :* Hofman n'auroit pas manqué de trouver parmi les Anciens & les Modernes, des autorités à citer lorsqu'il disoit, que » les abus qui se » sont glissés dans la Médecine au su» jet des purgatifs, sont très-considé» rables dans ce siécle ; que bien des » gens croient que ce n'est que par » les purgatifs réitérés qu'on peut ve» nir à bout des maladies, tandis qu'il

» arrive que par l'usage fréquent qu'on
» en fait, les forces des malades sont
» épuisées, les maladies sontallon-
» gées, d'où il résulte mille inconvé-
» niens (1) «.

Les exemples des superpurgations ont toujours frappé les Médecins les moins passionnés pour une opinion particuliere & les moins suspects; c'est ainsi que Baillou avance » qu'il » a souvent observé & vérifié plus de » cent fois, que des purgatifs ordi- » naires administrés *dans de certains* » *tems* des maladies, causoient des su- » perpurgations (2) «.

Il y a pourtant toujours eu des Médecins très-partisans des purgatifs, appliqués même dans tous les tems des maladies; Chirac doit être mis parmi nous des premiers dans cette classe; la maniere dont il s'explique à cet égard mérite attention : » la ré- » solution & la séparation des hu- » meurs n'arrivent qu'après le septié- » me, le quatorziéme & le vingt-

(1) Fred. Hofman M. M. Ch. 7. liv, 1.
(2) Baillou, Consult. 84.

» uniéme ; *mais on peut toujours pur-*
» *ger en attendant*.... les purgatifs
» n'agiſſent jamais pour vuider abſo-
» lument qu'après ſept, quatorze ou
» vingt-un jours, quoiqu'il ſoit *dan-*
» *gereux de ne pas purger* les malades
» avant ce tems (1) «.

Il faut juger de tous les autres Auteurs ſur ce qu'on vient de rapporter de ceux qui ont été cités : tous les Médecins peuvent être partagés en trois claſſes par rapport à ce qui regarde l'uſage des purgatifs.

Les uns, comme Aſclépiade, ſe paſſent de purgatifs autant qu'ils le peuvent & n'en appliquent preſque jamais; les autres au contraire, tels que Chirac, les emploient le plus ſouvent qu'il leur eſt poſſible, & comme dit un Praticien moderne (2), *au moins de deux jours l'un* ; ils n'ont aucun égard ni au tems, ni au jour de la maladie : d'autres enfin qui ont, en ſuivant Hippocrate, pris un milieu entre ces deux opinions, appliquent les purga-

(1) Traité des Fiévres malignes.
(2) Fizes, Traité des Fiévres.

tifs dans certains tems ou dans certains jours des maladies par préférence à d'autres états & à d'autres jours, dans lesquels ils pensent que les purgatifs seroient nuisibles.

Un ouvrage qui termineroit ces disputes, seroit un ouvrage bien précieux en Médecine ; il est au-dessus des forces d'un particulier ; nous nous bornerons ici à quelques réfléxions qui auront un rapport immédiat à l'Histoire du Pouls ; elles regarderont uniquement l'opinion d'Hippocrate & celle de Chirac.

De tous les signes qui dénotent le *gonflement*, l'abondance, ou la *turgescence* des matieres dont Hippocrate parle dans l'aphorisme ci-dessus cité, le pouls paroît être le moins suspect & le plus clair : si le pouls est *intestinal*, c'est un signe évident que la nature fait des efforts pour évacuer les matieres contenues dans les premieres voies : c'est alors qu'on peut purger en toute assurance, & que les purgatifs réussissent, ainsi que l'observation journaliere le démontre.

Mais plus le pouls est *intestinal* &

plus eſt-il à craindre qu'il n'arrive des ſuperpurgations, ſur-tout ſi on employe des purgatifs un peu forts; c'eſt encore un fait appuyé ſur l'obſervation.

Il ſuivroit de ces deux remarques qu'il ne faudroit jamais purger que lorſque le pouls eſt *inteſtinal:* cependant la pratique fait voir que les purgatifs même les plus forts, conviennent dans des cas où le pouls reſte, pour ainſi dire, *oppreſſé* & dans un état non *critique* par la préſence des matieres dans les premieres voies: c'eſt le cas des maladies dont il eſt queſtion dans le Chapitre XXVIII. du premier volume, & qui quoiqu'*humorales*, paroiſſent tout d'un coup être *nerveuſes;* c'eſt encore le cas de certaines indiſpoſitions chroniques, comme les bouffiſſures à la ſuite des fiévres d'accès, *&c.*

La preuve que le purgatif a alors bien réuſſi, c'eſt qu'après ſon effet, le pouls reſte *inteſtinal* plus ou moins ſenſiblement, & ſans *irritation;* ce qui démontre qu'il ne lui manquoit pour prendre cette modification à la-

quelle il avoit de la pente, qu'à y être déterminé par l'action d'un purgatif : c'est un des cas où la Médecine active brille le plus.

Il faut alors bien distinguer l'espéce & le dégré d'*irritation* ainsi que la cause de l'état non *critique* du pouls ; si cet état provient d'un dégré considérable de *spasme* & de *sensibilité*, on a tout à craindre & peu à espérer de l'application d'un purgatif ; on doit s'attendre à une sorte de superpurgation plus nuisible encore que celle dont il est ci-dessus question : on doit craindre l'inflammation des entrailles & ses suites : si le pouls n'est qu'*oppressé*, qu'il ait du *corps*, de la *lenteur*, une *dilatation* médiocre, c'est un signe qu'il ne se *développe* point dans ce cas-là, à cause d'une *inertie*, d'une *insensibilité* des entrailles que les purgatifs réveillent avec succès.

Les purgatifs agissent alors à-peu-près, comme l'émétique, moins par l'évacuation qu'ils occasionnent, que par les fortes secousses qu'ils excitent dans les entrailles : or il est bon de dire à l'égard des émétiques que la

loi d'Hippocrate qui défend de purger lorsqu'il n'y a pas des signes de *turgescence* ou d'abondance de matieres, n'est pas faite pour eux. Ce remède souvent moins décisif ou de moindre conséquence que les purgatifs, sur-tout lorsque le pouls est *supérieur*, peut-être placé presque dans tous les états & dans tous les tems de la maladie.

Dumoulin disoit après soixante ans de pratique » qu'il s'étoit rarement » repenti d'avoir donné l'émétique, » & qu'il s'étoit souvent repenti de ne » l'avoir pas donné «.

Si la présence du pouls *intestinal simple* & celle du pouls non *critique* sans *irritation* permettent l'application des purgatifs, il faut bien se garder d'y avoir recours lorsque le pouls est dans d'autres états ; s'il est simplement *développé*, & dans un état de *foiblesse* sans annoncer aucune excrétion particuliere, il est à craindre que l'action d'un purgatif ne le rende *compliqué*, qu'il n'éteigne ses forces & qu'il n'empêche les efforts salutaires qu'il paroît faire pour se *relever* : si le

pouls eſt *décidé* pour quelque évacuation *critique* autre que celle des entrailles, qu'il ſoit, par exemple, *guttural*, ou *pectoral*, il eſt certain qu'il y a tout à craindre de l'effet d'un purgatif; à moins qu'il ne reſte dans le pouls une *irritation* ou une *complication* occaſionnée par la préſence des matieres dans les premieres voies : or cette *irritation* peut quelquefois donner au pouls une diſpoſition au *rebondiſſement* ſymptômatique qui céde avec ſuccès à l'action du purgatif, ce qui n'arrive pas ſi le *rebondiſſement* eſt critique; mais l'émétique réuſſit toujours mieux en ce cas-là que les purgatifs.

On ne peut s'empêcher d'être ſurpris de la conformité des idées des Médecins qu'Hippocrate appelle *Anciens*, avec celles des Modernes : les premiers purgeoient comme les derniers dans tous les jours des maladies; on peut donc dire qu'à cet égard la Médecine a fait peu de progrès : mais pourquoi Hippocrate avoit-il abandonné les idées de ſes prédéceſſeurs ſur les purgatifs? & pourquoi les Mo-

dernes ont-ils abandonné le sentiment d'Hippocrate qui étoit de purger *seulement aux jours pairs?*

Nous avons remarqué, ci-dessus, que les purgatifs dont Hippocrate parloit, en reprochant à ses prédécesseurs, de les appliquer dans tous les jours des maladies, étoient des *purgatifs efficaces*: or, l'espèce de purgatifs employés par les Modernes dans les maladies aiguës, n'auroit certainement pas mérité cette dénomination, à juger de la force des purgatifs, suivant ce que devoit en penser Hippocrate, lui qui ne connoissoit pas nos purgatifs *minoratifs*, qui sont de l'usage le plus commun: ces *minoratifs* auroient vraisemblablement été regardés par Hippocrate comme étant assez *indifférens*, & ils le sont souvent en effet; d'où il suit que les Modernes qui appliquent les *minoratifs* dans tous les jours d'une maladie, ne sont pas pour cela directement opposés à Hippocrate, qui prétendoit que les purgatifs *efficaces* ne doivent être employés que *dans les jours pairs*.

La maniére dont Chirac s'explique dans l'endroit ci-deſſus cité, n'éclaircit pas aſſez cette queſtion pour qu'il faille la regarder comme une queſtion décidée ; *la réſolution des humeurs*, dit-il, *n'arrive qu'après le ſeptième, mais on peut toujours purger en attendant : on peut purger* ; c'eſt-à-dire, qu'on peut appliquer des minoratifs ou des remédes *indifférens* ; mais ce n'eſt pas-là ce qui s'appelle *purger*, ſur-tout dans l'eſprit d'Hippocrate. Il eſt vrai que Chirac ajoute qu'il eſt *dangéreux de ne pas purger avant le ſept & le vingt-un* : voilà la grande queſtion ; elle n'eſt certainement pas décidée contre Hippocrate & en faveur de Chirac, quand même on donneroit à la déciſion de ce dernier, toute l'autenticité poſſible ; en effet, il reſteroit à décider, ſi en *purgeant avant le ſept & le vingt-un*, il ne faut pas choiſir les jours pairs ſuivant l'avis d'Hippocrate; c'eſt-à-dire en un mot, s'il n'eſt pas neceſſaire de choiſir de certains tems par préférence à d'autres dans l'application des purgatifs, au lieu de ſe faire une

loi de purger *au moins de deux jours l'un.*

Ecoutons encore Chirac sur une matière qui ne peut paroître de peu de considération aux vrais Amateurs de l'Art : *le septième jour*, dit Chirac, *est un jour respectable, & qui demande une suspension des grands remédes :* un des plus grands *remédes* est sans doute la purgation, il ne faut pas y avoir recours au septième jour, suivant Chirac ; ce Médecin semble donc forcé de se rapprocher d'Hippocrate, qui disoit qu'il *ne faut pas purger aux jours impairs ;* on peut aussi soupçonner que les superpurgations observées par Baillou à la suite des purgatifs appliqués dans de *certains tems* des maladies étoient arrivées dans les jours notés par Hippocrate, & respectés par Chirac, plus que par ceux qui se sont donnés pour être ses disciples.

Que faut-il donc penser après ces refléxions de ceux qui ne cessent de vanter l'usage des potions purgatives contiuées depuis le premier jour d'une maladie jusqu'au dernier ? Est-il surprenanr que cette pratique ait fait

tomber Asclépiade & ses Partisans dans un excès tout opposé, & mérité aux purgatifs les reproches qui leur sont faits par Hofman & par tant d'autres Médecins?

Il est évident qu'en se réglant uniquement sur les signes tirés du pouls, il seroit nécessaire, comme on l'a vû ci-dessus, de choisir dans les maladies aiguës, les tems auxquels ont peut appliquer des purgatifs: les indications prises de la marche du pouls rapprocheroient donc beaucoup de l'opinion d'Hippocrate, & devroient éloigner à proportion de celle des Médecins qui donnent des purgatifs dans tous les jours, & dans tous les états des maladies.

Il faudroit au moins convenir qu'en suivant cette dernière méthode, on hazarderoit bien des purgatifs. S'ils n'étoient pas nuisibles à la marche du pouls, ils lui seroient au moins assez *indifférens* étant pris dans la classe des *minoratifs* & des apozèmes, devenus si communs & données avec si peu de scrupule & de choix dans ces tems-ci: on les donne en effet continuelle-

ment, soit dans les maladies purement *nerveuses* & *rébelles à toute crise*, soit dans les maladies *humorales* dans lesquelles la nature marque ordinairement, si on ne la dérange point, le moment favorable à la purgation : *tenir le ventre libre, faire couler la bile, avoir des évacuations ;* c'est tout ce quelques Praticiens se proposent ; heureusement ils employent des médicamens peu efficaces.

## *La Saignée.*

L'histoire de Pierre Brissot, Médecin de la Faculté de Paris, au commencement du seizième siécle, nous donnera occasion de placer ici quelques refléxions au sujet de la saignée.

La pratique reçue à Paris au tems de Brissot, au sujet de la saignée, étoit de la faire dans la pleurésie, du côté opposé à celui de la douleur, suivant la doctrine des Arabes : Brissot fit voir que cette doctrine étoit opposée à Hippocrate & à Galien ; il essaya le contraire avec succès.

Briſſot rebuté vraiſemblablement, par les contradictions qu'il dut eſſuyer à Paris, en combattant des opinions adoptées par ſes Maîtres, devint plein de l'envie de voyager même juſqu'au nouveau monde; il s'arrêta en Portugal, où il ne manqua point de propoſer ſa doctrine.

Denis, Médecin du Roi de Portugal, & qu'on doit mettre au rang des hommes qui ne ſe ſont fait connoître que par des critiques malheureuſes; ce Denis, qui vouloit s'ériger en maître ſouverain de l'Art, ſoutint contre Briſſot la doctrine des Arabes; il en appella à l'Académie de Salamanque, qui ſe décida en faveur de Briſſot.

Les Partiſans de ce dernier, qui mourut pendant la diſpute, ſe multipliant prodigieuſement, Denis dreſſa contre eux toutes ſortes de batteries; ils furent publiquement taxés d'ignorance & de témérité; on les peignoit comme des novateurs & des perturbateurs du repos public; la diſpute fut portée au tribunal de l'Empereur, qui ne prit point de parti dans cette

affaire; cependant il parut dans toute l'Europe des Livres en faveur de Briſſot, dont les Sectateurs demeurerent vainqueurs pour quelques-tems.

» Qui n'admireroit, dit Bayle, d'un » côté l'entêtement qui ſe remarque » dans l'homme, pour la commune » traditive, quelque mal-fondée qu'el- » le ſoit; & de l'autre, la facilité qu'a » le public pout ſe déclarer pour ou » contre certains remédes; il eſt or- » dinairement entraîné par la cabale » qui ſait le mieux crier (1) «.

L'hiſtoire de la Médecine ancienne & moderne fournit beaucoup d'exemples, à peu-près ſemblables à celui de Briſſot, & préciſément à l'égard de la ſaignée : elle pourroit ſouvent donner lieu à des refléxions pareilles à celle de Bayle.

Les ſiécles paſſés ont vû des Médecins non moins courageux que Briſſot, fronder les opinions les plus généralement reçûës au ſujet de la ſaignée ; les uns toujours en colére contre la ſaignée, ne ceſſoient de la con-

(1) Dictionn. Art. Briſſot.

damner ; ils paroissoient même vouloir la bannir absolument de la Médecine : d'autres en faisoient le reméde à tous les maux ; ils comptoient leurs triomphes par le nombre de saignées qu'ils avoient ordonnées.

Le public ne manquoit pas de prendre parti dans toutes ces querelles de Médecine ; tantôt il étoit décidé contre la saignée ; tantôt il prodiguoit toute sorte d'éloges aux Sectateurs les plus outrés de ce reméde : il applaudissoit à ceux qui savoient en imposer de meilleure grace : quelques jolies épigrammes tenoient lieu de tout, & servoient même à consoler ceux qui étoient la victime des entreprises les plus hazardées : on voyoit les Villes partagées entre le Médecin, *ami de la saignée*, & le Médecin, *ennemi de la saignée*.

Il étoit à présumer que la découverte de la circulation du sang finiroit toutes ces querelles : cela n'arriva point : ont ne fit que changer, pour ainsi dire, les termes de la dispute : autrefois il s'agissoit de savoir ce qu'Hippocrate & Galien avoient pen-

ſé, & les expériences venoient au ſecours de la déciſion qu'on trouvoit dans les ouvrages de ces Auteurs.

Depuis la découverte de la circulation, la théorie fut miſe à la place des opinions d'Hippocrate & de Galien ; on ne parloit que de démonſtrations, & il n'étoit queſtion que des loix d'hydraulique, qui ne peuvent preſque pas être appliquées au corps humain.

En un mot, la ſaignée a toujours donné lieu à des diſputes, & à des diſcuſſions ſurprenantes ; il eſt même bon de remarquer que tout ce qu'on a dit ſur la dérivation & la révulſion dans ce dernier ſiécle, peut préciſément être regardé comme des ſuites de la diſpute de Briſſot, & de ſes argumens contre les Arabes.

Mais il faut avouer à l'honneur de la Médecine, & de ceux qui l'ont cultivée avec ſoin, qu'il y a toujours eu des Médecins judicieux qui, ſans donner dans aucune ſorte de ſecte, ont rejetté les idées outrées des amateurs de la ſaignée & de ſes ennemis : il y a toujours eu, & il y aura toujours des Praticiens de cette eſpéce.

On peut de même avancer qu'il y aura dans la ſuite des génies hardis & ſinguliers, qui prenant bien leur tems, & profitant des circonſtances pour s'oppoſer aux opinions les plus reçues, s'illuſtreront ; les uns en remettant en vogue l'uſage des ſaignées ; les autres en combattant cet uſage de toutes leurs forces. Tous les ſiécles ont vû de ces ſortes de réformateurs utiles à quelques égards, & fort nuiſibles à d'autres. Le ſeul moyen d'éviter des excès ridicules, ſera toujours de bien évaluer les preuves ſur leſquelles ſont fondées la néceſſité & l'utilité de la ſaignée.

Les malades livrés à eux-mêmes dans les maladies aiguës, ont quelquefois des hémorrhagies : c'eſt un fait connu & démontré dans les épidémies d'Hippocrate ; c'eſt-là vraiſemblablement ce qui a donné lieu de tenter d'abord de faire des ſaignées : c'eſt le point duquel des Modernes même ſont partis pour en établir les loix (1).

(1) Voy. Freind. Com. ſur les Epidem. & tous ceux qui l'ont copié.

Mais il faut bien prendre garde en partant de ces principes, de rien négliger de ce qui peut éclaircir la théorie de la saignée : prenons pour exemple une observation d'Hippocrate déja citée au Chapitre VIII. » La fille » de Larisse, qui avoit une fiévre ar» dente fut parfaitement jugée au si» xiéme jour par une abondante hé» morrhagie du nez, & resta sans fié» vre ; Méthon fût jugé à la santé le » cinquiéme jour, par un flux de sang » de la narine gauche «.

Conclure delà que la fille deLarisse & Méthon avoient trop de sang, qu'ils avoient besoin d'être saignés, que la saignée auroit tenu lieu de ces hémorrhagies, c'est tirer des conclusions trop générales, & qui ne sont pas même la suite nécessaire de l'observation.

Voici ce qu'il en faut conclure : *la fille de Larisse fut parfaitement jugée au sixième jour par une abondante hémorrhagie du nez* ; par conséquent la fille de Larisse, étoit *au sixième jour, dans un état* à avoir besoin d'*une abondante hémorrhagie du nez* : de même

*Méthon fut jugé à le ſanté le cinquiéme jour par un flux de ſang de la narine gauche ;* par conſéquent Méthon étoit au *cinquième jour , dans un état* à avoir beſoin *d'un flux de ſang de la narine gauche.*

*L'état des malades* qui ſont à la veille ou au moment d'avoir une hémorrhagie, mérite d'avoir une attention particulière : conſidérer cet état comme une ſimple pléthore, ou comme une preuve d'une trop grande quantité de ſang dans les vaiſſeaux, ce ſeroit vouloir aller de front contre des obſervations journalières.

En effet il eſt difficile d'imaginer, par exemple, qu'un malade qui a été ſaigné pluſieurs fois & auquel il ſurvient une hémorrhagie, ait plus de ſang au moment qui précéde cette hémorrhagie qu'il n'en avoit avant les ſaignées, tems auquel il n'y avoit point d'hémorragie.

Ce qui ſe paſſe dans les femmes eſt encore plus ſenſible : il y en a qui ont des hémorrhagies naturelles & abondantes, dans des cas où l'on ne peut certainement pas accuſer la pléthore :

on voit des femmes qui ont des saignemens de nez ou des crachemens de sang, presque tous les mois, à la fin de leurs rég es; il est certain que l'évacuation des régles a sensiblement diminué la quantité du sang, le saignement de nez ou le crachement de sang ont donc une autre cause que l'abondance de sang : l'histoire des hémorrhoïdes fournit aussi des preuves à la même vérité.

Il est à présumer que les régles des femmes dépendent principalement d'un mouvement ou d'une action particulière de la matrice (1), & les hémorrhoïdes d'une disposition particulière des vaisseaux du bas-ventre. Or, en appliquant ce qui se passe par rapport à ces viscères à ce qui doit se passer dans les hémorrhagies des différentes parties, il faudra convenir que l'état qui précéde une hémorrhagie est une disposition particulière, tant des vaisseaux en général, qu'en particulier de ceux de la partie par laquelle l'hémorragie se prépare : cet état se dispose peu à peu : il a fallu

(1) Voy. les Recherches sur les Glandes.

dans la fille de Lariſſe & dans Méthon cinq ou ſix jours de maladie pour opérer cette préparation.

On ne peut pas plus aſsûrer que la diminution du ſang par des ſaignées auroit tenu lieu de la révolution qui a dû ſe paſſer pour procurer l'hémorrhagie, qu'on ne peut dire que les ſaignées empêchent les régles, ou en tiennent lieu.

Le tems d'une maladie dans lequel ſe fait une hémorrhagie doit auſſi être examiné bien ſcrupuleuſement; dans la fille de Lariſſe & dans Méthon, l'hémorrhagie arriva *du cinquième au ſixième jour* : il reſteroit à ſavoir ſi des ſaignées placées en d'autres tems, auroient fait tomber la fiévre comme le firent ces hémorrhagies.

Il faut encore faire attention, dans l'hiſtoire d'une hémorrhagie à la partie par laquelle elle ſe fait ſuivant les loix ordinaires de la nature: les régles ne peuvent jamais être regardées comme étant bien parfaites & bien naturelles, que lorſqu'elles ſe font par la matrice; elles vuident ou elles ſoulagent principalement les vaiſſeaux

vaisseaux de cette partie, & remédient par-là à tous les dérangemens des autres parties, auxquels l'état de la matrice donne lieu : de même l'écoulement des hémorrhoïdes n'est salutaire, qu'autant qu'en procurant la liberté requise aux vaisseaux du bas-ventre, tous les organes qui ont du rapport avec ces vaisseaux se ressentent de cette liberté.

La fille de Larisse & Méthon, avoient principalement les vaisseaux de l'intérieur des narines engorgés *du cinq au six* de leur fiévre, & par l'effet de la révolution qui se fit ces jours-là ; c'est pourquoi l'évacuation de ces vaisseaux a bien fait à leur maladie : ce qu'il n'est pas assûré qu'eut produit une évacuation de sang par d'autres vaisseaux ; en suivant *strictement* la marche tenue par la nature.

Ceux qui voudroient la suivre avec le scrupule & la sagesse convenables dans l'application des saignées, ne devroient donc jamais manquer de considérer avec attention l'état d'une maladie propre à disposer l'engorgement des vaisseaux qui exigeroit une

ſaignée, le tems de cette maladie auquel cette évacuation devroit avoir lieu, & la partie dans laquelle il faudroit la faire.

C'eſt en ſuivant le fonds de ces principes que Galien s'oppoſa à une ſaignée qu'on vouloit faire, & qu'il pronoſtiqua hardiment une hémorrhagie du nez, qui parut en effet, & qui termina la maladie. L'hiſtoire des modifications critiques du pouls qui manquoit en partie à Galien, lui auroit ſans doute beaucoup ſervi pour aſſurer ſon pronoſtic.

Il eſt à propos de remarquer au ſujet de ces hémorrhagies naturelles qu'il ſemble qu'on les craigne un peu trop : qu'elles ſoient ou critiques ou ſyptomatiques, il eſt certain que les ſaignées par leſquelles on prétend y remédier ou les arrêter, ne les arrêtent pas toujours ; d'ailleurs ſi elles ſont critiques, c'eſt un mal que de les arrêter ; & ſi elles ſont ſymptomatiques, on riſque d'occaſionner un état de foibleſſe, duquel le malade ne ſe relève point ; on contribue par-là à la diminution ou au rallentiſſement

de l'effort critique occasionné par l'évacuation du sang ; ce qui fait que la maladie n'est jugée qu'imparfaitement : cette reflexion est une suite nécessaire de la remarque qui a été faite à la suite de l'Observation CXVII.

Le saignement de nez, dans le courant d'une fiévre continue, est souvent pris pour une indication d'une, ou de plusieurs saignées du pied ; cependant ces saignées ne l'arrêtent pas toujours ; & s'il arrive qu'on les multiplie, on *affaisse* le pouls, ou diminue la *force* de ses pulsations ; mais souvent on ne change rien à l'espéce de ses battemens ; c'est-à-dire, que le *rebondissement* propre au pouls *nazal* se rencontre souvent après plusieurs saignées du pied, & quoiqu'alors le saignement de nez ait diminué, ou qu'il ait cessé, l'artère n'en a pas moins de *tendance*, à faire remonter le sang vers les parties supérieures ; or cette *tendance* étoit précisément ce à quoi il falloit remédier ; c'est ce que les saignées n'opérent point.

Hippocrate dit dans ses épidémies que » ceux qui ayant des fiévres ai-

» guës ont eu un flux abondant & co-
» pieux de sang par le nez, sont tous
» échappés, & qu'il n'en est mort au-
» cun dans cette constitution «. Cette seule refléxion devroit rassûrer ceux qui craignent les hémorrhagies jusqu'à un certain point.

On peut conclure de toutes ces remarques sur les hémorrhagies, que ceux qui les prendroient pour une preuve de la nécessité des saignées, ne seroient en droit d'avoir recours à ce reméde qu'en prenant bien des précautions, dont l'examen n'est pas de ce lieu.

La principale qu'il y auroit à prendre seroit de déterminer si une hémorrhagie doit être critique ou symptomatique; c'est à quoi l'histoire du pouls pourroit être fort utile: la présence du pouls *nazal* bien décidé dans une fiévre, accompagnée de symptômes, qui sembleroient indiquer la saignée, serviroit au moins à mettre en problême, s'il ne seroit pas plus prudent dans ce cas-là, d'attendre une hémorrhagie annoncée par ses signes propres, à l'exemple

de Galien, que de tâcher d'y suppléer par une saignée, qui ne pourroit pas être faite dans les mêmes circonstances, & par la même partie, par laquelle l'hémorrhagie se préparoit : on pourroit faire le même raisonnement sur les autres hémorrhagies.

Les embarras & les engorgemens des vaisseaux artériels ou veineux, trouvés à l'ouverture des cadavres, servent encore de fondement à l'opinion de la nécessité des saignées, même réitérées : il faut convenir, qu'il n'y a rien qui paroisse plus concluant ou plus séduisant que les preuves tirées de ces observations sur les cadavres : on y trouve les vaisseaux très-pleins de sang ; il est donc naturel d'imaginer que cette plénitude de vaisseaux auroit dû être emportée par des saignées : telle fut la théorie de Chirac, théorie simple, à la portée de tout le monde, & à laquelle on ne sauroit refuser d'être fort spécieuse.

Il est vrai que, comme on l'a déja opposé aux sectateurs de Chirac, ces engorgemens de vaisseaux sont plutôt

l'effet que la cauſe du mal, & qu'ils ſont toujours la ſuite de quelques étranglemens, ou de quelque embarras particulier, qui eſt la vraie cauſe à combattre.

Mais quand cela ſeroit, il n'eſt pas moins certain que l'engorgement des vaiſſeaux formant une maladie locale, qui doit avoir ſes effets particuliers, il faut toujours tâcher de la détruire; ſans compter qu'il eſt naturel d'imaginer que le relâchement occaſionné par l'évacuation du ſang peut influer heureuſement ſur la cauſe de l'engorgement: c'eſt ainſi que dans le flux hémorrhoïdal, dans les regles & dans les autres hémorrhagies naturelles, l'évacuation des vaiſſeaux engorgés ne laiſſe point que d'être très-favorable, quoique cet engorgement ſoit la ſuite d'un embarras particulier dans quelque viſcère, & qu'il ne ſoit pas, à proprement parler, la véritable cauſe à combattre.

Pourquoi ne pas regarder la plûpart des engorgemens veineux, qui ſe trouvent dans les cadavres, comme des eſpéces d'hémorrhagies *internes*

ou *manquées*, & comme des ſuites des efforts qu'a faits la nature, pour préparer une évacuation de ſang, à laquelle l'Art auroit dû pourvoir ?

Il faut l'avouer de bonne-foi, ſi on ſe livre uniquement au raiſonnement, les partiſans de Chirac ne ſeront jamais ſans réponſe : mais il s'en faut bien que l'obſervation ſoit en ceci d'accord avec leurs raiſonnemens ; ils ont beau promettre des ſuccès merveilleux de la part des ſaignées, l'événement ne répond point à ce qu'ils avancent.

Ce n'eſt pas à dire que ceux qui ſuivent une autre route, & qui n'ont preſque pas recours à la ſaignée ſoient toujours plus heureux, ſur-tout dans les maladies compliquées & malignes : ce ſeroit ſe flatter beaucoup trop que de préſumer que la privation ſeule des ſaignées doive guérir ces maladies cruelles ; telles ſont celles dont il eſt queſtion dans le Chapitre XXX. *Tom. I.*

On peut même dire en général que les partiſans des ſaignées comptent trop ſur leur effet & ſur leur néceſſi-

té, & que réciproquement ceux qui n'ont que rarement recours aux saignées en craignent beaucoup trop les suites : il n'est pas vrai qu'il périsse autant de malades par l'usage des saignées, qu'on pourroit le conclure des principes des ennemis de la saignée ; il est encore moins vrai que ceux qui ne font presque point de saignées, voyent périr autant de malades, que le semblent croire les partisans des saignées.

Ces erreurs qui peuvent être démontrées par des faits sans réplique, & par ce qui se pratique journellement même en France, dans les Hôpitaux de Paris, & dans ceux de Montpellier, viennent de la difficulté qu'il y a à bien distinguer les saignées *utiles* & *nécessaires*, d'avec les saignées *nuisibles* & *indifférentes*.

Cette distinction, nous ne nous flattons pas de la donner ; nous nous bornons ici à avancer qu'eu égard aux modifications du pouls, les saignées faites pendant l'*irritation* ou pendant les premiers tems des fièvres, sont rarement nuisibles, à condition que les

*forces* du pouls les permettent, & que la quantité de saignées ne soit pas portée à un certain point.

Il n'en est pas de même des saignées faites dans le second tems, surtout lorsque la crise se décide : il est certain qu'alors les saignées sont très-dangereuses, ainsi que dans le dernier tems, à moins que l'état critique du pouls ne soit *compliqué* avec une *irritation* considérable.

De manière qu'on peut avancer que le pouls d'*irritation* peut ordinairement supporter les saignées, pourvû que le malade ne soit point à l'entrée d'une crise, & qu'il ne soit pas arrivé aux derniers redoublemens qui, vû la perte des forces, ne peuvent avoir que des suites funestes.

L'état *critique* du pouls n'exige point de saignées, & il n'en souffre même presque point : elles allongent alors, ou elles déconcertent sensiblement les maladies : or, cet état critique peut être pris, si on n'y regarde pas de bien près, pour une augmentation de fiévre qui exige des saignées ;

elles sont alors suivies de très mauvais effets.

Il faudroit pour juger encore mieux de l'état qui exige les saignées dans les maladies, pouvoir exactement distinguer dans le pouls d'*irritation*, le caractère qui indique que les forces de la machine & la marche naturelle de la maladie emporteront sûrement cette irritation : c'est ce que nous n'examinerons point ici, puisque nous avons déja dit au Ch. XXIII. *Tom. I.* que nous n'entrions point dans un examen circonstancié du pouls d'*irritation* ou *non-critique*.

Nous dirons seulement qu'il seroit à souhaiter aujourd'hui qu'il fût possible de faire naître quelques doutes, & quelques craintes dans ceux qui placent la saignée, sans prendre les mesures & les précautions convenables : quelque utile que puisse être ce secours dans un état marqué d'*irritation*, quoiqu'il puisse être souvent assez *indifférent*, quoiqu'il remédie à quelques symptômes, ou qu'il ne dérange pas toujours la marche des ma-

ladies ; il y a des cas où il allonge ſingulièrement les maladies, pour ne rien dire de plus.

On trouvera dans les obſervations de ce Chapitre, l'hiſtoire de quelques maladies, dans leſquelles on auroit dû être plus modéré à l'égard des ſaignées ; & on peut rappeller ici les obſervations détaillées dans la première partie du Chap. XXIX. *Tom. I.*

### *L'Opium.*

On ſait que le ſommeil rend le pouls plus *libre*, plus *ſouple*, plus *égal* & ſouvent plus *fort*, ou du moins plus *dilaté* qu'il ne l'eſt pendant la veille ; il y a même des perſonnes dans leſquelles le ſommeil rend le pouls *ſupérieur*, ou très-diſpoſé à le devenir : on en trouve enfin dans leſquelles le pouls ſemble diſpoſé à la ſueur pendant le ſommeil.

L'opium *éléve le pouls*, il le *dilate*, il le rend plus *ſouple*, moins *convulſif*, quelquefois plus *fréquent* : il lui donne une modification à peu-près ſemblable à celle qu'il a dans un

ſommeil profond, & qui approche beaucoup du pouls *développé*, du *ſupérieur*, & de celui *de la ſueur*.

Ces effets de l'opium bien examinés pourroient ſervir à terminer bien des diſputes, au ſujet de l'uſage & de l'application de l'opium : il ſuffira de placer ici quelques refléxions, ſans entrer dans aucune diſcuſſion critique.

L'opium *développe* le pouls, il lui donne une modification propre aux excrétions critiques de la peau, ou à la ſueur ; il le rend *ſupérieur* & tel qu'il ſe trouve dans le ſommeil naturel ; le pouls prendra certainement ces modifications beaucoup plus aiſément loiſqu'il y ſera diſpoſé par ſa modification actuelle, par la nature, & par l'état de la maladie.

D'où il ſuit, 1°. que comme dans les commencemens des maladies, le pouls n'eſt rien moins que *dilaté*, & qu'il doit néceſſairement reſter dans cet état de *conſtriction* pendant l'eſpace de quelques redoublemens, ce ſeroit tenter une choſe difficile & trop précoce que de s'efforcer à le

*développer* brusquement: ainsi l'opium ne convient pas en général, dans les commencemens des maladies soit simples, soit compliquées, à moins qu'elles ne soient purement spasmodiques.

C'est ainsi qu'on l'a quelquefois donné avec quelques succès, dans les fiévres intermittentes au commencement du frisson, sur-tout lorsque ces fiévres étoient plus *nerveuses* qu'*humorales* : cette observation est donnée pour nouvelle dans un ouvrage qui vient de paroître, & elle ne l'est point (1).

2°. Mais comme dans le progrès ou dans le deuxiéme tems de la maladie, le pouls livré à lui-même se *développe* ou tend à se *développer*, à moins que quelque constriction spasmodique, qu'il faut distinguer des symptômes essentiels de la maladie, ne s'y oppose, on peut alors tenter d'emporter par le secours de l'opium ces constrictions qui gênent la mar-

(1) Mém. des Corespond. de l'Académie des Sciences, tom. 2.

che naturelle de la maladie; car alors, la seule présence du sommeil éloignant l'effet de la trop grande *sensibilité* des nerfs, la maladie se *juge* & la crise se travaille, précisément par la seule suspension de cette *sensibilité*.

3°. Les maladies compliquées & malignes dans lesquelles tous les organes sont plus ou moins affoiblis & engorgés, & peu disposés à une révolution critique, heureuse & prompte, ces maladies sont peu en état de supporter l'effet de l'opium : celui qu'il produiroit sur le cerveau en procurant le sommeil, ne pourroit qu'être nuisible, puisque les fonctions de ce viscère ne sont que trop engourdies dans la plûpart des maladies malignes ; celui qu'il produiroit sur le pouls ne seroit pas plus favorable, puisque celui-ci se trouve dans une *constriction* presque *indélébile* ou *indissoluble* ; or cette *constriction* deviendroit d'autant plus opiniâtre, qu'on diminueroit davantage l'état de *sensibilité* de laquelle seule dépendent les ressources qu'il peut y avoir dans les maladies exactement malignes ; comme on l'a fait

voir au Chapitre XXX. du premier volume.

4°. Comme toutes les espéces de pouls critiques se trouvent souvent *compliquées* avec le pouls d'*irritation*, même dans les derniers tems des maladies, il y a dês cas dans lesquels la *sensibilité* des nerfs, & par conséquent l'*irritation* du pouls étant suspendues par l'effet de l'opium, la crise s'opére bien plus heureusement : c'est pour cette raison que l'opium peut être très bien associé avec les remédes propres aux crises désignées par le pouls : il n'en faut pas même excepter les purgatifs.

Au reste, la plus ou moins grande sensibilité des malades peut rendre l'opium plus ou moins utile ; & comme cette sensibilité est souvent de nature à ne rien déranger dans le cours ordinaire de la maladie, il arrive que l'opium qui remédie à cette sensibilité ( qui n'est tout au plus qu'une incommodité légere ) ne doit pas être regardé comme exactement nécessaire en pareil cas : ainsi ce reméde n'est pas moins sujet que tous les autres,

à être regardé comme *indifférent* dans bien des cas, quoiqu'il ait procuré du ſommeil, parce que ce ſommeil n'a preſque rien changé au fonds de la maladie : c'eſt ce qu'il eſt important de bien conſidérer en évaluant l'uſage qu'on peut faire de l'opium.

Comme il eſt queſtion dans la plûpart des obſervations contenues dans cet ouvrage, des effets produits par les remédes dans la marche des maladies, nous nous contenterons de rapporter quelques exemples de leurs effets peu favorables à la ſuite de la ſaignée & des purgatifs.

## OBSERVATION I.

Une femme âgée de près de quarante ans accoucha d'un enfant mort, à la fin du huitiéme mois ; elle fit deux jours avant ſa couche un effort violent pour éviter une chûte : elle ſentit une vive douleur du côté droit de la matrice, pour laquelle on lui fit une ſaignée du bras. Elle étoit au quatriéme jour de ſa couche & tout paroiſſoit bien ſe paſſer ; il ſe fit ce-

pendant ce jour-là une éruption miliaire sur les jambes, mais sans autre fâcheux accident: la malade étoit dans cet état lorsqu'elle entendit son mari, en rentrant le soir chez lui, faire un cri si effroyable qu'elle crut qu'on l'assassinoit: elle eut dès ce moment, un frisson & un tremblement considérable qui suspendit toutes les évacuations & fit tout d'un coup affaisser les mamelles; le pouls devint *serré*, *convulsif*, *dur*, & la tête se prit en même tems: quatre heures après, le pouls parut se *développer* un peu, étant pourtant encore *inégal*, *vuide*, peu *constant*, mais *avec une roideur notable des parois de l'artère*. Je proposai de soutenir les forces par une potion légerement cordiale & des boissons un peu sudorifiques, bien persuadé qu'il n'y avoit pas de plus pressante indication que celle d'aider ce *développement*.

Un Médecin de grande réputation effrayé au contraire de l'inflammation & de l'engorgement, dont il prétendoit que tous les viscères étoient menacés, fut d'avis de faire une saignée

du pied ; ce qui fut exécuté sur le champ. Le sang vint avec assez de force : bientôt après la saignée le pouls devint plus *foible*, plus *petit*, plus *vuide*, *l'artère demeurant toujours roide & tendue*, l'embarras de la tête ne fut point diminué ; & la malade mourut six heures après la saignée ; c'étoit le cinquiéme jour de sa couche, & le septiéme de la chûte.

Il faut bien se garder de conclure de cet exemple qu'il est toujours dangereux de saigner les femmes en couche ; mais comme dans le cas dont il s'agit ici le pouls se trouvoit tel qu'il se trouve dans plusieurs agonisans, on ne peut pas être surpris du fâcheux effet de la saignée, ou du moins de son inutilité.

On pourroit encore citer plusieurs exemples de saignées faites dans des cas de petite vérole avec un pareil état du pouls, & suivies d'événemens aussi funestes.

Il est fort ordinaire de voir le pouls prendre des *forces* nouvelles sur la fin des maladies, & il ne faut pas regarder ce dernier *effort* comme exigeant

des ſaignées ; elles ne font alors qu'accélérer la mort.

Cette *augmentation* apparente des forces du pouls, & ſon affaiſſement total après les ſaignées ſont ſur-tout très-fréquens dans les ſiévres dans leſquelles la tête eſt priſe & qui paſſent ſouvent pour des ſiévres malignes : on fait une ſaignée qui paroît apporter quelque ſoulagement, parce qu'elle affoiblit ; on ſe décide bientôt à en faire d'autres, & le malade tombe tout d'un coup dans un affaiſſement mortel.

Il eſt même bon de remarquer que tous ces accidens arrivent quelquefois dès les premiers jours des ſiévres *cérébrales* malignes ; quoique ces ſiévres ne ſoient décidées que depuis peu de tems, elles ſont pourtant arrivées à leur fin dès ces premiers jours ; parce que, comme on l'a dit au Chapitre XXX. du premier volume, elles ont parcouru leurs premiers tems inſenſiblement.

## OBSERVATION II.

Le pouls eſt *petit*, *convulſif*, mais *foible* pendant les cinq premiers jours d'une fiévre continue dans un vieillard ; le pouls ſe *reléve* & ſe *développe* vers la fin du cinquiéme jour, il devient un peu *pectoral* : juſqu'alors on n'avoit point oſé faire de ſaignée à cauſe de la *foibleſſe* du pouls ; on crut que c'étoit-là le moment favorable, & on en fit une du bras qui diminua ſenſiblement la *force* & le *développement* du pouls ; dès le lendemain qui étoit le ſixiéme, il ſe fit un engorgement à la poitrine, & le malade mourut le ſeptiéme ; cette ſaignée fut placée préciſément au moment auquel un pouls non *critique*, autant & plus par la foibleſſe que par l'*irritation*, commençoit à devenir *critique*.

## OBSERVATION III.

Neuf ſaignées faites du premier jour juſqu'au ſeptiéme dans une fiévre continue accompagnée de délire

dans un jeune homme bien constitué; le pouls étoit assez *développé* vers le neuviéme, & il paroissoit tendre à être *pectoral* & *nazal*, il y eut en effet un peu de saignement de nez & quelque légere toux ce jour-là ; on fit le lendemain une saignée du pied, après laquelle le pouls se *concentra* beaucoup ; huit heures après le malade fut pris d'un tremblement général, qui dura jusqu'au lendemain onziéme; le malade mourut à la fin de ce jour-là. On avoit toujours mis en usage des apozèmes aiguisés avec le tartre stibié.

Cette saignée du pied a été placée comme la précédente, au moment que la crise alloit se décider. La saignée fut déterminée à cause de l'augmentation de la fiévre, & du saignement de nez, & en vûe d'empêcher un dépôt à la tête, auquel on ne croyoit pas que les premieres saignées & des évacuations presque continuelles par des purgatifs eussent pu pourvoir.

## OBSERVATION IV.

Six ſaignées faites en quatre jours dans une fiévre aſſez vive avec point de côté & crachement de ſang ; le pouls étoit *petit*, *ſerré*, peu *fréquent* ; il paroît ſe *développer* au cinquiéme jour ; la fiévre augmente ; on fait une ſeptiéme ſaignée qu'on croit d'autant mieux placée que le ſang ſe trouve encore fort couenneux ; le pouls redevient plus *petit*, plus *ſerré*, & plus *convulſif* qu'il ne l'avoit été au commencement de la maladie ; la poitrine s'embarraſſa & le malade mourut le lendemain ſeptiéme jour : les potions huileuſes avec le kermès ne produiſirent aucun effet remarquable.

Sidenham prétendoit que le ſang couenneux fourniſſoit des indications certaines pour la continuation des ſaignées : il diſoit même que dans les pleuréſies il étoit plus sûr d'emporter la matiere des crachats par une ſuite de ſaignées que de laiſſer ces matieres ſe mûrir par la coction & ſe diſpoſer à l'expectoration.

Mais Sidenham n'a pas pris garde que dans la plûpart des maladies aiguës de la poitrine, la matiere des crachats abonde & tend toujours par le degré de fiévre à se fixer dans la partie la plus affectée : or il n'arrive que trop souvent que des saignées faites en pareil cas, sans de justes indications, diminuent mal à propos les forces qui auroient été nécessaires pour disposer cette matiere à l'expectoration.

Elle reste alors adhérente dans les vaisseaux & dans le tissu cellulaire du poumon, où elle forme des engorgemens bientôt suivis d'un état de gangrene, ou qui donnent occasion à des suppurations lentes ; au lieu que l'expectoration bien établie auroit emporté toutes ces matieres muqueuses, que la seule chaleur de la fiévre & les mouvemens redoublés des vaisseaux peuvent rendre fluides & propres à passer dans les vaisseaux excrétoires.

## OBSERVATION V.

Un vieillard dans lequel le pouls

a été très *foible* pendant les premiers tems d'une maladie qui n'avoit pas un caractere bien déterminé, prend au septiéme jour un purgatif assez fort, mais qui eut peu d'effet : le pouls s'étoit *relevé* ce jour-là, il se *developpoit*, quoique *toujours foible :* il devint, après l'effet du purgatif, *vif & concentré*, le ventre fut gonflé & tendu quoique sans douleur, le malade mourut le neuviéme.

Chirac, d'après les anciens, disoit, comme nous l'avons remarqué au commencement de ce Chapitre, qu'il ne falloit pas faire de grands remédes au septiéme jour : le *développement* commençoit à se faire dans le pouls de ce vieillard. Ce *développement* indique que la nature travaille à la crise, mais il n'annonce pas l'espéce d'évacuation qui se prépare ; il est donc toujours plus sage d'entretenir le *développement* que de prétendre décider la crise par quelque couloir particulier ; cette précaution est encore plus nécessaire dans les cas où les forces manquent, comme dans celui dont il est question ; il y en a où la nature reprend

reprend ses droits, & le pouls son *développement* après l'effet d'un reméde; mais ce reméde est alors au moins précoce ou *indifférent*.

On trouve des cas dans lesquels un purgatif bien efficace, appliqué lorsque le pouls est *développé*, décide la crise par les évacuations du ventre; il faut pour cela que la maladie soit bien humorale, & que le malade ait beaucoup de forces.

## OBSERVATION VI.

Mal de gorge dans un jeune homme vigoureux; le pouls se *développe*, il devient *pectoral* après plusieurs saignées, l'émétique & des apozèmes; les crachats étoient épais & abondans; on donna le treiziéme de la maladie un purgatif qui produisit de copieuses évacuations peu bilieuses; le malade se sentant fort affoibli, on lui fit manger furtivement un œuf avec du pain; il eut le soir un frisson violent, le pouls devint très-*convulsif*, la poitrine s'engagea, la tête se prit, & le malade mourut à la fin du quatorziéme.

Il se joignit ici une indigestion à l'effet d'un purgatif placé dans le tems où l'expectoration se décidoit avec peine; ce qui dérangea absolument le mouvement critique.

## OBSERVATION VII.

Disposition inflammatoire au ventre dans un jeune homme foible, & qui avoit long-tems souffert la faim; le pouls est *petit*, un peu *irrègulier*, *dur*, pendant dix jours; on fit trois saignées du bras, & on employa des délayans, des huileux, & des fomentations; vers le onzième le pouls paroît se *développer*; le malade tousse; la langue s'humecte; la peau s'assouplit; la carnation du visage devient plus naturelle; le ventre est moins tendu & beaucoup moins douloureux; un purgatif composé de casse & de manne donné le douziéme, *concentre* le pouls, tend de nouveau le ventre & fait cesser la toux; le pouls se *reléve* vers le treiziéme & le quatorziéme, & paroît *intestinal*. Il survient un dévoyement pendant lequel

le pouls redevient très-*petit :* le malade s'affoiblit beaucoup par ce dévoyement & meurt le dix-huitiéme jour.

C'est ici une sorte de superpurgation occasionnée moins par la force du purgatif, que parce qu'il fut mal placé. Ceux qui pour purger prennent toujours leurs indications, de la cessation de l'irritation, & de l'humidité de la langue, ne considerent point que ces symptômes sont la preuve que la nature prend le dessus, & que ce qu'on appelle la matiere *morbifique* est moins à craindre, qu'il ne l'est d'augmenter l'irritation par des purgatifs ; sur-tout lorsqu'il paroît par la toux, comme dans ce cas-ci, que le *développement* du pouls ayant duré un certain tems, on peut se flatter que le pouls deviendra *pectoral*, & que la crise se fera par les crachats. *Il faut éviter que la maladie n'augmente & ne revienne ; si la fiévre devient plus considérable les vaisseaux tombent dans un engorgement mortel :* ces propositions & d'autres de cette espéce peuvent occasionner bien des bévues étant trop généralisées.

## OBSERVATION VIII.

On a observé dans plusieurs fiévres malignes ou cérébrales qui alloient jusqu'au trente ou trente-cinquiéme jour, que le pouls qui étoit *petit*, *convulsif* pendant les premiers jours, devenoit *nazal* vers le sixiéme & le neuviéme, sans cesser d'être *convulsif*; il survenoit des saignemens de nez plus ou moins abondans; les saignées du bras & du pied, des apozèmes aiguisés par de l'émétique & d'autres purgatifs, ne paroissoient produire dans le pouls aucun changement bien remarquable jusques vers le vingtiéme ou le vingt-cinquiéme; alors le pouls paroissoit se *développer* & devenoit *supérieur nazal* ou *pectoral*. Il y avoit des saignemens de nez ou de la toux avec quelques crachats qui venoient difficilement: des purgatifs qu'on plaçoit du vingt-cinquiéme au trentiéme changeoient d'abord le pouls & le rendoient *convulsif* & non *critique*, & les malades périssoient du trente au trente-cinquiéme par des

engorgemens qui se formoient à la tête ou à la poitrine.

De toutes les parties la plus prise dans ces fiévres malignes, c'est ordinairement l'arriere narine ; l'engorgement dans les vaisseaux des anfractuosités du nez, paroît souvent être une des causes principales des maladies aiguës les plus graves, comme l'engorgement des vaisseaux hémorrhoïdaux l'est des maladies chroniques : les crachats qui viennent de la gorge, & du nez, les hémorrhagies de ces parties sont ordinairement critiques sur la fin de ces maladies aiguës ; les purgatifs les empêchent d'autant plus promptement que les malades sont très-foibles lorsqu'ils sont parvenus à ce terme, sur-tout si on a fait plusieurs saignées au commencement de la maladie.

## OBSERVATION IX.

Fiévre continue avec des redoublemens dans un sujet qui paroît bien constitué ; le pouls a été *vif*, *dur*, *fréquent*, peu *régulier* pendant les neuf

premiers jours ; quatre ſaignées du bras, deux du pied, l'émétique & des purgatifs n'y ont preſque rien changé pendant ces neuf jours : au dixiéme le pouls ſe *développe ;* du onziéme au douziéme il tend à être *pectoral ;* il ſurvient une toux légere, ſuivie de quelque excrétion ſéreuſe par les glandes de la gorge & du nez : le treiziéme on donna un purgatif qui produiſit d'aſſez copieuſes évacuations : ce jour-là même le pouls redevint *ſerré* & *convulſif*, & il demeura pendant trois jours aſſez conſtamment dans cet état : il ſe releva enſuite & la toux reparut ainſi que la diſpoſition aux crachats : on fit alors une ſaignée du bras, & le lendemain dix-huitiéme on donna un autre purgatif, ce qui remit de nouveau le pouls dans ſon état *convulſif*, & le rendit plus *foible* qu'il n'avoit été ; auſſi les forces furent-elles conſidérablement abattues ; la peau devint aride, le pouls encore plus concentré.

Cependant on continue à faire couler le ventre ; le pouls paroît devenir plus *vif* ſans ſe *développer*, on y ap-

perçut quelques *réduplications*, ce qui me fit juger qu'il pourroit devenir *pectoral:* & en effet vers le vingt-uniéme il y eut des crachats tenaces, peu abondans, & un peu purulens; la fiévre se soutient sans que le pouls se *développe* davantage; la toux devient plus fréquente, & vers le trentiéme il commence à y avoir des sueurs nocturnes, le malade étant alors presque dans le marasme, & les crachats demeurant toujours de la même qualité sans venir ni avec plus de facilité, ni avec plus d'abondance.



## CHAPITRE III.

*Des précautions qu'il faut prendre pour l'application des regles proposées dans cet ouvrage : des exceptions à ces régles : du Pouls des vieillards & de celui des enfans : de la maniere de tâter le Pouls : remarques sur les causes générales des changemens critiques du Pouls.*

CE n'est qu'après s'être formé une idée exacte des différentes modifications du pouls dans les maladies, qu'on peut parvenir à bien connoître son *état naturel* : il est d'ailleurs nécessaire de sçavoir à quoi s'en tenir sur l'état naturel du pouls pour distinguer ses différentes modifications dans les maladies : c'est ainsi que les fonctions ordinaires d'une partie sont exactement évaluées par les dérangemens auxquels cette partie est sujette, & réciproquement, qu'on juge des maladies d'une partie par comparaison avec

ses fonctions naturelles ou ordinaires.

On a remarqué dans le Chapitre I. *Tom. I.* que le *pouls parfait des adultes* est *médiocrement souple, plein, facile, libre, que ses pulsations sont bien distinctes, bien égales, fortes sans être brusques, sensibles, sans trop de plénitude & sans trop de molesse*; cette définition mérite quelques considérations.

L'expérience journaliere fait voir que le pouls de beaucoup d'adultes qui semblent jouir d'une très-bonne santé n'a pas toutes les qualités énoncées dans cette définition : mais il ne faut pas s'en laisser imposer par ces exemples ; on peut assurer que les adultes qui n'ont point le pouls dans l'état marqué dans la définition ci-dessus ne sont pas aussi bien constitués qu'ils le paroissent, ni aussi sains qu'ils sont vigoureux : ils ont le pouls *dérangé*, ce *dérangement* suppose nécessairement un *désaccord* dans les fonctions (1).

(1) Voyez Ch. 26. Tom. I. au sujet de la santé parfaite.

La *souplesse*, l'*égalité*, la *liberté*, & la *force modérée* du pouls sont nécessairement l'effet de l'harmonie la plus parfaite qui puisse résulter des efforts réciproques & bien proportionnés de toutes les parties : ces qualités sont essentielles à la perfection ou au complement de la *bonté absolue* du pouls.

Quels que soient ces efforts réciproques des organes, quelle que soit la maniere dont ils influent sur les mouvemens du cœur & des artères, il paroît bien certain que puisque les efforts extraordinaires de chaque organe excrétoire occasionnent dans le pouls, chacun leur modification particuliere ( ce qui est établi par les observations contenues dans cet ouvrage ) il doit arriver que les efforts naturels & combinés de tous ces organes produiront un changement pour ainsi dire *mixte* ; ce changement tiendra de toutes les modifications ou de tous les caracteres particuliers aux différens efforts des organes, sans qu'il y en ait aucun qui domine sur les autres.

Privé de toute *irritation* ou de toute impression particuliere & dominante, le pouls *parfait des adultes* est seulement susceptible de toutes ces impressions particulieres ; cette *susceptibilité* suppose une liberté & une *indétermination* qui ne peuvent se trouver que dans l'état de *souplesse* & d'*égalité parfaite*. L'*égalité* qui se trouve quelquefois dans le pouls d'*irritation* suppose un embarras fixe & constant, un état gêné fort opposé à l'état de *liberté*, caractere essentiel au pouls *parfait*.

Des observations fort aisées à faire démontrent sensiblement ce qui vient d'être dit de l'*indifférence* du pouls *parfait*, & de l'aisance avec laquelle il se *plie* à toutes les modifications particulieres à chaque excrétion.

On sent, en suivant de près les modifications du pouls d'un adulte bien constitué, que ce pouls prend aux approches de chaque excrétion, sur-tout de celle du ventre qui est la plus sensible, les modifications propres à cette évacuation ; il paroît même que si ce changement n'arrive point, le pouls

péche en cela, il est trop *dur*, comme nous le dirons ci-après.

Semblable à certains égards au pouls simplement *développé* qui annonce en généra l des évacuations sans en indiquer aucune en particulier, le pouls *parfait des adultes* est disposé à prendre toutes sortes de modifications propres aux excrétions, sans en avoir aucune.

C'est en ce sens-là seulement qu'on peut dire avec Hérophile que les mouvemens du pouls ont quelque rapport aux loix de la Musique; mais si on vouloit appliquer au pouls les régles de la Musique, comme un Moderne l'a entrepris, on ne manqueroit pas d'entrer dans des détails pénibles, qui n'en seroient pas pour cela plus utiles ni mieux fondés.

Il est très-vrai que la marche naturelle du pouls peut être comparée en général & en passant, aux accords qui résultent du mélange bien proportionné de plusieurs instrumens de Musique; mais ce ne peut jamais être qu'une comparaison, qui n'a d'autre usage que de faire concevoir ce qu'il faut exprimer.

On pourroit de même comparer la marche naturelle du pouls à celle d'un vaiſſeau, dont tous les mouvemens particuliers ſont combinés de manière à donner au vaiſſeau un mouvement *libre, égal, ſuivi*; au lieu que ſi quelqu'un de ces mouvemens vient à dominer ſur les autres, ou à manquer, l'équilibration qui réſulte de l'enſemble de tous les mouvemens eſt dérangée : Epicure prétendoit *que ſi la ſanté du corps ſe fait ſentir particulièrement en quelques membres, elles n'eſt pas générale.*

Enfin, il étoit néceſſaire, pour avoir un point fixe auquel on puiſſe rapporter toutes les eſpéces particulières du pouls, de conſidérer, comme exiſtant dans la nature, le pouls qui a été appellé *pouls parfait des adultes.*

C'eſt ainſi que tout Médecin doit néceſſairement ſe faire une image de la ſanté parfaite, ou de l'aſſemblage complet de toutes les fonctions dans leur état de perfection : cet état de perfection n'exiſte point dans la nature; c'eſt pourtant à cet état qu'un

Médecin rapporte toutes ses idées sur la santé de différens sujets, en jugeant qu'une santé est plus ou moins parfaite, suivant qu'elle approche plus ou moins du point de perfection, qui n'existe que dans l'imagination.

Il ne faut jamais perdre de vûë, en examinant les pouls des différens sujets, les causes ordinaires qui font sur lui des impressions marquées: ces impressions doivent entrer dans le calcul qu'on fait en portant un jugement sur cette matière.

Le travail de la digestion change sensiblement la marche du pouls dans la plûpart des sujets; il ne faut donc pas le juger définitivement pendant cette révolution.

Or, ces changemens produits dans le pouls, par le travail de la digestion, ont un rapport très-marqué avec ceux que produit un léger accès de fiévre; c'est-à-dire, que le pouls se *serre* d'abord & qu'il devient *fréquent*, *& assez égal : il se développe ensuite peu-à-peu, en demeurant un peu dur & en conservant quelque chose du pouls sto-*

*machal*; enfin la digeſtion étant finie & le chile étant entré dans la maſſe des humeurs, le pouls devient plus *plein*, plus *fort*, plus *fréquent*, ce qui eſt ſuivi de l'état d'*aiſance*, de *liberté*, & de *douceur*. Mais la marche du pouls de la digeſtion qui vient d'être décrite, n'a lieu dans toutes ſes circonſtances que ſur des ſujets les mieux conſtitués : il ne faut donc pas la chercher dans ceux qui ont des maladies ou des incommodités habituelles.

En effet ces incommodités font toujours quelques impreſſions ſur le pouls, & lui donnent un caractère marqué d'*irritation*; ce caractère que le mouvement de la digeſtion ne peut pas détruire occaſionne des *complications* particulières; c'eſt pourquoi les pouls de différens ſujets paroiſſent différens pendant le tems de la digeſtion : il eſt donc important d'avoir égard à l'eſpéce particulière d'incommodité, à laquelle peut être ſujette une perſonne, du pouls de laquelle on veut juger pendant la digeſtion.

Il y a même plus, c'est que le *rithme* particulier que prend le pouls pendant la digestion, sur-tout vers sa fin où le pouls tend naturellemeut à se *développer ;* ce *rithme* indique souvent à merveilles un embarras d'une partie ou d'un côté du corps, auquel on n'auroit pas pensé en tâtant le pouls avant la digestion.

C'est ainsi qu'il arrive quelquefois que l'action d'un bain chaud, qui doit naturellement *développer* le pouls & le rendre plus *plein* après un certain tems, lui donne une modification particulière, dépendante de l'irritation de quelque organe, qui ne se montroit pas dans le pouls avant qu'il eût été *développé*, ou du moins *élevé* par l'action du bain.

C'est ainsi quelquefois qu'en tâtant le pouls à des malades qui sont dans l'assoupissement, & même dans un état de crise, on sent pourtant le pouls *égal & non-critique ;* au lieu que si on éveille le malade & qu'on occasionne par-là quelque *agitation* dans le pouls, on y découvre alors la modification critique dominante.

Les expériences journalières fournissent des exemples encore plus singuliers; mais nous nous attachons ici seulement à l'exposition des phenomènes généraux, sans entrer dans des détails qui, lorsqu'on sera convenu des principes fondamentaux contenus dans cet ouvrage, se déduiront assez facilement de ces principes.

Il y a des sujets sur lesquels les impressions du pouls, qui sont la suite ordinaire de la digestion, ne paroissent pas sensiblement : ces variétés ont toujours quelque raison particulière qu'on découvre assez aisément.

On peut dire en général que ces espéces de pouls, dont la digestion ni les autres fonctions ne dérangent pas la marche, sont des pouls trop *durs*, trop *forts*, qu'ils n'ont pas la *souplesse*, la *mobilité*, la *variabilité* convenables.

Le pouls doit sans doute avoir de la *consistance*, de la *force* & de la *teneur* dans sa marche; mais il faut aussi qu'il puisse obéir aux différentes impressions des organes, sans être opiniâtrement fixé à un *rithme* parti-

culier, qui ne peut procéder que de quelque point constant d'irritation.

C'est à une pareille cause qu'il faut attribuer l'*immutabilité* du pouls de certaines personnes dans lesquelles la marche même de la fiévre & les évacuations critiques des maladies ne font tout au plus que changer la *fréquence* du pouls : cette *immutabilité* suppose une incommodité ou une maladie réelle, toujours remarquable par ses propres symptômes.

Ainsi les maladies lentes, anciennes, qui ont fait des progrès insensiblement, ont ôté au pouls la *liberté* qui lui est nécessaire pour être susceptible des impressions faites ordinairement par les mouvemens critiques : on voit, par exemple, des personnes cracher & moucher le sang, avoir le dévoyement ou des sueurs, sans que le pouls indique bien précisément ces évacuations : il y a de même des femmes qui ont leurs régles, sans que leur pouls se ressente de cette révolution : mais ces exemples sont assez rares ; tout cela dépend de l'espéce d'*insensibilité* surve-

nue aux parties longtems affaiſſées ou irritées ; ou d'un état particulier & contre nature (1). Au reſte Solano, dit M. Nihell, ne prétendoit pas »que toutes les criſes fuſſent conſ»tamment précédées par les ſignes du »pouls ; car il en avoit obſervé quel»ques-unes qui n'ont pas été ainſi »annoncées «.

Ces remarques amenent naturellement les refléxions qu'il y a à faire au ſujet des différentes eſpéces de pouls, dans les différens tempéramens ; il y a déja longtems qu'on a remarqué que les pouls ſont différens dans les différens tempéramens ; ces *rithmes* particuliers du pouls ſont des ſuites néceſſaires de la diſpoſition particulière des différens ſujets, & prouvent évidemment que tous les tempéramens ſont dûs au plus ou moins de reſſort, d'action ou de *ſenſibilité* qu'ont certains organes.

On pourroit réduire toutes les eſpéces de pouls des différens tempé-

(1) Voyez le Ch. 23. Tom. I. au ſujet du pouls, non *critique*.

ramens en classes particulières, tirées de l'histoire du pouls donnée dans cet ouvrage : les tempéramens sanguins ont évidemment le pouls tendant à la *dilatation*, au *redoublement*, à la *force* & à l'*égalité* qui caractérisent le pouls *supérieur* : les mélancholiques ont presque toujours le pouls *inférieur* plus ou moins *serré*, *inegal*, *irrégulier*, *compliqué* : les bilieux & les pituiteux ont beaucoup de rapport aux mélancholiques, par rapport au pouls. On pourroit donc divifer tous les pouls naturels & habituels en *supérieurs* ou *inférieurs*, *simples*, *composés* ou *compliqués*, &c.

C'est-à-dire, que tous les sujets sont disposés de manière que les efforts des parties, situées au-dessus du diaphragme, font plus d'effet sur leur pouls que les parties inférieures, ou réciproquement ; ou bien que tous les sujets sont naturellement soumis à l'*action* ou au *departement* d'un organe particulier.

Les femmes fournissent dans les différentes périodes de leur vie un exemple frappant de cette *influence*

d'un organe particulier ſur le pouls; il eſt très-ordinaire d'en trouver de celles qui ſont parvenues à peu-près à l'âge de perdre leur régles, dans leſquelles le pouls conſerve habituellement, pendant pluſieurs mois, & même des années entiéres, le caractére propre du pouls *de la matrice*, décrit dans le Ch. XII. du *Tome I.* Il eſt évident que dans ces cas, la matrice eſt dans une ſorte d'action continuelle; au lieu que cette action ne ſe montroit que par paroxiſmes dans l'état de ſanté parfaite, & dans l'âge moyen.

Les femmes, dont il eſt queſtion, ont preſque tous les avant-coureurs de l'évacuation critique, ſans qu'elle ait pourtant lieu; c'eſt ainſi qu'on trouve quelquefois dans des incommodités purement nerveuſes les modifications critiques du pouls, n'être point ſuivies de leur effet: on pourroit peut-être appeller ces ſortes de criſes, criſes *manquées*, criſes *nerveuſes*, criſes ſans *matière*; il eſt même bon d'obſerver que lorſque les révolutions critiques du pouls ſe trou-

vent dans ces maladies nerveuſes, il faut attendre un relâchement ou un changement notable de la maladie, pour le tems auquel on devroit naturellement attendre des évacuations.

Les filles qui n'ont pas encore eu leurs régles & qui ſont parvenues au tems de les avoir, ont encore ſouvent & pendant un tems aſſez conſidérable le pouls qui annonce la révolution menſtruelle; c'eſt-à-dire, que l'action ou le travail propre à la matrice ſe prépare de loin & peu à peu.

L'uſage apprendra à diſtinguer par le pouls le moment où les régles doivent paroître dans les jeunes filles, & celui où il faut s'attendre qu'elles ne reparoîtront plus dans les vieilles femmes.

C'eſt ici qu'il faut rappeller l'hiſtoire de ces pouls qui ſont habituellement plus ou moins *dérangés*, & éloignés des diſpoſitions ordinaires: il s'en trouve qui ſont preſque toujours *intermittens*, *irréguliers*, *inégaux*; il y a des perſonnes qui ont

toujours le pouls, pour ainſi parler, *égaré*, même dans le tems où elles ſe portent le mieux.

Une choſe bien remarquable dans ces mauvais pouls *habituels*, qu'on peut appeller pouls *faux*, ou *anomales*, c'eſt que quoiqu'ils ſoient conſtamment tels dans l'état de ſanté, ils changent quelquefois & deviennent *meilleurs*, ou du moins plus *égaux*, mieux *réglés* dans l'état de maladies : un pouls qui eſt naturellement, & depuis long-tems *intermittent*, ne l'eſt pas toujours tandis que la fiévre ſubſiſte ; il ne le redevient que lorſque la fiévre diſparoît.

Ces *dérangemens* naturels du pouls, ces *intermittences habituelles*, ſont l'effet de quelque dérangement organique ; ils indiquent ou ils ſuppoſent une indiſpoſition, ou une maladie chronique, dont les effets ſont ſuſpendus lorſqu'il s'y joint quelque maladie aiguë.

On peut avoir le pouls *faux*, comme on a la voix fauſſe : le cœur & les différentes ramifications artérielles peuvent être ſujets à des tremble-

mens, des secousses, des spasmes habituels, tels que ceux qui se trouvent dans les entrailles & dans les différens organes musculaires : on peut avoir les pouls des deux côtés, différens, comme les personnes louches ont les yeux différemment tournés.

Quoiqu'il y ait des personnes louches, l'état des yeux dans les maladies n'en est pas moins une régle pour les Médecins : quoiqu'il y ait des voix fausses & dissonantes, toutes les voix ordinaires n'en sont pas moins réduites en classes particulières: quoiqu'il y ait des gens qui tremblent naturellement, & dans leur meilleure santé, les Médecins ne sont pas moins d'attention aux mouvemens convulsifs dans les maladies.

Quoi qu'il en soit, les pouls habituellement *irréguliers* ne sont pas critiques ; Solano l'a déja remarqué: cette remarque n'est pas plus opposée à la doctrine des pouls, que le sont au systême de ceux qui font consister la fiévre dans la *fréquence* du pouls, les exemples tirés des personnes qui ont naturellement le pouls

très-*fréquent*, ſans cependant avoir la fiévre.

Il faut enfin obſerver, eu égard à tous les différens tempéramens, que quoique leurs pouls paroiſſent peu *ſemblables* dans l'état de ſanté, ils le deviennent ſenſiblement dans l'état de maladie; c'eſt-à-dire, que la marche de la fiévre rend la plûpart des pouls à peu-près *ſemblables*, du moins par rapport aux modifications critiques ou ſymptomatiques, dont ils ſont ſuſceptibles.

La fiévre plie, pour ainſi dire, toutes les eſpéces de pouls naturelles à toutes les *variations* critiques ou ſymptomatiques; de manière que le pouls qui annonce, par exemple, les crachats critiques dans un ſujet pituiteux eſt ſemblable, ou de la même eſpéce que celui qui les annonce dans un tempérament ſanguin, ils ne diffé-rent, tout au plus, que par le degré de *force*, ce qui n'en change point l'eſpéce.

Il eſt donc moins difficile de réduire les pouls des maladies en claſſes particulières, & de les ranger dans

celles qui ont été exposées dans cet ouvrage, que de faire la même réduction par rapport aux pouls, dans l'état de santé.

On sera peut-être surpris que dans tout le cours de cet ouvrage nous n'ayons rien dit des palpitations de cœur : mais, premiérement, il suit de ce qui vient d'être exposé dans le Chapitre présent, que les palpitations ne sont qu'un symptôme d'une maladie chronique, qui dérange plus ou moins la marche ordinaire du pouls : elles rentrent par conséquent dans l'histoire de ces maladies; & il faut en dire autant de certaines espéces d'asthmes convulsifs.

En second lieu, tout ce qu'on peut dire sur les palpitations se trouve exactement détaillé dans l'excellent *Traité du Cœur*, mis au jour par M. Sénac, premier Médecin du Roi.

On dira encore qu'il est surprenant qu'il ne soit pas question dans nos recherches des effets des passions sur le pouls, sur-tout après ce qu'on rapporte d'Erasistrate, qui connut au pouls la passion qu'Antiochus avoit

pour Stratonice, femme de Séleucus, son pere; & de Galien, qui connut de même, en tâtant le pouls, la maladie de Justa, femme de Boëce, Consul, qui étoit amoureuse de Pylades

A quoi nous répondons que les changemens particuliers, produits dans le pouls par les effets des passions, regardent précisément les différentes espéces de pouls *convulsif*: or, il est dit dans le Chapitre XXIII. du tome I, que ce pouls *convulsif* n'est ni analysé, ni suivi dans cet ouvrage.

Le pouls des enfans & celui des vieillards méritent des considérations particulières: le premier est, comme personne ne l'ignore, extrêmement *vif*, & si peu *développé*, si peu *formé*, que ces changemens *critiques* échappent au tact, ou n'existent peut-être point dans les maladies, dont la marche n'est pas aussi bien marquée dans les enfans que dans les Adultes. Les Chinois ne tâtent presque pas le pouls des enfans.

*L'intermittence* est de toutes les mo-

difications la plus apparente, ou la plus ordinaire dans les enfans : elle est fort fréquente & de bien moindre conséquence que dans les Adultes : elle est souvent non *critique* à cause de l'état *convulsif* qui domine : elle est quelquefois *critique* lorsqu'il y a dans le pouls un certain degré de *développement* & d'*inégalité :* en général le pouls des enfans échappe souvent aux régles contenues dans cet ouvrage.

Le pouls des femmes que les Anciens ont remarqué être plus *fréquent* que celui des hommes, tient en cela du pouls des enfans ; il est pour la même raison très-*susceptible* de différens changemens, & plus *variable* que celui des hommes.

Le pouls des vieillards est quelquefois non *critique*, quoiqu'il paroisse *critique :* la vieillesse a *ralenti* & *durci* le pouls ; elle lui a enlevé la *souplesse* nécessaire à ses révolutions *critiques ;* ainsi, il faut beaucoup de circonspection dans l'application des régles proposées au pouls des vieillards.

Ces régles ne trouvent jamais si peu d'exceptions que dans le pouls des Adultes, naturellement bien constués : mais il ne faut pas désespérer d'assujettir un jour à des régles connues, le pouls des enfans & celui des vieillards : on peut se flatter qu'on viendra à découvrir les raisons de leur *singularité*, au moyen des principes établis, tant dans le Chapitre présent, que dans tout le cours de ces Recherches ; ces principes acquerront par-là des forces nouvelles.

Il y a donc des précautions générales à prendre pour bien juger de l'état du pouls, & pour saisir exactement tout ce qui regarde ses modifications *critiques* & non *critiques* exposées jusqu'ici.

L'âge du sujet : les modifications critiques du pouls paroissent en général moins dans les enfans & les vieillards, que dans les Adultes : le pouls des filles qui sont dans l'âge de puberté, & celui des femmes qui sont à la veille de perdre leurs régles, tient toujours quelque chose du caractère propre au pouls de la

*matrice* : il faut faire les mêmes réflexions sur celui des personnes sujettes aux hémorrhoïdes ; je crois avoir observé que lorsque les enfans ont le pouls bien *formé*, bien *décidé*, & semblable à celui des Adultes, ce n'est pas un bon signe pour leur constitution

Les tempéramens : les tempéramens sanguins ont en général le pouls plus *fort*, plus disposé à devenir *supérieur*, que les autres tempéramens : cette disposition du pouls à devenir *supérieur* est encore remarquable dans la jeunesse ; au lieu que le pouls des vieillards, ou celui des Adultes, est plus disposé à être *inférieur*.

La digestion des alimens : elle change la marche naturelle du pouls, il ne faut pas le juger définitivement pendant la digestion.

Les tems des maladies : le pouls est plus ou moins *convulsif* & *non-critique* dans les commencemens des maladies, & sur-tout à l'entrée des accès ou des redoublemens ; ce n'est point-là le moment de juger le pouls ; il faut attendre le fort & l'intervalle des redoublemens.

Les passions vives : elles rendent en général le pouls *petit*, *convulsif*, non *critique*, quelquefois très-*fort*, très-*pressé*, & même *inégal*.

Les différens mouvemens, la toux, le bâillement, l'exercice à cheval ou en voiture, tout cela occasionne dans le pouls une sorte de *constriction* qui l'empêche de se montrer dans son état naturel, & avec la *liberté* dont il a besoin pour pouvoir être bien jugé : ces causes produisent sur le pouls des effets différens qui regardent les pouls *convulsifs*.

L'action des remédes : elle suspend, & elle masque pour quelques heures, & même pour des jours entiers, la marche du pouls ; les saignées, les purgatifs réitérés, & les lavemens dérobent quelquefois à la nature, la matiere des évacuations annoncées par le pouls : ( on ne dit pas que ces évacuations artificielles suppléent aux naturelles ).

Les maladies chroniques, & compliquées : elles *croisent* les efforts critiques du pouls, & le rendent très-*compliqué*, & difficile à caractériser.

Les maladies nerveuſes, les maladies convulſives des femmes : elles rendent le pouls *variable*, *incertain*, *égaré*, *faux* ; c'eſt-à-dire, que quoiqu'il ſemble d'abord *critique*, ou *excréteur*, il ne l'eſt pourtant pas toujours.

Les pouls *habituellement dérangés* : ils ne ſont pas bien *critiques* : j'ai vû des boſſus qui avoient le pouls habituellement *pectoral*.

La diſpoſition organique du bras : elle eſt telle quelquefois qu'elle rend l'artère très-profonde, preſque inſenſible ; il y a des perſonnes qui ont le calibre des vaiſſeaux très-petit; on en trouve dont l'artère du poignet paroît bifurquée, d'autres dont l'artère paroît former une ſorte de bourlet comme un petit anévriſme.

Les convaleſcences : elles rendent quelquefois le pouls peu *régulier*, peu *conſtant*, ſujet à des *variations* qui ſemblent annoncer des évacuations critiques qui n'arrivent pas toujours, parce qu'il n'y a point de matiere, & que la maladie a épuiſé les forces.

Toutes ces choſes bien calculées

& bien évaluées mettent à portée de juger le pouls : or l'habitude donne à cet égard le moyen de vaincre des obstacles qui paroissent d'abord insurmontables ; ainsi les signes tirés des différens mouvemens du pouls ne sont trompeurs & infidéles, comme bien des Auteurs l'ont avancé, que pour ceux qui ne prennent pas les précautions nécessaires pour bien saisir ces signes.

1°. Il faut, en général, pour bien juger de l'état du pouls, le tâter à plusieurs reprises ; il est rare que la présence du Médecin n'occasionne d'abord quelque changement dans le pouls, qu'elle ne le rende plus *élevé*, ou plus *serré* : les Praticiens ne perdent jamais du vûe le pouls qu'ils appellent le *pouls du Médecin*.

2°. Il convient de tâter toujours le pouls du bras droit & celui du bras gauche, parce que les différences qui peuvent s'y trouver ne servent pas peu à en bien déterminer le caractere : il y a des occasions où le tact du pouls des carotides, ainsi que celui des battemens des artères du bas-

ventre, ou de l'artère du pli du bras; eſt néceſſaire & fort utile.

3°. Le bras de la perſonne à laquelle on tâte le pouls, doit être ainſi que les doigts, plutôt étendu que plié: c'eſt le moyen de donner à l'artère toute ſa liberté: le bras doit encore être appuyé ſur toute ſa longueur & ſur le bord qui répond au petit doigt; on peu remarquer ici, qu'il y a des gens qui en tâtant leur propre pouls, le rendent *intermittent*, & le changent de différentes manieres, en ſuſpendant leur reſpiration par l'effort de l'attention.

4°. Le Médecin qui tâte le pouls en ſentira beaucoup mieux toutes les modifications en le tâtant avec deux ou trois doigts, l'indicateur & les ſuivans adoſſés l'un à l'autre & diſpoſés de maniere qu'ils ſoient paralleles par leurs extrémités: ceux qui tâtent le pouls avec un ſeul doigt ne peuvent pas auſſi bien juger des mouvemens de l'artère ſur-tout des vibrations de ſes parois.

5°. Il eſt néceſſaire de commencer par plonger un peu les doigts & de

presser l'artère pour la bien sentir : il est vrai qu'il faut livrer ensuite l'artère à elle-même, & la suivre ainsi dans toutes les positions dans lesquelles on peut la saisir ; en comprimant l'artère & en relâchant ou lui laissant sa liberté ; il est sur-tout bien important de ne pas la comprimer plus avec un doigt qu'avec l'autre ; il est même utile quelquefois de la suivre dans sa longueur, en montant du poignet vers le haut de l'avant-bras, & en revenant ensuite vers le poignet (1).

6°. On se presse souvent trop en tâtant le pouls, il faut au moins sentir cinquante pulsations ou environ : les Chinois sont beaucoup trop lents dans cette opération ; mais il y a des Médecins en Europe qui vont un peu trop vîte : les commençans, & ceux qui veulent former leur tact & vérifier les Observations contenues dans

(1) C'est sur cette maniere de suivre l'artère de haut en bas, qu'est principalement fondée la méthode des Chinois, qui ont partagé le bras en plusieurs touches ; ce qui mérite l'attention des Observateurs.

cet ouvrage, ne sçauroient aller trop lentement. On a parlé avec admiration de l'adresse de Chariclès, Médecin de Tibére, qui jugea de l'état du pouls de l'Empereur en lui prenant la main comme pour la baiser en se levant de table: il est certain qu'il y a des cas où un connoisseur se décide sans se tromper, après trois ou quatre pulsations.

7°. La position du malade & celle du Médecin ne sont point indifférentes, par rapport au *tact* du pouls; s'ils sont l'un & l'autre dans une position gênée, certainement le pouls ou le jugement qu'on en porte peuvent s'en ressentir: la meilleure position pour un malade auquel on tâte le pouls, est d'être assis ou couché sur le dos, la tête un peu élevée, & non sur le côté, sur-tout sur celui dont on tâte le pouls.

On sçait que Sanctorius s'est vanté d'avoir fait un *pulsiloge*, qui exprimoit les différens mouvemens du pouls; mais on n'a d'ailleurs aucune connoissance de ce *pulsiloge* prétendu.

Il seroit vraisemblablement possi-

ble de faire un instrument qui imitât les différentes modifications, & les différens battemens du pouls : le bouton, ou la sourdine placée dans les montres à répétition, pour battre sur le doigt, imite parfaitement certains *redoublemens* de l'artère dans les battemens qui indiquent les demi-heures & les quarts.

Le *pulsiloge*, dont il est question dans le Chapitre II. du *Tom. I.* & qui n'est qu'une sorte de pendule, a été imaginé à Montpellier, & n'est pas aussi commode qu'une montre.

Or, ce *pulsiloge* peut être propre à mesurer la *fréquence* du pouls, ou la quantité des pulsations, & il est à présumer, quoi qu'en pussent dire quelques Médecins, qu'il y auroit bien des remarques à faire en examinant le pouls par cette méthode. Eloyer avoit fait un ouvrage fort embrouillé, qui avoit quelque rapport à ce qui regarde la *fréquence* du pouls dans les différens tempéramens.

M. Sénac, premier Médecin du Roi, a fait un grand nombre d'expériences pour déterminer entre au-

tres choses, la *plus grande*, & la *moindre fréquence* que le pouls peut avoir, soit dant l'état de santé, soit dans celui de maladie : on conçoit qu'il seroit possible d'arranger en classes particuliéres toutes les *fréquences* qui existent entre ces deux points fixes : il faut espérer que M. le premier Médecin donnera un jour ses découvertes sur cette importante matiére.

» Je sçais, dit M. Nihell, com» bien on va faire de raisonnemens » dès qu'on aura vu ce traité, pour » donner une infinité d'explications » différentes des causes des différen» tes espéces de pouls.... On ne peut » attribuer ces phénoménes qu'aux » nerfs ; ils sont les premiéres puis» sances mouvantes du corps, & les » différens pouls proviennent d'une » influence immédiate des nerfs sur » le systême vasculaire «.

Chaque partie organique du corps vivant a des nerfs qui ont une *sensibilité*, une espéce ou un dégré particulier de *sentiment* : cette *sensibilité* fait la vie des nerfs ; elle est la suite

nécessaire de leur constitution, de leur position & de leur modification dans le corps ou dans ses parties lorsqu'elles ne sont pas entiérement privées des conditions sans lesquelles la vie ne peut ni se montrer ni exister : la *sensibilité* est de différentes espéces & en général plus ou moins apparente dans les différentes fonctions : elle se confond plus ou moins avec la *mobilité* ou la *contractilité* : les fonctions dans les quelles le mouvement ou la *mobilité* se montre évidemment ont moins de *sensibilité*, ou de *sentiment* ; au contraire il n'y a que peu de *mouvement* ou de *mobilité* dans les fonctions qui ne s'exercent que par le *sentiment*, ou la *sensibilité*.

Hippocrate disoit que toutes les parties *d'un animal étoient animées* : on dit qu'Epicure prétendoit que la mort étoit la cessation de la *sensibilité* ; la vie étoit donc, selon lui, la présence de cette même *sensibilité* : tous les anciens Philosophes & Médecins ont pensé à peu près de même : ils donnoient à chaque organe des *facultés actives*, des *goûts* particu-

liers : le *ſtrictum* des Méthodiques, le mouvement tonique, le mouvement fibrillaire, le ſtimulus, l'irritation, l'agacement des nerfs, le ſpaſme, la contractilité des Modernes, tout cela explique à peu près la même idée ; c'eſt-à-dire l'*activité* des nerfs, l'étendue de cette *activité*, une vertu, une propriété, une diſpoſition particuliére que Gliſſon appelloit *irritabilité*, & qui revient à chaque inſtant dans tous les ouvrages des Praticiens. ſurtout des *Solidiſtes*, Wepfer, Baglivi, Hecquet, &c.

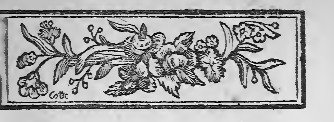
Les mouvemens du pouls dépendent ſans doute de la *ſenſibilité* des nerfs du cœur & des artéres : le pouls doit être mis dans la claſſe des fonctions dans leſquelles le mouvement eſt évident, & le ſentiment moins évident : chaque organe étant *ſenſible* à ſa maniére, & ne pouvant exercer ſes fonctions, ſurtout d'une maniére un peu forcée ſans faire quelque impreſſion ſur le genre artériel & veineux, ainſi que ſur tout le genre nerveux ; il eſt évident que chaque organe doit faire ſur le pouls une im-

preſſion particuliére : cette impreſſion ſera preſque inſenſible, comme dans l'état naturel, lorſque l'organe ne ſera pas plus agité qu'à l'ordinaire ; elle ſera au contraire très-évidente, comme dans l'état d'un effort critique, lorſque l'organe ſera gêné dans ſes fonctions & qu'il fera un effort extraordinaire.

C'eſt tout ce que nous dirons ici ſur cette matiére, ſans entrer dans beaucoup de queſtions plus curieuſes qu'utiles, qu'on peut propoſer au ſujet des cauſes, des différentes modifications critiques & non critiques du pouls : toutes ces queſtions ſont du reſſort de la théorie, & cet ouvrage eſt, comme nous l'avons dit au commencement, uniquement fondé ſur la pratique : c'eſt une hiſtoire, ou un enchaînement de faits obſervés, dont les cauſes ne doivent être cherchées que lorſque ces faits ſeront généralement connus : il ſera ſurtout néceſſaire de renoncer à des théories qui rendroient ces faits douteux, & qui s'oppoſeroient par-là aux progrés de l'obſervation.

FIN.

# RECHERCHES
## SUR
## LES CRISES.



# RECHERCHES
## SUR
# LES CRISES.

§. I. GAlien nous apprend que le mot *Crise* est un terme du barreau que les Médecins ont adopté, & qu'il signifie, à proprement parler, un *jugement*. Hippocrate qui a souvent employé cette expression, lui donne différentes significations. Toute sorte d'excrétions est, selon lui, une *crise*; il n'en excepte pas même l'accouchement, ni la sortie d'un os d'une plaie. Il appelle *crise* tout changement qui arrive à une maladie. Il dit aussi qu'il y a *crise* dans une maladie, lorsqu'elle augmente ou di-

minue considérablement, lorsqu'elle dégénere en une autre maladie, ou bien qu'elle cesse entierement. Galien prétend, à-peu-près dans le même sens, que la *crise* est un changement subit de la maladie en mieux ou en pis; c'est ce qui a fait que bien des auteurs ont regardé la *crise* comme une sorte de combat entre la nature & la maladie; combat dans lequel la nature peut vaincre ou succomber: ils ont même avancé que la mort peut à certains égards être regardée comme la *crise* d'une maladie.

II. La doctrine des *crises* étoit une des parties les plus importantes de la Medecine des anciens: il y en avoit à la verité quelques-uns qui la rejettoient, comme vaine & inutile; mais la plûpart ont suivi Hippocrate & Galien, dont nous allons exposer le systême, avant de parler du sentiment des Médecins qui leur étoient opposés, & de rapporter les différentes opinions des modernes sur cette partie de la Médecine pratique.

III. La *crise*, dit Galien, & d'après lui toute son école, est préce-

dée d'un dérangement ſingulier des fonctions, la reſpiration devient difficile, les yeux deviennent étincelans; le malade tombe dans le délire, il croit voir des objets lumineux; il pleure, il ſe plaint de douleurs au-derriere du cou, & d'une impreſſion fâcheuſe à l'orifice de l'eſtomac; ſa levre inférieure tremble, tout ſon corps eſt vivement ſecoüé : les hipocondres rentrent quelquefois, & les malades ſe plaignent d'un feu qui les brûle dans l'intérieur du corps; ils ſont altérés : il y en a qui dorment ou qui s'aſſoupiſſent ; & à la ſuite de tous ces chagemens, ſe montrent une ſueur ou un ſaignement du nez, un vomiſſement, un devoiement, ou des tumeurs. Les efforts & les excrétions ſont proprement la *criſe*; elle n'eſt, à parler exactement, qu'un redoublement ou un accès extraordinaire, qui termine la maladie d'une façon ou d'autre.

IV. La *criſe* ſe fait ou elle finit par un tranſport de matiere d'une partie à l'autre, ou par une excrétion ; ce qui établit deux différentes eſpeces

de *crises*. Les *crises* different encore en tant qu'elles sont bonnes ou mauvaises, parfaites ou imparfaites, *sûres* ou dangereuses.

V. Les bonnes *crises* sont celles qui font au moins espérer que le malade se rétablira ; & les mauvaises, celles qui augmentent le danger. Les *crises* parfaites sont celles qui enlevent, qui évacuent ou qui transportent toute la matiere morbifique, & les imparfaites, celles qui ne l'enlevent qu'en partie. Enfin la *crise sûre* ou *assûrée*, est celle qui se fait sans danger ; & la dangereuse est celle dans laquelle le malade risque beaucoup de succomber dans l'effort de la *crise* même. On pourroit encore ajoûter à toutes ces especes de *crises*, l'*insensible*, appellée *solution* par quelques auteurs, & qui est celle dans laquelle la matiere morbifique se dissipe peu-à-peu.

VI. Chaque espece de *crise* a des signes particuliers, & qui sont différens, suivant que la *crise* doit se faire par les voies de la sueur, par celles des urines, par les selles, par

les

les crachats, ou par hémorrhagie; c'est à la faveur de ces signes que le Médecin peut juger du lieu que la nature a choisi pour la *crise*.

VII. Les anciens ne se sont pas contentés d'avancer & de soutenir qu'il y a une *crise* dans la plûpart des maladies aiguës, & de donner des regles pour déterminer l'organe, ou la partie spéciale dans laquelle ou par laquelle la *crise* doit se faire; ils ont crû encore pouvoir fixer le tems de la *crise*: c'est ce qui a donné lieu à leur doctrine sur les jours critiques, que nous allons exposer, en nous attachant seulement à ce qu'il y avoit de plus communément adopté parmi la plûpart des anciens eux-mêmes; car il y en avoit qui osoient douter de la vertu des regles les plus reçûes. Ce sont ces regles qui furent autrefois les plus reçûes, que nous allons rapporter. Les voici:

VIII. Toutes les maladies aiguës se terminent en quarante jours, & souvent plûtôt; il y en a beaucoup qui finissent vers le trentieme, & plus encore au vingt, au quatorze ou au

ſept. C'eſt donc dans l'eſpace de ſept, de quatorze, de vingt ou de quarante jours, &c. qu'arrivent toutes les révolutions des maladies aiguës, qui ſont celles qui ont une marche marquée par des *criſes* & des jours critiques; ou du moins dans leſquelles ce caractere eſt plus ſenſible, plus *obſervable*.

IX. Les jours d'une maladie dans leſquels les *criſes* ſe font, ſont appellés *critiques*, & tous les autres ſe nomment *non-critiques*. Ceux-ci peuvent pourtant devenir critiques quelquefois, comme Galien en convient lui-même; mais cet évenement eſt contraire aux regles que la nature ſuit ordinairement. De ces jours critiques il y en a qui jugent parfaitement & favorablement, & qui ſont nommés *principaux* ou *radicaux* par les Arabes, ou bien ſimplement *critiques*; tels ſont le ſeptieme, le quatorzieme, le vingtieme. Il en eſt d'autres qui ont été regardés comme tenant le ſecond rang parmi les jours heureux; ce ſont le neuvieme, le onzieme & le dixſeptieme: le troiſieme, le qua-

trieme & le cinquieme jugent moins parfaitement : le ſixieme juge fort ſouvent, mais il juge mal & imparfaitement; c'eſt pourquoi il a été regardé comme un tyran; au lieu que le ſeptieme, qui juge *pleinement* & favorablement, a été comparé à un bon Roi. Le huitieme & le dixieme jugent mal auſſi, mais ils jugent rarement. Enfin le douzieme, le ſeizieme & le dix-huitieme ne jugent preſque jamais. . . . . Au reſte tout lecteur entendra parfaitement le ſens de ce mot *juger* que nous venons d'employer, & qui eſt technique, s'il veut bien ſe rappeller la ſignification propre du mot *criſe*, que nous avons expliquée au commencement de cet article.

X. On voit par ce précis quels ſont les bons & les mauvais jours dans une maladie aiguë; les éminemment bons ſont le ſeptieme, le quatorzieme & le vingtieme. Galien dit avoir remarqué dans un ſeul été plus de quatre cents maladies parfaitement jugées au ſeptieme; & quoiqu'on trouve dans les épidémies d'Hippo-

crate des exemples de gens morts au septieme, ce n'est que par un accident rare, & dû à la force de leur tempérament, qui a fait que leur maladie s'est prolongée jusqu'à ce terme, qu'elle ne devoit pas atteindre dans le cours ordinaire. C'est toûjours Galien qui parle, & qui veut sauver son septieme jour, qu'il a comparé à un bon prince qui pardonne à ses sujets ou qui les retire du danger, comme nous l'avons déjà observé. Le quatorzieme est le second dans l'ordre des jours salutaires; il est heureux, & juge très-souvent: il supplée au septieme, il a même mérité de lui être préféré par quelques anciens. Quant au vingtieme, il est aussi vraiment critique & salutaire; mais il n'est pas en possession paisible de ses droits: Archigene, dont nous parlerons dans la suite de cet article, lui a préféré le vingt-unieme.

XI. Tous les jours, excepté les trois dont nous venons de parler, sont plus ou moins dangereux & mauvais; ils jugent quelquefois, comme nous venons de le dire, mais ils

ne valent pas les premiers, en tant que critiques; ils ne ſont pas même préciſement regardés comme tels : c'eſt pourquoi on leur a donné des dénominations particulieres, & on les a diſtinguées en *indices*, en *intercalaires*, & en *vuides*.

XII. Les jours *indices*, ou *indicateurs*, qui forment le prémier ordre après les trois critiques, & qu'on appelle auſſi *contemplatifs*, ſont ceux qui indiquent ou qui annoncent que la *criſe* ſera parfaite, & qu'elle ſe fera dans un des jours *radicaux* : de cet ordre ſont le quatrieme, le onzieme & le dix-ſeptieme. Le quatrieme qui eſt le premier des indices, comme le ſeptieme eſt le premier des critiques, annonce, ce ſeptieme, qui n'eſt jamais auſſi parfait qu'il doit l'être, s'il n'eſt indiqué ou annoncé. *Ceux qui doivent être jugés au ſeptieme, ont une hypoſtaſe blanche dans l'urine au quatrieme*, dit Hippocrate dans ſes Aphoriſmes. Ainſi le quatrieme eſt, par ſa nature, indice du ſeptieme, ſuivant Galien, pourvû qu'il n'arrive rien d'extraor-

dinaire; car il peut se faire non-seulement qu'il soit critique lui-même (comme nous l'avons remarqué ci-dessus, & comme il est rapporté dans les épidémies d'Hippocrate, de Périclès qui guérit par une sueur abondante au quatrieme), mais encore qu'il n'indique rien, soit par la nature de la maladie, lorsqu'elle est très-aiguë, soit par les mauvaises manœuvres du Médecin, ou par quelqu'autre cause à laquelle il ne faut pas s'attendre ordinairement. Enfin le quatrieme indique quelquefois que le mort peut arriver avant le septieme; & c'est ce qu'il faut craindre, lorsque les changemens qu'il excite passent les bornes ordinaires. Le onzieme est indice du quatorzieme; il est moins régulier, moins exact que le quatrieme, &, comme lui, il devient quelquefois critique, & même plus souvent: car Galien a observé que tous ses malades furent jugés au onzieme dans un certain automne. Le dix-septieme est indice du vingtieme; mais il perd apparemment cette prérogative pour la céder au dix-

huitieme, si le vingtieme cesse d'être critique, ainsi que nous avons dit qu'Archigene l'a prétendu.

XIII. Les jours qu'on nomme *intercalaires* ou *provocateurs*, sont le troisieme, le cinquieme, le neuvieme, le treizieme & le dix-neuvieme; ils sont comme les lieutenans des critiques, mais ils ne les valent jamais : s'ils font la *crise* on doit craindre une rechûte; Hippocrate l'a dit nommément du cinquieme, qui fut mortel à quelques malades des épidémies, Le neuvieme se trouvant entre le septieme & le quatorzieme, peut être quelquefois heureux; Galien le place entre les critiques du second ordre, & cela parce qu'il répare la *crise* du septieme, ou qu'il avance celle du quatorzieme. Le treizieme & le dix-neuvieme sont très-foibles, le dernier plus encore que le premier.

XIV. Les jours *vuides*, qu'on nomme ainsi parce qu'ils ne jugent pour l'ordinaire que malheureusement, parce qu'ils n'indiquent rien, & qu'ils ne sauroient suppléer aux critiques,

sont le sixieme, le huitieme, le dixieme, le douzieme, le seizieme, le dix-huitieme, *&c.* Galien n'épargne pas sa rhétorique contre le sixieme; il fait contre ce jour une déclamation véhémente : d'abord il le compare à un tyran, comme nous l'avons déja rapporté; & après lui avoir dit cette injure, il descend de la sublimité du *trope*, pour l'accuser *au propre* de causer des hémorrhagies mortelles, des jaunisses funestes, des parotides malignes, ce en quoi Aëtuarius n'a pas manqué de le copier. Le huitieme est moins pernicieux que le sixieme, mais il n'en approche que trop, ainsi que le dixieme. Le douzieme est, si on peut s'exprimer ainsi, un jour inutile; il n'est bon qu'à être compté, non plus que le seizieme & le dix-huitieme.

XV. Tous les jours, excepté le redoutable sixieme; sont, comme on voit, de peu de conséquence, relativement à la figure qu'ils font dans la marche de la nature; mais ils sont par cela même très-précieux aux Médecins, auxquels ils présentent le tems

favorable pour placer leurs remedes : aussi ces jours-là ont-ils été appellés *médicinaux* ; ce sont pour ainsi dire les jours de l'Art, qui n'a presqu'aucun droit sur tous les autres, puisqu'il ne lui est jamais permis de déranger la nature, qui partage son travail entre les jours critiques & indicateurs, & qui se repose ou prend haleine les jours *vuides*.

XVI. Nous n'avons parlé jusqu'ici que des maladies qui ne passent pas le vingtieme jour ; mais il y en a qui vont jusqu'au quarantieme, jusqu'au soixantieme, &c. qui ont aussi dans la partie de leur cours qui s'etend au delà du vingtieme, leurs *crises* & leurs jours critiques : de ce nombre sont le vingt-septieme, le trente-quatrieme, & le quarantieme lui-même, &c. On compte ceux-ci de sept en sept, au lieu que depuis le premier jour jusqu'au vingtieme, on les compte nonseulement par sept ou par septenaires, mais encore par quatre ou par quaternaires. Le septieme, le quatorzieme, le vingtieme ou le vingt-unie-

me, ſont les trois ſeptenaires les plus importans ; le quatrieme, le huitieme, le douzieme, le ſeizieme & le vingtieme, ſont les quartenaires les plus remarquables, & les ſeuls auxquels on faſſe attention. Quelques anciens ont appellé ces derniers jours *demi-ſeptenaires*, ils ont auſſi diviſé les jours en général, en *pairs* & en *impairs*. Les uns & les autres avoient plus ou moins de vertu, ſuivant que les maladies étoient ſanguines ou bilieuſes, les bilieuſes ayant leurs mouvemens aux jours impairs, & les ſanguines aux jours pairs.

XVII. Il paroît que c'eſt à ce précis qu'on peut le plus raiſonnablement réduire tout ce que les anciens nous ont laiſſé au ſujet de la différence des jours ; il ſeroit fort inutile de relever les contradictions dans leſquelles ils ſont tombés quelquefois, & de les ſuivre dans toutes les tournures qu'ils ont tâché de donner à leur ſyſtème. Nous ne nous attacherons ici qu'à parler de quelques-uns de leurs principaux embarras, &

ces considérations pourront devenir intéressantes pour l'histoire des maladies.

XVIII. Les anciens ne sont pas d'accord sur la maniere dont on doit fixer le jour. Qu'est-ce qu'un jour en Médecine, ou dans une maladie? Voilà ce que les anciens n'ont pas assez clairement défini. Ils se sont pourtant assez généralement réduits à faire un jour qu'ils appelloient *médical* ou *médicinal*, & qui étoit de vingt-quatre heures, comme le jour naturel. La premiere heure de ce jour medical étoit la premiere heure de la maladie, qui ne commençant pas toûjours au commencement d'un jour naturel, pouvoit n'être qu'à son second jour lorsqu'on comptoit le troisieme jour naturel depuis son commencement, *&c.*

XIX. Mais il ne fut pas aussi aisé de se fixer à l'égard de ce qu'il faut prendre pour le premier jour dans une maladie. En effet, s'il est des cas dans lesquels une maladie s'annonce subitement & évidemment par un frisson bien marqué, il est aussi des

maladies où le malade traîne deux & trois jours, & quelquefois davantage, ſans preſque s'en appercevoir. On ſe bornoit dans ces cas à compter les jours de la maladie du moment auquel les fonctions étoient déciſivement léſées; mais ce moment-là même n'eſt pas toûjours aiſé à découvrir. La complication des maladies eſt encore fort embarraſſante pour le compte des jours. Par exemple, une femme groſſe fait ſes couches ayant actuellement la fievre; une autre eſt ſaiſie de la fievre trois ou quatre jours apres ſes couches: où faudra-t-il alors prendre le commencement de la maladie? Hippocrate s'eſt contredit ſur cette matiere, & Galien veut qu'on compte toujours du moment de l'accouchement, ce en quoi il a été ſuivi par Rhazès, Amatus Luſitanus, *&c.* Il y en a eu qui prétendoient faire marcher les deux maladies à la fois, & les compter chacune à part. D'autres, tels qu'Avicenne, Zacutus Luſitanus, *&c.* ont diſtingué l'accouchement contre nature d'avec le naturel, & ils ont pris celui-ci pour un

terme fixe, & pour leur point de partance dans le compte des jours, en regardant l'autre comme un symptôme de la maladie.

XX. Mais tout cela n'éclaircit pas assez la question, parce que les explications particulieres ne sont souvent que des ressources que chacun se ménage pour éluder les difficultés. L'histoire des rechûtes, & celle des fievres aiguës entées sur des maladies habituelles ou chroniques, embrouillent encore davantage le compte des jours; & ce qu'il y a de plus fâcheux pour ce systême, c'est qu'une *crise* durant quelquefois trois & quatre jours, on ne sait à quel jour on doit la placer. Il faut l'avoüer, toutes ces remarques que les anciens les plus attachés à la doctrine des *crises*, avoient faites, & dont ils tâchoient d'éluder la force, rendent leur doctrine obscure, vague, & sujette à des mécomptes qui pourroient être de conséquence, & qui n'ont pas peu contribué à décrier les *crises* & les jours critiques. Il y a plus, c'est que Galien lui-même est forcé de convenir (*ch. vj.*

*des jours critiques) qu'on ne sauroit dissimuler, si on est de bonne foi, que la doctrine d'Hippocrate sur les jours critiques ne soit très-souvent sujette à erreur.* Si cela est, si on risque de se tromper *très-souvent*, à quoi bon s'y exposer en admettant des dogmes incertains ? D'ailleurs on trouve des contradictions dans les livres d'Hippocrate, au sujet des jours critiques. (Ces contradictions ont été vivement relevées par Marsilius Cagnatus.) Ce qu'Hippocrate remarque dans ses épidémies, n'est pas toujours conforme à ses prognostics & à ses aphorismes. Galien a senti de quelle conséquence étoient ces contradictions ; il tâche d'éluder l'argument qu'on peut en tirer contre son opinion favorite, en disant que les livres des épidémies étoient informes, & destinés seulement à l'usage particulier d'Hippocrate. Dulaurens va plus loin, & il veut faire croire qu'Hippocrate n'avoit pas encore acquis, lorsqu'il composoit ses livres des épidémies, une connoissance complette des jours critiques. Mais à quoi

servent ces subterfuges? Tout ce qu'on peut supposer de plus raisonnable en faveur d'Hippocrate, s'il est l'Auteur de ces ouvrages dans lesquels on trouve des contradictions, c'est que ces contradictions sont dans la nature, & qu'il a dans toutes les occasions peint la nature telle qu'elle s'est présentée à lui; mais il a toujours eu tort de se presser d'établir des regles générales: ses épidémies doivent justifier ses aphorismes, sans quoi ceux-ci manquant de preuves, ils peuvent être regardés comme des assertions sur lesquelles il ne faut pas compter.

XXI. D'ailleurs, Dioclès & Archigene dont nous avons déjà parlé, ne comptoient point les jours comme Hippocrate & Galien; ils prétendoient que le 21 devoit être mis à la place du 20, d'où il s'ensuivoit que le 18 devenoit jour indicatif, & que le 25, le 28, le 32, & les autres dans cet ordre, étoient critiques. Dioclès & Archigene avoient leurs partisans; Celse, s'il faut compter son suffrage sur cette matiere, donne même la

préférence au 21 sur le 20. On en appelloit de part & d'autre à l'expérience & à l'observation ; pourquoi nous déterminerions-nous pour un des partis plûtôt que pour l'autre, n'ayant d'autre motif que le témoignage ou l'autorité des parties intéressées elles-mêmes ?

XXII. Nous l'avons déja dit, les anciens sentoient la force de ces difficultés, ils se les faisoient à eux-mêmes, & malgré cela la doctrine des jours critiques leur paroissoit si essentielle, qu'ils n'osoient se résoudre à l'abandonner : ceux qui se donnoient cette sorte de liberté, tels qu'un des Asclépiades, étoient regardés par tous leurs confreres comme tres-peu Médecins, ou comme téméraires. Cependant Celse loue Asclepiade de cette entreprise, & donne une très-bonne raison du zele des anciens pour les jours critiques : c'est, dit-il en parlant des premiers Médecins qu'il nomme *antiquissimi*, *qu'ils ont été trompés par les dogmes des Pythagoriciens*. Il y a apparence que ces dogmes devinrent à la mo-

de, qu'ils pénétrerent jusqu'au sanctuaire des sectes des Médecins. Ceux-ci furent aussi surpris de découvrir quelques rapports entre les opinions des philosophes & leurs expériences, que charmés de se donner l'air savant : en un mot, ils payerent le tribut aux systèmes dominans de leur siecle ; ce qui est arrivé tant de fois depuis, & ce que nous concluerons sur-tout d'un passage d'Hippocrate que voici.

XXIII. Il recommande à son fils Thessalus de s'attacher exactement à l'étude de la science des nombres ; *parce que la connoissance des nombres suffit pour lui enseigner, & le circuit ou la marche des fievres, & leur transmutation, & les crises des maladies, & leur danger ou leur sûreté.* C'est évidemment le Pythagoricien qui donne un pareil conseil, & non le Médecin. Il n'en faut pas davantage pour prouver qu'avec de pareilles dispositions Hippocrate étoit très-porté à tâcher de plier l'observation à la théorie des nombres. L'esprit de système perce ici manifestement ; on

ne peut le méconnoître dans ce passage, qui découvre admirablement les motifs d'Hppocrate dans toutes les peines qu'il s'est donné pour arranger méthodiquement les jours critiques. C'est ainsi que par des traits qui ont échappé à un fameux moderne, on découvre facilement sa maniere de philosopher en Médecine. Voici un de ces traits, qui paroîtra bien singulier sans doute à quiconque n'aura pas donné dans les illusions de la Médecine rationnelle. Après avoir donné pour la cause des fievres intermittentes la viscosité des humeurs, l'Auteur dont nous parlons avance, qu'*il est plus difficile de distinguer la vraie cause des fievres, que d'en imaginer une au moyen de laquelle on puisse tout expliquer ;* & tout de suite il procede à la création de cette cause, il raisonne, & il propose des vûes curatives d'après sa chimere, *&c.*

XIV. Quant à Galien, qui auroit dû être moins attaché qu'Hippocrate à la doctrine des nombres qui avoit déja vieilli de son tems, on peut le regarder comme un commentateur & com-

me un copiste d'Hippocrate : d'ailleurs, son opinion sur l'action de la lune, dont nous parlerons plus bas, & plus que tout cela, son imagination vive, son génie incapable de supporter le doute, *dubii impatiens*, ont dû le faire échoüer contre le même écueil. Cependant il faut convenir que Galien montre de la sagesse & de la retenue dans l'examen de la question des jours critiques ; car outre ce que nous avons déjà rapporté de la bonne-foi avec laquelle il avoüoit que cette doctrine pouvoit souvent induire en erreur, il paroît avoir des égards singuliers pour les lumieres & les connoissances d'Archigene & des autres Médecins qui n'étoient pas de son avis. Galien fait d'ailleurs un aveu fort remarquable au sujet de ce qu'il a écrit sur la vertu ou l'efficacité des jours : *Ce que j'ai dit sur cette matiere, je l'ai dit comme malgré moi, & pour me prêter aux vives instances de quelques-uns de mes amis : ô dieux ! vous savez ce qui en est ; je vous fais les témoins de ma sincérité. Vos, ô dii immortales, novistis ! vos*

*in testimonium voco.* On ne sauroit ce semble soupçonner que Galien ait voulu tromper ses lecteurs & ses dieux sur une pareille matiere ; & cette espece de serment indique qu'il n'étoit pas tout-à-fait content de ses idées : eût-il pensé qu'elles devoient passer pour des loix sacrées pendant plusieurs siecles, & qu'en se prêtant aux instances de ses amis intéressés à le voir briller, il deviendroit le tyran de la Médecine ?

XXV. C'est donc sur la prétendue efficacité intrinseque des jours & des nombres, qu'étoient fondés les dogmes des jours critiques : c'est de leur force naturelle que les Pythagoriciens tiroient leurs arcanes, & ces arcanes étoient sacrés pour tout ce qui s'appelloit *philosophe.* On ne peut voir sans étonnement toutes leurs prétentions à cet égard, & sur-tout l'amas singulier de conformités ou d'analogies qu'ils avoient recueillies pour prouver cette pretendue force : par exemple, celle du septieme jour ou du nombre septenaire, au sujet du-

quel, dit Du'aurens, *les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, & les Arabes, ont laissé beaucoup de choses par écrit. Le nombre septenaire*, dit Renaudot, Médecin de la Facultéde Paris, *est tant estimé des Platoniciens, pour être composé du premier nombre impair, & du premier tout pair ou quarré, qui sont le 3 & le 4 qu'ils appellent mâle & femelle, & dont ils font un tel cas, qu'ils en fabriquent l'ame du monde; & c'est par leur moyen que tout subsiste : la conception de l'enfant se fait au septieme jour; la naissance au septieme mois. Tant d'autres accidens arrivent aux septenaires : les dents poussent à sept mois; l'enfant se soutient à deux fois sept; il délie sa langue à trois fois sept; il marche fermement à quatre fois sept; à sept ans les dents de lait sont chassées; à deux fois sept il est pubere; à trois fois sept il cesse de croître, mais il devient plus vigoureux jusqu'à sept fois . . . . . Le nombre* sept *est donc un nombre plein, appellé des Grecs d'un nom qui veut dire* vénérable. Hoffman n'a pas man-

qué de répéter toutes ces belles remarques, dans sa dissertation *de fato physico & medico.*

XXVI. Voilà la premiere cause de tous les calculs des Médecins; voilà l'idole a laquelle ils sacrifioient leurs propres observations, qu'ils retournoient toujours jusqu'à ce qu'elles fussent conformes à leur opinion maîtresse ou fondamentale; trop semblables dans cette sorte de fanatisme à la plûpart des modernes, dont les uns ont tout rappellé à la matiere subtile, les autres à l'attraction, à l'action des esprits animaux, à l'inflammation, aux acrimonies, & à tant d'autres dogmes, qui n'ont peut-être d'autre avantage sur la doctrine des nombres, que celui d'être nés plûtard, & d'être par-là plus conformes à notre maniere de penser.

XXVII. Cette doctrine des nombres vieillissoit du tems de Galien, nous l'avons déjà dit; elle s'usoit d'elle-même peu-à-peu; l'opinion des jours critiques s'affoiblissoit à proportion: la théorie hardie & sublime d'Asclépiade, fort opposée au génie

calculateur ou numérique des anciens, si on peut ainsi parler, auroit infailliblement pris le dessus, si Galien lui-même n'avoit ménagé une ressource aux sectateurs des *crises*. C'est à l'influence de la lune, dont les anciens avoient aussi parlé avant lui, qu'il eut recours pour les expliquer : il porta les choses jusqu'à imaginer un mois *médical* ou *médicinal*, au moyen duquel les révolutions de la lune s'accordant avec celles des *crises*, celles-ci lui paroissoient dépendre des phases de la lune.

XXVIII. Les Arabes ne changerent presque rien à la doctrine des *crises* & des jours critiques ; ils la supposoient irrévocable & connue, & ils eurent occasion de l'appliquer à la petite-vérole, à laquelle elle ne va pas mal : ils étoient trop décidés en faveur de Galien, d'Ætius & d'Oribase, pour former quelque doute sur leur systême. Hali-Abbas regardoit le 20 & le 21 comme des jours critiques ; il semble qu'il voulût concilier Galien & Archigene.

XXIX. L'Astrologie étant deve-

nue fort à la mode dans le tems du renouvellement des Sciences, elle se glissa bien-tôt dans la théorie médicinale : il y eut quelques Médecins qui oserent traiter le mois médical de Galien de *monstrueux* & d'*imaginaire*. Mais le commun des praticiens ne renonça pas pour cela à l'influence de la lune sur les *crises* & les jours critiques ; on ne manquoit jamais de consulter les astres avant d'aller voir un malade. J'ai connu un Médecin Mathématicien qui ayant été mandé pour un malade qui avoit la salivation à la suite des frictions mercurielles, ne voulut partir qu'après avoir calculé si la chose étoit possible, vû la dose de minéral employée. Ce Mathématicien eût été sûrement astrologue il y a deux siecles.

XXX. La lune, disoient les Astrologues, a autant d'influence sur les maladies, que sur la plûpart des changemens qui arrivent dans notre globe ; c'est d'elle que dépendent les variations des maladies, & la vertu ou l'action des jours critiques. Un calcul bien simple le prouve : si quelqu'un

si quelqu'un tombe malade le jour de la nouvelle lune, il se trouvera qu'au 7, la lune sera au premier quartier, qu'on aura pleine lune au 14, & qu'au troisieme septenaire elle sera dans son dernier quartier. D'où il paroît qu'il y a un rapport évident entre les jours critiques, le 7, le 14, & le 21, & les phases de la lune; sans compter ses rapports avec les jours *indices*. Aussi toutes les maladies qui se trouveront suivre exactement les changemens de la lune, & commencer avec la nouvelle lune, auront-elles des *crises* complettes & parfaites.

XXXI. Mais comme il y a beaucoup de maladies qui ne commencent pas à la nouvellle lune, les révolutions de chaque quartier ne sauroient avoir lieu dans ces cas; cependant il y aura toûjours dans les mouvemens de la lune des révolutions notables, qui répondront au 7, au 14, au 21, au 4, au 11 & au 17, ainsi que peut le découvrir tout lecteur assez patient & assez curieux de calculs.

XXXII. Parmi les Médecins qui

ont déduit la marche des *crises* de cette cause, il y en avoit qui ne trouvant pas bien leur compte avec la lune seule, avoient recours à tous les astres, aux signes du zodiaque & aux planetes, qui présidoient chacune à des maladies particulieres. Le dirai-je ? Cette action de la lune à laquelle Vanhelmont même n'a osé se dispenser de soumettre son grand archée, & en général les influences des astres sur les corps sublunaires, pourroient peut-être être expliquées assez physiquement, ainsi que Richard Mead a commencé de le faire parmi les modernes; ou au moins être reçûes comme phénomènes existans dans la nature, quoique non compris. Ce n'est pas qu'il faille ajoûter foi aux ridicules & puériles calculs des anciens: mais on ne peut, lorsqu'on examine les choses de bien près, s'empêcher de se rendre à certains faits généraux, qui méritent au moins qu'on les examine & qu'on doute. On trouve tous les jours tant de gens de bon sens qui assûrent avoir des preuves de l'action de la

lune ſur les plantes, & ſur des maladies mêmes, telles que la goute & les rhûmatiſmes, qu'on ne ſauroit ſe déterminer, ce me ſemble, ſans témérité à regarder ces ſortes d'aſſertions comme deſtituées de tout fondement, quelques folles applications que le peuple en faſſe. Car de quelle vérité n'abuſe-t-on point en Phyſique ?

XXXIII. Il en eſt comme des effets ou de l'influence de l'imagination des femmes groſſes ſur leurs enfans ; le peuple les admet ; les Philoſophes, ceux ſur-tout qui ont une antipathie marquée pour toutes les idées populaires, qui ne ſont que les reſtes des opinions de l'antiquité, ces philoſophes rejettent l'influence de l'imagination des femmes groſſes ſur leurs enfans, mais il paroît malheureuſement que c'eſt parce qu'ils n'en ſavent point la cauſe. N'eſt-ce pas pour la même raiſon à-peu-près qu'on rejette l'action ou l'influence de la lune & des autres aſtres ſur nos corps ? Après tout, pourquoi prendre ſans héſiter un ton ſi déciſif contre des choſes que les anciens les plus reſpecta-

bles ont admis, jusqu'à ce qu'on ait démontré par des faits constatés, qu'ils se sont trompés autant dans leurs observations que dans les applications qu'ils en ont faites? On a laissé présider la lune au flux & au reflux de la mer; comment peut-on assûrer après cela que la lune occasionnant des révolutions si singulieres sur la mer, & plus que probablement sur l'air, ne produise pas quelque effet sur nos humeurs? Pourquoi notre frêle machine sera-t-elle à l'abri de l'action de cette planete? n'est-elle ni compressible ni attirable en tout ou en partie? la sensibilité animale n'est-elle pas même une propriété qui expose plus qu'aucune autre, cette machine dont nous parlons, à un agent qui cause tant de révolutions dans l'atmosphere?

XXXIV. Quoi qu'il en soit, Fracastor qui vivoit au xv. siecle, fut un des plus redoutables ennemis du systême dominant au sujet de l'action de la lune sur les jours critiques & les *crises*; il étoit d'autant plus intéressé à la destruction de ce systême, qu'il en substituoit un autre fort ingénieux;

le deſir de faire recevoir ſes propres idées, a fait faire à plus d'un philoſophe des efforts efficaces contre les opinions reçûes avant lui. On aura peut-être beſoin de l'hypotheſe de Fracaſtor, lorſqu'on viendra à diſcuter la queſtion des *criſes* & des jours critiques, comme elle mérite de l'être; c'eſt ce qui nous engage à en donner ici un court extrait.

XXXV. Fracaſtor part des principes reçûs chez tous les Galéniſtes au ſujet des humeurs, la pituite, la bile, & la mélancholie, qui ont, diſoient-ils, différens mouvemens, qui occaſionnent chacune leurs maladies particulieres, leurs fievres, leurs tumeurs, *&c.* C'étoit débuter d'une maniere bien ſéduiſante pour des gens qui croyoient à ces humeurs; la mélancholie, ajoûte t-il, qui ſe meut de quatre en quatre jours, fait que tous les quartenaires ſont critiques. En effet, il eſt vraiſemblable que toutes les humeurs pechent plus ou moins dans la plûpart des maladies; ces humeurs peccantes ſont celles dont la nature tâche de ſe défaire; elle ne

le peut si ces humeurs ne sont préparées, la coction devant toûjours précéder une bonne *crise* : or la coction de la mélancholie ayant besoin de quatre jours pour être parfaite, puisque la coction doit suivre les mouvemens des humeurs, il suit de-là que la *crise* se fera de quatre en quatre jours ; c'est-à-dire dans le tems du mouvement de la mélancholie, qui étant la plus épaisse & la plus lourde des humeurs, doit pour ainsi dire entraîner toutes les autres lorsqu'elle se meut, & causer une secousse qui fait la *crise*.

XXXVI. Mais l'humeur mélancholique ne se trouve pas toûjours en même quantité, & les autres sont plus ou moins abondantes qu'elle. Ces différences font qu'elle se meut plus ou moins évidemment ou plus ou moins vîte, & qu'elle paroît suivre quelquefois le mouvement des autres humeurs ; & c'est de-là que dépendent les differentes maladies, & leurs différentes coctions ou *crises* : par exemple, les maladies aiguës étant occasionnées par une matiere extrê-

mement chaude autre que la mélancholie, leur mouvement commence dès le premier jour; au lieu que les humeurs étant lentes & tenaces dans les maladies longues, rien ne force la mélancholie à se mouvoir avant le quatrieme jour; & elle se meut au deuxieme dans les maladies médiocres, vû le degré d'activité de la matiere qui la détermine. Si donc la mélancholie se meut dès le premier jour, les *crises* seront au quatrieme jour, au septiéme, au dixieme, au treizieme, suivant le plus ou le moins de division des humeurs; si la mélancholie ne se meut qu'au deuxieme jour, alors les mouvemens critiques se manifesteront au cinquieme, au huitieme, au onzieme, au quatorzieme, au dix-septieme, au vingtieme; & enfin si la mélancholie ne se meut qu'au troisieme jour, alors le sixieme, le neuvieme, le douzieme, le quinzieme, le dix-huitieme, le vingt-unieme, le vingt-quatrieme, le vingt-septieme, & le trentieme, seront les jours critiques, qui sont de trois ordres ou de trois especes dans l'opinion de Fracastor.

XXXVII. On voit que ce ſyſtème dérange les calculs des anciens ; c'eſt-là auſſi ce qu'on lui a oppoſé de plus fort ; & la plûpart des Médecins qui ont ſuccédé à Fracaſtor, s'en ſont tenus à admettre les jours critiques à la façon de Galien ; en donnant cependant pour cauſes des *criſes* & des jours critiques la diverſité des humeurs à cuire, la différence des tempéramens, & même l'action de la lune à laquelle on attribuoit plus ou moins de vertu : ils ont établi une de ces opinions mixtes qui ſont intermédiaires entre les ſyſtèmes, ou qui ſont des eſpeces de recueils ; reſſource ordinaire des compilateurs. Proſper Alpin, qu'on doit mettre dans cette claſſe, mérite d'être conſulté, tant par rapport à ſes obſervations précieuſes, que par rapport à ſes mouvemens combinés de l'atrabile & de la bile, *&c.*

XXXVIII. On trouvera tous les Auteurs Galéniſtes qui ont travaillé depuis Fracaſtor, occupés des mêmes queſtions, & ſuivant à-peu-près le même plan, c'eſt-à-dire ce que leurs prédéceſſeurs leur avoient appris. Dulaurens,

Chancelier de la faculté de Montpellier, & premier Médecin d'Henri IV, a été un de ceux qui ont donné un traité des plus complets & des mieux faits sur les *crises* : il y a dans ce traité des idées particulieres à l'Auteur, qui méritent beaucoup d'attention; & son exactitude a fait que plusieurs Médecins qui ont travaillé depuis lui, se sont contentés de le copier : tel est entr'autres, pour le dire ici en passant, le fameux Sennert : ceux qui ont dit de ce dernier que Riviere, un des plus grands Médecins de son siecle, l'avoit copié & abregé, auroient pû ajoûter que le Médecin François n'a fait que reprendre au sujet des *crises*, ce que Sennert a pris dans Dulaurens, & que pour le reste Riviere & Sennert ont puisé dans les mêmes sources, & n'ont fait que suivre leurs prédécesseurs dans la plûpart des questions ; en cela fort ressemblans à bien des modernes qui se sont copiés les uns les autres, depuis Harvée, Vieussens, & Baglivi, jusqu'à nos jours.

XXXIX. Les Chimistes ayant foudroyé le Galénisme, & la plûpart des

opinions répandues dans les écoles, qui avoient, à dire vrai, besoin d'une pareille secousse, la doctrine des *crises* se ressentit de la fougue des réformateurs. Ce fut en vain qu'Arnaud de Villeneuve qui se montre toûjours fort sage dans la pratique, se déclara pour les jours critiques, en avançant qu'on passoit les bornes de la Médecine, si on prétendoit aller plus loin qu'Hippocrate à cet égard. C'est en vain que Paracelse eut recours aux différens sels pour expliquer les *crises : Il n'est rien*, disoit Vanhelmont toûjours en colere, *de plus impertinent que la comparaison qu'on a fait des* crises *avec un combat ; un vrai Médecin doit nécessairement négliger les* crises *auxquelles il ne faut point avoir recours ; lorsqu'on sait enlever la maladie à propos. A quoi servent tant de pénibles recherches sur les jours critiques ? Le vrai Médecin est celui qui sait prévenir ou modérer la malignité des maladies mortelles ; & abréger celles qui doivent être longues, en un mot empêcher les* crises. *J'ai*, ajoûte-t-il, *composé étant jeune cinq livres sur les*

*jours critiques, & je les ai fait brûler depuis.* Il y avoit déja long-tems que la doctrine des *crises* avoit été combattue par des clameurs & des bons mots ; on avoit traité la Médecine des anciens de *méditation sur la mort.* Ainsi Vanhelmont se servoit pour lors des mêmes traits lancés par des esprits non moins ardens que le sien ; & ces répétitions ne paroissent pas devoir faire regretter les livres qu'il a brûlés. Il faut pourtant convenir que les expressions ou la contenance de Vanhelmont ne peuvent que frapper tout lecteur impartial ; on est naturellement porté à approuver ou à desirer une Médecine héroïque & vigoureuse qui sache résister efficacement aux maladies & les emporter d'emblée. La doctrine des *crises* & des jours critiques a un air de lenteur qui semble devoir ennuyer les moins impatiens, & donner singulierement à mordre aux Pyrrhoniens.

XL. Les chimistes plus modernes, & moins ennemis des écoles que Vanhelmont, tels que Sylvius-Deleboë, & quelques autres, n'ont pas même

daigné parler des *crises* & des jours critiques, & on les a totalement perdues de vûe, ou du moins on n'a fait qu'étendre les railleries de Vanhelmont; il faut avoüer que la brillante théorie des chimistes, leurs spécifiques, & leurs altérans, ne pouvoient guère conduire qu'à cela : enfin les chimistes ont perdu peut-être trop t. t l'empire de la Médecine qu'ils avoient arraché à force ouverte à ceux qui en étoient en possession, & qui avoient fait dans l'art une de ces grandes révolutions dont les avantages & les désavantages sont si confondus, qu'il est bien difficile de juger quels sons ceux qui l'emportent.

XLI. Baglivi parut, il consulta la nature; il crut la trouver bien peinte dans Hippocrate : *Il est inutile*, s'écria-t-il, *de se moquer des anciens, & de ce qu'ils ont dit des jours critiques ; laissons toutes les injures qu'on leur a dites, venons au fait. La fermentation à laquelle on convient que le mouvement du sang a du rapport, a ses loix, & son temps marqué pour se manifester ; pourquoi les dépurations*

*du sang n'auroient-elles pas les leurs ? On observera les* crises *évidemment sur les paysans qui n'ont pas recours aux Médecins ; & il ne faut pas s'étonner qu'elles ne se fassent point, lorsqu'on les dérange par la multitude des remedes ; il faut pourtant avoüer qu'il y a des maladies malignes dans lesquelles on ne doit pas s'attendre aux coctions & aux* crises *: d'ailleurs le tempérament du malade, le pays qu'il habite, la constitution de l'année, & la différence des saisons, sont cause que les* crises *ne se font point dans nos pays précisément, comme en Grece, en Asie ;* ce que Houlier avoit déjà avancé avant lui.

XLII. La comparaison que Baglivi fait du mouvement des humeurs animales avec la fermentation des liqueurs spiritueuses, mérite une réflexion : cette comparaison est sortie de l'école des chimistes, & il me semble qu'elle prouve qu'il falloit bien que Baglivi fût persuadé de la vérité des *crises* & des jours critiques. En effet l'attachement que Baglivi avoit pour le *solidisme*, ne permet pas de

douter qu'il n'eût fait des efforts pour l'appliquer à la marche des *crises*. Il nous a fait part, ailleurs, de ses essais à cet égard ; mais ici il se sert du système des *humoristes*, soit qu'il voulût les persuader par leur propre système, soit qu'il préférât de bonne grace la vérité de l'observation à ses explications. Il seroit à souhaiter que tous les Médecins imitassent cette candeur ; les exemples de ceux qui ne mettent au jour que les observations qui quadrent bien avec leur système particulier, & qui oublient ou qui n'apperçoivent peut-être pas celles qui pourroient le déranger, ne sont que trop communs. Chacun a sa maniere de voir les objets, chacun en juge à sa façon ; c'est pourquoi la diversité même des systèmes peut avoir ses usages en Médecine.

XLIII. Les Medecins plus modernes que Baglivi, ceux de l'école de Montpellier qui ont succédé à Riviere, tels que Barbeïrac qui est un des premiers législateurs parmi les modernes, & qu'un de ses compatriotes, célebre professeur du dernier siecle,

un des Châtelains, regarde (dans des manuſcrits qui n'ont point vû le jour) comme le premier auteur de tout ce que Sidenham a publié de plus précieux, Barbeïrac, & ſes autres confreres, qui ont pratiqué & enſeigné la Médecine avec beaucoup plus de netteté, de ſimplicité & de préciſion que les Chimiſtes & les Galeniſtes, ont négligé les *criſes*, & n'en ont preſque point parlé; ils ne les ont, ni adoptées comme les Anciens, ni vilipendées comme les Chimiſtes, auxquels ils n'ont rien reproché à cet égard; en un mot ces queſtions ſont devenues pour eux comme inutiles, comme non avenues, & comme tenans aux hypothèſes des vieilles écoles. La même choſe eſt arrivée à-peu-près aux Médecins de l'école de Paris (à moins qu'on ne doive en excepter Hecquet qui a tant varié). Ils ont été long-tems à ſe concilier ſur les ſyſtèmes; & il y en a eu beaucoup qui ont paru reſter attachés à la méthode de Houlier, Duret, Baillou. Ces grands hommes auront aſſûré à l'école de Paris la prééminence ſur toutes les au-

tres de l'Europe, principalement si la doctrine des *crises* vient à reprendre le dessus; puisqu'ils ont été les restaurateurs des opinions anciennes sur cette matiere, & qu'ils ont fondé un systême de pratique qui a duré malgré les Chimistes jusqu'aux tems des Chirac & des Silva.

XLIV. Il y eut dans le dernier siecle, qui est celui dans lequel vivoient les Médecins de Montpellier dont je viens de parler, bien de grands hommes dont Hofman cite quelques-uns dans sa *dissertation sur les crises*, qui crurent qu'il étoit inutile de s'attacher à la doctrine des *crises* dans nos climats; parce qu'elles ne pouvoient pas se faire comme dans les pays qu'habitoient les anciens Médecins. Il ne les taxoient point de superstition ni d'ignorance, ainsi que les chimistes; ils tâchoient de concilier tous les partis, en donnant quelque chose à chacun d'eux. Ces Médecins ne doivent donc pas être regardés comme des ennemis des *crises*, & ils different aussi de ceux de Montpellier dont il a été question ci-dessus, & qui gar-

doient un profond silence au sujet des *crises*.

XLV. On peut placer Sidenham au nombre de ces Médecins, c'est-à-dire de ceux que j'appelle de *Montpellier* : tout le monde connoît la retenue & la modération de Sidenham, aussi bien que le penchant qu'il avoit pour l'expectation, sur-tout dans les commencemens des épidémies. Je ne parlerai ici que d'une de ses prétentions, que je trouve dans son *traitement de la pleurésie :* cette prétention mérite quelque considération ; elle est conçûe en ces termes : *Mediante venæ sectione morbifica materia penes meum est arbitrium, & orificium à phlebotomo incisum tracheæ vices subire cogitur ;* » je peux à mon gré tirer par » la saignée toute la matiere morbifi- » que qui auroit dû être emportée » par les crachats «. Ce n'est point ici le lieu d'examiner si cette proposition est bien ou mal fondée ; il suffit de remarquer qu'elle paroît directement opposée à la méthode des Anciens, ou à leur attention à ne pas troubler la nature. C'est une assertion

hardie, qui appuie singulierement la vivacité & l'activité des Chimistes, & de tous les ennemis des *crises*, & des jours critiques : car enfin quelqu'un qui se flatte de maîtriser la nature comme Sidenham, & de lui dérober la matiere des excrétions, peut-il être regardé comme son ministre, dans le sens que les anciens donnoient à cette dénomination?

XLVI. Joignez à cette réflexion les loüanges que Harris donne à Sidenham, pour avoir osé purger dans tous les tems de la fievre, sans compter la maniere dont celui-ci s'efforçoit de diminuer la force de la fievre par l'usage des rafraîchissans dans la petite vérole, & vous serez obligé de convenir que la pratique de Sidenham pourroit bien n'avoir pas été conforme au ton de douceur qu'il avoit sû prendre, ni à la définition qu'il donnoit lui-même de la maladie, qu'il regardoit comme un effort utile & nécessaire de la nature. C'est où j'en voulois venir, & je conclus de-là qu'il ne faut pas toûjours juger de la pratique journaliere d'un Médecin

par ce qu'il se vante lui-même de faire ; tel qui se donne pour un athlete prêt à combattre de front une maladie, est souvent très-timide dans le traitement : d'autre côté, il en est qui vantent leur prudence, leur attention à ne pas déranger la nature, & qui sont souvent ses ennemis les plus décidés. Seroit-ce que dans la Médecine comme ailleurs, les hommes ont de la peine à se guider par leurs propres principes ? J'insisterois moins sur cette matiere, si je n'avois connu des Médecins qui se trompent, pour ainsi dire eux-mêmes, & qui pourroient induire à erreur les gens qui voudroient les croire sur ce qu'ils disent de leur méthode. C'est en les voyant agir vis-à-vis des malades, qu'on apprend à les bien connoître : c'est alors que le masque tombe.

XLVII. Stahl & toute son école ont eu un penchant très-décidé pour les *crises* & pour les jours critiques ; leur autocratie les conduisoit à imiter la lenteur & la méthode des anciens, plûtôt que la vivacité des Chimistes ; l'expectation devint un mot pour ainsi

dire ſacré dans cette ſecte, d'autant plus qu'il lui attira comme on ſait, de piquantes railleries de la part d'un Harvée, fameux ſatyrique en Médecine. Nenter, Stahlien déclaré, a donné l'hiſtoire & les diviſions des jours critiques àla façon des Anciens. En un mot il eſt à préſumer, par tout ce qu'on trouve à ce ſujet dans les ouvrages de Stahl & dans ceux de ſes diſciples, qu'ils auroient très-volontiers ſuivi & attendu les *criſes* & les jours critiques, s'ils n'avoient été arrêtés par la difficulté qu'il y avoit de livrer l'ordre, la marche, & les changemens des redoublemens à l'ame, à laquelle ils n'avoient déjà donné que trop d'occupation. Comment oſer dire en effet que l'ame choiſit les ſeptenaires pour redoubler ſes forces contre la matiere morbifique, & qu'elle ſe détermine de propos délibéré à annoncer ces ſeptenaires par des révolutions qu'elle excite aux quartenaires? A dire vrai, ces prétentions auroient pû ne pas réuſſir; il valut mieux biaiſer un peu ſur ces matieres, & reſter dans une ſorte d'indé-

cision. Nichols a pourtant franchi le pas.

XLVIII. Mais disons-le puisque l'occasion s'en présente : il seroit à souhaiter pour la mémoire de Stahl, qu'il se fût moins avancé au sujet de l'ame, ou qu'il eût trouvé des disciples moins dociles à cet égard ; c'est-là, il faut l'avoüer, une tache dont le Stahlianisme se lavera difficilement. On pourroit peut-être le prendre sur le pié d'une sorte de retranchement, que Stahl s'étoit ménagé pour fuir les hypothèses, les explications physiques, & les calculs : mais cette ressource sera toûjours regardée comme le rêve de Stahl ; rêve d'un des plus grands génies qu'ait eu la Medecine, il est vrai, mais d'autant plus à craindre, qu'il peut jetter les esprits médiocres dans un labyrinthe de recherches & d'idées purement métaphysiques. L'école de Montpellier auroit éte infailliblement entraînée dans cet écueil, sans la prudence des vrais Médecins qui la composoient; & sans la sagesse de celui-là même(M. de Lamure)qui y soûtint le

premier le Stahlianisme publiquement, & qui apprend aujourd'hui à ses disciples à s'arrêter au point qu'il faut.

XLIX. Hoffman avance dans la dissertation dont j'ai parlé ci-dessus, & que M. James a traduite comme tant d'autres du même auteur, qu'il se fait des *crises* dans les maladies chroniques; telles que l'épilepsie, les douleurs, & les fievres intermittentes, ainsi que dans les maladies aiguës. Il répete en un mot ce que bien des auteurs ont dit avant lui; il a recours, pour ce qui concerne les révolutions septenaires, à la volonté du Créateur, ce que quelques-uns de ses prédécesseurs n'avoient pas manqué de faire: il ajoûte qu'il est impossible que les parties nerveuses ne soient irritées par la matiere morbifique, & par les stases des humeurs, & qu'il arrive par-là de certains mouvemens en de certains tems, *certi motus*, *certis temporibus*, & il appelle cela, pour le dire en passant, *reddere rationem crisium*, expliquer la maniere dont se font les *crises*. Il donne à son ordinaire un coup de dent à Sthal sur

le principe interne, directeur de la vie; il cite Baglivi; il parle des *crises* dans la petite vérole & la rougeole. Il avoue qu'il y a des fievres malignes, dans lesquelles on ne sauroit remarquer l'ordre des jours. Il dit enfin qu'il ne faut pas déranger les *crises*, dans lesquelles il a observé à-peu-près la marche que les anciens leur ont fixée.

L. En un mot Hoffman se décide formellement en faveur des *crises*; cependant il semble laisser son lecteur dans une incertitude d'autant plus grande, que lorsqu'il parle du traitement des maladies, telles que l'angine, la fievre sinoche, *&c.* il n'observe pas les jours critiques, ou du moins il ne s'explique pas là-dessus. On ne sait donc pas bien clairement s'il faut mettre Hoffman au nombre des partisans des *crises*, c'est-à-dire de ceux qui les attendent dans les maladies, ou avec les praticiens qui les négligent, *scientes & volentes*, pour me servir d'une expression de Sideham, & qui se dirigent dans le traitement des maladies, suivant l'exigence

des ſimptômes. La plûpart des anciens attendoient les *criſes*, les Chimiſtes n'en vouloient point entendre parler, non plus qu'Aſclepiade qui aſſuroit que *non certo aut legitimo tempore morbi ſolvuntur*, ni d'autres qui ont traité les idées des anciens de pures niaiſeries; *nugæ*, comme diſoit Sinapius. Voilà deux partis bien oppoſés. Il en eſt un troiſieme qui tâche de les concilier. Hoffman eſt de ce dernier. Les Medecins qui ne parlent des *criſes*, ni en bien, ni en mal, font un quatrieme parti peut-être plus ſage que tous les autres.

LI. Boerhaave, que nous plaçons ici à côté de Stahl & d'Hoffman, a dit dans ſes *inſtituts* (§. 931.) *qu'il arrive ordinairement dans les maladies aiguës humorales & en de certains tems, un changement ſubit de la maladie, ſuivi de la ſanté ou de la mort; changement qu'on nomme* criſe. Il dit (§. 939.) *que la* criſe *ſalutaire, parfaite, évacuante, ſéparant le ſain du malade*, ſeparatio morboſi à ſano, *eſt celle qui eſt* entr'autres conditions, *précédée de la coction*; il appelle *coction*

(§. *927.*) *l'état de la maladie, dans lequel la matiere crue* (c'eſt-à-dire celle qui eſt (§. *922.*) diſpoſée à cauſer ou à augmenter la maladie), *eſt changée de façon qu'elle ſoit peu éloignée de l'état de ſanté*, & par conſéquent *moins nuiſible, & appellée alors* cuite. Il appelle *coction parfaite* (§. *945.*), *celle par laquelle*, coctio quâ, *la matiere crue eſt parfaitement & très-vîte*, perfectiſſimè & citiſſimè, *rendue ſemblable à l'humeur naturelle*; *matiere réſolue* (§. *930.*), reſoluta, *celle qui eſt devenue très-ſemblable à la matiere ſaine*, ſalubri; & *réſolution*, *l'action par laquelle cela arrive, action qui ſera la guériſon parfaite, qui ſe fait ſans aucune évacuation.*

LII. D'où il paroît 1°. que par les propres paroles de Boerhaave, la *réſolution* & la *coction parfaite* ſont la même choſe, puiſqu'elles ne ſont l'une & l'autre que l'*action par laquelle la matiere morbifique eſt rendue ſemblable à l'humeur naturelle ou ſaine*, naturali, ſalubri; ce qui eſt bien, à peu de choſe près, l'idée de Sidenham, mais ce qui eſt fort éloigné de

celle que les anciens ont eu de la coction : car ils ont dit que les humeurs étoient cuites, *lorsqu'elles sont propres à l'excrétion* ; ils prétendoient que *toute coction se fait en épaississant* ; Hippocrate a dit en termes exprès (*Aph. xvj. sect. 2. prognost.*), *qu'il faut que tout excrément s'épaississe lorsque la maladie approche du jugement* : or ni l'*épaississement* ni la *disposition à l'excrétion* ne conviennent à la matiere de la résolution lorsqu'elle est résolue, *resoluta*, surtout si, comme le veut Boerhaave, elle est alors devenue *très-semblable à la matiere saine.*

LIII. 2°. Il suit de ce qu'avance Boerhaave, que la résolution *guérissant parfaitement une maladie sans aucune évacuation, la coction parfaite* qui lui est analogue, pourroit aussi n'être point suivie d'évacuation ; ce qui est encore fort éloigné des dogmes des anciens, & d'Hippocrate lui-même, qui prétend que pour qu'une coction soit *parfaite*, elle doit être continue & universelle ; *continue*, en ce qu'elle doit toujours char-

ger les urines de sédiment blanc, uni, & égal ; & *universelle*, en ce qu'elle doit se montrer dans tous les excrémens : en un mot les anciens n'ont jamais jugé de la coction que par la nature des évacuations, & une coction de la matiere morbifique sans évacuation, ou sans metastase auroit été pour eux un être imaginaire ; car leur *solution* supposoit des évacuations.

LIV. 3°. Boerhaave même paroît être de cet avis, lorsqu'il avance que la *crise parfaite* separatio morbosi à sano, crisis evacuans, *doit toûjours être précédée de la coction ;* preuve que ce qui est cuit n'est point *simile salubri, crisis debet sequi coctionem ut bona esse possit* (§. 941. Haller, comment) : mais cette coction qui doit précéder la *crise*, selon Boerhaave, ne doit pas être *parfaite*, car celle-ci ou la *coction parfaite* est, par la définition qu'il en donne lui même, celle *par laquelle la matiere crue est rendue parfaitement semblable à l'humeur naturelle* ; de sorte que la *crise parfaite* n'est pas précédée d'une *coc-*

*tion parfaite* : ce qui est aussi fort éloigné des prétentions des anciens, & ce qui, à dire vrai, n'est pas bien clair.

LV. 4°. En supposant avec Boerhaave que la coction *simple* ou *non parfaite*, différente de la *coction parfaite* (car il faut en faire de deux especes pour sauver la contradiction); en supposant, dis-je, que cette coction est, comme il l'avance (§ 927.) *l'état dans lequel la matiere crue est changée de façon qu'elle soit peu éloignée de l'état de santé*, on ne voit guére comment cette coction peut être suivie de la *crise*; en effet Boerhaave prétend (§. 932.) que la *cause du mouvement critique est la vie restante*, vita superstes, *irritée par la matiere morbifique doüée de différentes qualités*; mais comment la matiere cuite, si elle est *peu éloignée de l'etat de santé*, peut-elle irriter la vie & causer une révolution subite? comment est elle doüée de différentes qualités, *prædita variis conditionibus*, si elle est peu éloignée de l'état de santé?

LVI. D'ailleurs Boerhaave assûre

(§. 941.) que l'*évacuation critique qui arrive à ûn jour critique, est bonne*; que la doctrine d'Hippocrate (§. 942. Haller, comm.) *sur les jours indices, le quatre indice du sept, le cinq du neuf*, ne trompe pas lorsqu'on livre la nature à elle-même: *hæc non fallunt quamdiu naturæ morbum committis, neque te immisces curationi*; il ajoûte (§. 941. Hall.) que *la* crise *qui se fait en Norvege est différente de celle qui se fait en Grece, & que celle qui se fait dans une femme differe de celle qui se fait dans un homme*. Il dit (§. 1178.), après avoir fait un détail des remedes, *correctifs*, des acrimonies, acide, alkaline, muriatique, huileuse, arômatique, bilieuse, exuste, putride, rance, *acrimonia, aromatica, exusta*, &c. que *celui qui entend bien*, rectè intellexit, *tout ce qu'il vient de dire, & qui a lû avec soin les ouvrages d'Hippocrate & les beaux commentaires de Galien*, Galeni in illa eruditas curas, *connoîtra certainement*, profectò, *les remedes propres à faire digérer, gouverner la coction & la crise des maladies*, ad excitandam, pro-

movendam, gubernandam, absolvendam coctionem & crisim.

LVII. Il suit de ces passages & de ceux que nous avons rapporté ci-dessus, ainsi que de plusieurs autres que je passe sous silence, que Boerhaave ne rejettoit pas la doctrine des *crises*, mais qu'il n'étoit pas bien décidé sur ces matieres; ou du moins qu'il est difficile de pénétrer le plan qu'il s'étoit formé à cet égard. En effet s'il est vrai que l'evacuation critique, qui arrive à un jour critique, est bonne, il y a donc des jours critiques: mais quels sont-ils? C'est ce que Boerhaave ne décide point assez précisément. S'il est vrai que la doctrine des jours indices ne trompe point, tandis qu'on livre la maladie à la nature, en quoi cette vérité est-elle utile à savoir? & jusqu'à quel point faut il livrer la nature à elle-même, & ne pas se mêler de la cure, *se immiscere curationi*? Voilà un point d'autant plus embarrassant, que Boerhaave lui-même suppose que quelquefois (§. 940.) le Médecin, *non auscultat naturæ neque crisim expectat*, ne se prête pas aux

mouvemens de la nature, & n'attend pas la *crise*. Il est donc des cas où il est permis de s'opposer à la nature, & de ne pas attendre les crises, *expectare crisim* : mais quels sont-ils ? C'est ce que Boerhaave ne dit point, & ce qu'il falloit dire.

LVIII. Outre cela, si un Médecin qui entend bien, *rectè intellexit*, les préceptes que Boerhaave donne sur les acrimonies; si un Médecin, dis-je, qui sait manier comme il faut les médicamens opposés aux acrimonies dont Boerhaave fait autant de spécifiques, connoît certainement, *profectò*, la façon de faire, de diriger, & de gouverner la *crise* & la coction, à quoi bon les attendre de la nature ? comment cette action *permutante* des spécifiques s'accorde t-elle avec les jours critiques ? pourquoi s'en tenir, comme Boerhaave le fait (§. 1210. Haller.), à la loi d'Hippocrate, *qui vetat purgare in statu cruditatis*, qui défend de purger pendant que les humeurs sont crues, & qui ordonne d'attendre la coction ? pourquoi ne pas la faire cette coction avec les

ſpecifiques ? & s'ils réuſſiſſent, ou ſi on croit qu'ils peuvent réuſſir, quelle néceſſité y a-t-il de s'en tenir à des loix anciennes ? pourquoi ne pas ſe decider contre-elles comme les Chimiſtes ? Enfin Boerhaave a bien dit, que la *criſe* eſt différente en Grece & en Norvege ; mais on ne ſait point ſi cette différence regarde la nature de la *criſe*, ou l'organe par lequel elle ſe fait, ou bien les jours auxquels elle arrive : & cela n'eſt pas mieux décidé au §. 941, dans lequel Boerhaave prétend que la *criſe* eſt différente dans les différens climats, *criſis varia eſt ratione regionis* ; de maniere qu'il paroît avoir à peine touché à l'opinion de ceux dont nous parlons ci-deſſus, &qui prétendent que les *criſes* ne ſe font point aux mêmes jours en Grece & dans ce pays-ci.

LIX. En un mot il me ſemble qu'il eſt aſſez difficile, quelque parti qu'on prenne, de s'appuyer du ſentiment de Boerhaave. Il a écrit des généralités ; ſes propoſitions ne paroiſſent pas aſſez circonſcrites. Il n'a pas bien exactement fixé ſa façon de

penser ; tantôt il semble vouloir concilier les Modernes & les Anciens ; le plus souvent il donne la préférence à ces derniers : mais, encore une fois, tout ce qu'il avance n'est ni assez clair, ni assez déterminé, surtout pour les commençans. Il est fâcheux que le savant M. Haller n'ait pas jugé qu'il fût convenable de toucher à toutes ces questions essentielles, & les seules peut-être qui soient vraiment intéressantes. Lorsque Boerhaave parle des *crises*, qu'il donne des loix à ce sujet, qu'il propose des choses, qu'il appelle (941. &c.) *recepta*, reçues, *axiomata*, des axiômes ; M. Haller garde le silence sur ces loix, sur les sources où son maître les a puisées, sur leur vérité & leur authenticité ; il ne cite pas même les ouvrages d'Hippocrate & de Galien, dans lesquels Boerhaave a pris presque tout ce qu'il avance de positif. Chacun peut, il est vrai, s'orienter sur ces matieres par lui-même ; mais lorsqu'il s'agit de la maniere dont Boerhaave assûre que ce qu'il dit est reçu, & qu'il en fait des axiômes, chose fort impor-

tante pour l'hiſtoire de le Médecine que M. Haller a tant à cœur, n'eſt-il pas ſurprenant qu'il ne nous apprenne point dans quel endroit ces axiômes étoient reçûs lorſque Boerhaave compoſoit ſon ouvrage (en 1709 & 1710), & de quel œil les partiſans de Silvius Deleboé, qui étoient les dominans à Leyde, regardoient ces axiômes; s'il s'agit d'un petit muſcle, d'une figure anatomique, d'une diſcuſſion curieuſe, M. Haller ne s'épargne point, il cite des auteurs avec une abondance qui fait honneur à ſon érudition; il fait mille pénibles recherches, il inſtruit ſon lecteur en le conduiſant dans tous les coins de ſa bibliotheque; & lorſqu'il s'agit des matieres de Pathologie, il n'a rien à dire, rien à citer. Un Médecin, par exemple Vanſwieten, que les praticiens peuvent à bon droit appeller l'*enfant légitime* ou le *fils aîné de Boerhaave*, auroit fait préciſément le contraire.

LX. Si on conſulte Boerhaave dans ſes aphoriſmes, il veut que dans l'angine inflammatoire (*ap.* 809) on ait

recours » à de promptes saignées, & » si abondantes, que la débilité, la » pâleur, & l'affaissement des vaisseaux » s'ensuivent «, *cita, magna, repetita missio sanguinis, quousque ut debilitas, palor, vasorum collapsus;* & tout de suite à de forts purgatifs, « *valida alvi subductio, per purgantia ore hausta;* » sans oublier les suffumigations » humides «, *vapore humido, molli, tepido, assiduè hausto*. Boerhaave prétend que dans la péripneumonie inflammatoire & récente (*ap.* 854), » il faut recourir à de promptes saignées «, *citam largam missionem sanguinis, ut diluentibus spatium concedatur*, » pour faire place aux délayans «. Il donne les mêmes préceptes pour l'inflammation des intestins pour la pleurésie, *&c.* mais s'il faut suivre ces regles, il n'est plus question de choisir des jours déterminés, il n'y a pas même lieu d'attendre la coction & la *crise* sans les déranger. Il est vrai que Boerhaave présente les mêmes maladies sous d'autres points de vûe; mais on ne trouvera jamais une conformité par-

faite entre le traitement qu'il prescrit, & la doctrine des jours critiques reçue chez les anciens; & il demeure incontestable que, comme nous l'avons dit, le systême de Boerhaave est indéterminé, & qu'au reste il a du rapport avec ce que Baglivi, Stahl, Hoffman, & bien d'autres pratiquoient avant lui. L'illustre Vanswieten est plus précis & plus décidé que son maître; il s'explique au sujet des *crises*, à l'occasion d'un ouvrage de M. Nihell, dont je parlerai plus bas, & il le fait d'une maniere qui annonce le praticien expérimenté, l'homme qui a vû & vérifié ce qu'il a lû. Il est à souhaiter que ce Médecin puisse communiquer un jour les observations nombreuses dont il parle, & dans lesquelles il s'est convaincu de la vérité du fond de la doctrine des Anciens. Il n'est pas douteux enfin, que les Modernes, qui ont joint la pratique aux principes de l'école de Boerhaave, parmi lesquels il faut placer quelques Anglois de réputation, tels que M. Heuxam, ne fussent très-portés à ad-

mettre la Doctrine des *crises* ; le docteur Martine mérite d'être mis dans cette derniere classe.

LXI. Chirac, un des réformateurs ou des fondateurs de la Médecine Françoise, qui se donne lui-même pour disciple de Barbeïrac & des autres Médecins des Montpellier, quitta cette fameuse école où il avoit déjà formé bien des éleves, & où il avoit soutenu pendant dix-huit ou vingt ans (en s'en rapportant à un passage d'un de ses ouvrages que je citerai dans un moment), des opinions erronnées qui l'égaroient ; il vint prendre à Paris des connoissances qui y sont aujourd'hui les fondemens de la Médecine ordinaire ; de sorte qu'on ne sauroit bien décider si le systême de Chirac est né à Montpellier ou à Paris, & s'il n'appartient pas par préference à la Médecine de la Capitale, où Chirac trouva plus d'une occasion de s'instruire & de revenir de ses opinions erronnées de Montpellier ; d'ailleurs la célébrité de son systême est dûe aux Médecins de la Faculté de Paris. Quoi qu'il en

ſoit, les idées ſimples & lumineuſes que Chirac nous a tranſmiſes, ſont devenues des loix ſous leſquelles la plûpart des Médecins François ont plié. On y a pris les maladies dans leurs cauſes évidentes; on a combattu les idées des Anciens & celles des Chimiſtes; on a formé une Médecine toute nouvelle, à laquelle la nature a pour ainſi dire obéi, & qu'on a bien fait de comparer au Cartéſianiſme dans la phyſique.

LXII. La retenue & les préjugés des Anciens, qui n'oſoient rien remuer dans certains jours, ont été ſingulierement combattus par Chirac. Il a employé les purgatifs, les émétiques, & les ſaignées dans tous les tems de la maladie, où les ſymptômes ont paru l'exiger; enfin il a bouleverſé & détruit la Médecine ancienne: il n'en reſte aucune trace dans l'eſprit de ſes diſciples, trop généralement connus & trop illuſtres pour qu'il ſoit néceſſaire de s'arrêter à les nommer. Ils ont peut-être été eux-mêmes plus loin que leur maître, & ils ont rendu la Médecine en

apparence si claire, si à portée de tout le monde, que si par hasard on venoit à découvrir qu'elle n'a point acquis entre leurs mains autant de sûreté que de brillant & de simplicité, on ne sauroit s'empêcher de regretter des opinions qui semblent bien établies, & de faire des efforts pour détruire tout ce qu'on pourroit leur opposer.

LXIII. Voici quelques propositions tirées du *Chiracisme*, qui feront mieux juger que je ne pourrois le faire du genre de cette Médecine : *Hippocrate & Galien*, dit Chirac (trait. des fiévres malig. & aut.), *ne doivent pas avoir plus de privilége qu' Aristote ; ils n'étoient que des empyriques, qui dans une profonde obscurité ne cherchoient qu'à tâtons ; ils ne peuvent être regardés par des esprits éclairés, que comme des maréchaux ferrans qui ont reçu les uns des autres quelques traditions incertaines... Quand même ils n'auroient jamais existé, & que tous leurs successeurs n'auroient jamais écrit, nous pourrions déduire des principes que j'ose me flatter qu'on trouvera dans*

*mon ouvrage, tout ce qui a été obſervé par les Anciens & par les Modernes.... Les Chimiſtes pleins de préſomption n'ont fait qu'imaginer.... leur audace n'a produit qu'un exemple contagieux pour pluſieurs Médecins ; ils m'ont égaré moi-même pendant plus de dix-huit ou vingt ans, par des opinions erronées que j'ai eu bien de la peine à effacer de mon eſprit.* C'eſt en ſuivant les mêmes principes, que M. Fizes s'explique ainſi dans ſon traité des fiévres (*tractat. de febrib.*) : » la fiévre » eſt une maladie directement oppo- » ſée au principe vital « : *principio vitali directè oppoſitus..... Sic*, ajoute-t-il, *naturam errantem dirigimus, & collabentem ſuſtinemus, non otioſi criſium ſpectatores :* » c'eſt ainſi que » nous dirigeons la nature qui s'é- » gare, & que nous la relevons dans » ſes chûtes, ſans attendre négligem- » ment les *criſes* «.

LXIV. Je choiſis ces propoſitions, comme les plus éloignées de l'*expecta* des Stahlliens, & du *quo natura vergit* des Anciens : on pourroit peut-être les trouver trop fortes ; mais ce n'eſt

ni par des injures, ni par des épigrammes qu'il faut les combattre. Le fait est de savoir si elles sont vraies, si en effet le Médecin peut retourner, modifier, & diriger les mouvemens du corps vivant; si on peut s'opposer à des dépôts d'humeurs, emporter des arrêts, replier des courans d'oscillations; & purger, saigner, & faire suer, ainsi que Chirac le prétend, dans tous les tems, sans craindre les dérangemens qui faisoient tant de peur aux Anciens; après tout ce sont-là des choses de fait. Le *Chiracisme* n'est fondé que sur un nombre infini d'expériences, qui se renouvellent chaque jour dans tout le Royaume : est-on en droit de présumer que cette méthode, si elle étoit pernicieuse, fût suivie journellement par tant de grands praticiens, & suivie de propos déliberé, avec connoissance de cause, par des gens qu'on ne sauroit soupçonner de ne pas savoir tout ce que les anciens ont dit, tout ce que leur sagesse, leur timidité ou leur inexpérience leur avoient si vivement persuadé. Nous

purgeons, *ſaltem alternis*, au moins de deux en deux jours, dit ſouvent M. Fizes; notre méthode n'effarouche que ceux qui ne voyent que des livres & non des malades, *qui ægrotos non vident:* nous ſaignons toutes les fois que la vivacité & la roideur du pouls l'exigent à la fin des maladies comme au commencement; comment ſe perſuaderoit-on que des gens qui parlent ainſi ſe trompent, ou qu'ils veulent tromper les autres? c'eſt ce qui s'appelle être décidé, & avoir un ſyſtème poſitif, fixe, déterminé.

LXV. Ce n'eſt pas à dire qu'il ne reſte bien des reſſources aux défenſeurs du ſyſtème des Anciens; Chirac lui-même, qui le croiroit? a fait des obſervations qui paroiſſent favorables à ce ſyſtème: *Quelques malades* (c'eſt Chirac qui parle), *n'échappoient que par des ſueurs critiques qui arrivoient le ſeptieme jour, le onzieme, & le quatorzieme.... Ceux en qui les bubons ou les parotides parurent le quatrieme, le cinquieme ou le ſixieme, périrent tous; il n'échappa que ceux en qui les bubons parurent le ſeptieme ou*

*le neuvieme.... Il y en avoit qui mouroient avant le quatrieme & au septieme, au neuvieme, au onzieme..... Les purgatifs n'agissent jamais pour vuider absolument qu'après sept, quatorze, ou vingt-un jours, quoiqu'il soit dangereux de ne pas purger les malades avant ce tems-là.... La résolution & la séparation des humeurs n'arrivent qu'après le septieme, le quatorzieme, & le vingt-unieme, mais on peut toûjours purger en attendant.... Les fievres inflammatoires ne se terminent heureusement qu'à certains jours fixes, comme le septieme, le quatorzieme, & vingt-unieme.... On reviendra, au sept, aux délayans; c'est un jour respectable & qui demande une suspension des grands remedes: le tems de la digestion des humeurs, ou celui de la résolution est de cinq jours, de sept, de onze, & de quatorze, ou bien de dix-huit & de vingt-un, & cela plus communément qu'au six, au neuf; au douze, au quinze... Le premier terme critique des inflammations est le septieme; & lorsqu'elles ne peuvent y arriver, elles s'arrêtent au deuxieme &*

*au troisieme. Habemus confitentem reum* diront les sectateurs de l'antiquité; en faut-il davantage pour faire sentir la certitude, l'invariabilité, & lanécessité de la doctrine des anciens? Le septieme, le quatorzieme, le vingt-unieme, sont ordinairement heureux, de l'aveu de Chirac; le sixieme l'est moins que le septieme; le onzieme & le quatorzieme le suivent de près: n'est-ce pas-là précisément ce que Galien & Hippocrate ont enseigné?

LXVI. A quoi se réduisent donc les efforts & les projets des Médecins actifs qui prétendent diriger la Nature, puisqu'ils sont obligés de recourir au compte des jours? la ressource qu'ils veulent se ménager par la liberté où ils disent qu'ils sont de manier & d'appliquer la saignée & les purgatifs, ne vaut pas à beaucoup près ce qu'ils imaginent. En effet, la multitude des saignées auxquelles bien des Médecins semblent borner tous les secours de l'art, n'est pas bien parlante en faveur de la Médecine active: on réitere souvent ce

ſecours ou cet *adminicule*, il eſt vrai, mais les Anciens tiroient plus de ſang dans une ſeule ſaignée qu'on n'en tire aujourd'hui en ſix : on les traite de timides, ils étoient plus entreprenans que les Modernes; car quel peut être l'effet de quelques onces de ſang qu'on fait tirer par jour ? la plûpart de ces évacuations ſont ſouvent comme non avenues, & heureuſement elles ne ſont qu'inutiles; elles n'empêchent pas le cours des maladies.

LXVII. Les Médecins qui ſaignent fréquemment & peu à la fois, attendent des *criſes* ſans le ſavoir ; & voilà à quoi tous leurs efforts ſe bornent : heureux encore de ne rien déranger ; ce qui arrive dans quelques maladies, comme on veut bien l'accorder : mais il eſt auſſi des maladies dans leſquelles le nombre des ſaignées n'eſt point indifférent; & on nie hautement à leurs partiſans, qu'ils viennent à bout de ces maladies auſſi aiſément qu'on pourroit le penſer, en s'en rapportant à ce qu'ils avancent ; il ſuffit pour s'en convaincre

d'opposer les Modernes à eux-mêmes; ils sont partagés. Ceux qui se laissant emporter à la théorie des prétendues inflammations, ne veulent jamais qu'évacuer le sang, & qui sont sectateurs de Chirac, dont ils mêlent la pratique à la théorie legere & spécieuse de Hecquet; ces Médecins, dis-je, sont directement opposés à d'autres sectateurs du même Chirac, qui sont plus attachés à la purgation qu'à la saignée. C'est-là aujourd'hui un des grands sujets de dispute entre les praticiens; les uns ont recours à la saignée plus souvent que Chirac même, & les autres prétendent que les purgations fréquentes sont très-préférables aux saignées: il y a même des gens qui croyent que c'est ici une dispute entre les Médecins de Paris & ceux de Montpellier; les premiers, dit-on, saignent souvent & purgent peu, ceux de Montpellier purgent beaucoup & ne saignent presque pas. Quoi qu'il en soit, dira le partisan des Anciens ou le pyrrhonien, voilà les Médecins *actifs* divisés entr'eux sur la maniere d'agir, avant d'avoir bien

démontré qu'on doit agir en effet.

LXVIII. D'ailleurs, ajoûteront-ils, prenez garde que la plûpart des Médecins *purgeurs*, qui prétendent guérir & emporter leurs maladies avec les catartiques, profitent comme les Médecins *saigneurs*, de quelques mouvemens legers auxquels la Nature veut bien se prêter, quoiqu'occupés au fond à conduire la maladie principale à sa fin; ils attendent les *crises* sans s'en douter, comme les Médecins qui font des saignées peu copieuses & réitérées: ils purgent ordinairement avec de la casse & des tamarins; ils ont recours à des lavemens pour avoir deux ou trois selles, qui ne sont souvent que le produit de la Médecine elle-même. Quels purgatifs! Quelle activité que celle de ces drogues! En un mot, il est très-rare qu'elles fassent un effet de purgation bien marqué: on peut les prendre sur le pié de très legers laxatifs ou de lavages; & c'est à ce titre qu'heureusement ils ne dérangent pas toûjours le cours de la maladie: ainsi que ceux qui y ont recours avec beau-

coup de confiance, cessent de nous vanter leur efficacité.

LXIX. Il est vrai qu'il y a quelques Médecins qui semblent regarder comme des remedes de peu de conséquence, les lavages, les apozêmes, les sirops, & toutes les sortes de tisannes légerement aiguisées, qu'on employe communément, sous prétexte qu'il faut toûjours tâcher d'avoir quelqu'évacuation sans trop irriter. Les Médecins vraiment purgeurs, & en cela fideles sectateurs des Anciens, employent comme eux les remedes à forte dose; mais ils ménagent leurs coups, ils attendent le moment favorable pour placer leurs purgatifs, c'est-à-dire qu'ils purgent au commencement d'une maladie, ou lorsque la coction est faite, à peu-près comme les anciens eux-mêmes; & ceux qui les verront pratiquer auront lieu d'observer que s'ils manquent l'occasion favorable, & surtout s'ils purgent violemment lorsque la Nature a affecté quelqu'organe particulier pour évacuer la matiere morbifique cuite, ils occasionent de très-grands

grands ravages ; c'eſt ce qui fait qu'ils deviennent d'eux-même très-réſervés, & que peu s'en faut qu'ils ne comptent les jours ainſi que les anciens.

LXX. Les mêmes ſectateurs des anciens diront encore, que quelques prétentions que puiſſent avoir les Médecins modernes *non expectateurs*, quoiqu'ils avancent que leurs principes ſont non-ſeulement appuyés de l'expérience, mais encore évidens par eux-mêmes, il ſeroit aiſé de leur faire voir qu'il en eſt peu qui puiſſent être regardés autrement que comme des hypotheſes ingénieuſes, ou plutôt hardies, qui ; en réduiſant toute la Médecine à quelques poſſibilités & à des raiſonnemens vagues, n'en ont fait que des ſyſtèmes purement rationnels très-variables ; ouvrant ainſi dans un art ſacré, dont l'expérience ſeule apprend les détours, une carriere qu'on parcourt trop-facilement lorſqu'on ſe livre au deſordre de l'imagination.

LXXI. Prenons pour exemple quelques-uns des principes des diſciples de Chirac ; *principes* déjà adoptés par

Freind dans ses commentaires sur les épidémies, & qui ont, à dire vrai, quelque chose de spécieux & de séduisant. Veulent-ils prouver qu'il faut saigner dans les maladies aiguës? voici comment ils raisonnent: La nature, disent-ils, livrée à elle-même, procure des hémorrhagies du nez & des autres parties: il suit de-là qu'il est essentiel de faire des saignées artificielles pour suppléer aux saignées naturelles; mais on ne prend pas garde que la nature suit des loix particulieres dans ses évacuations; qu'elle choisit des tems marqués pour agir; qu'elle affecte de faire ces évacuations par des organes, ou des parties déterminées. Comment s'est-on convaincu que l'art peut à son gré changer le lieu, le tems & l'ordre d'une évacuation? En raisonnant sur ce principe, il n'y auroit qu'à saigner une femme qui est au point d'avoir ses regles, pour suppléer à cette évacuation; il n'y auroit qu'à saigner une femme qui doit avoir ses vuidanges, dans la même vûe: enfin il n'y auroit qu'à saigner un homme qui a des

hémorrhoïdes. Mais l'expérience & les épreuves trop réitérées que la liberté ou plûtôt la licence de raisonner & d'agir ainsi, font naître, prouvent assez combien ces sortes d'assertions sont peu fondées, & combien Bouillet, qui étoit fort attaché aux principes de Chirac, a eu tort de se persuader qu'elles avoient les qualités nécessaires à des axiômes ou à des *postulatum* de Mathématique.

LXXII. Il seroit aisé de faire les mêmes remarques sur la plûpart des propositions qui en ont imposé à beaucoup de modernes; mais il suffit de dire en un mot, qu'une hémorrhagie ou toute autre évacuation critique ou même symptomatique, ménagée par la nature, a des effets bien différens de ceux qu'elle produit lorsqu'elle est dûe à l'art. Quelques gouttes de sang qui se vuideront par les narines, par l'une des deux par préférence; quelques crachats, trois ou quatre croûtes sur les levres, très-peu de sédiment dans les urines; ces évacuations, qui semblent de peu de conséquence, feront beaucoup d'effet, & auront un

succès fort heureux lorsque la nature les aura préparées, comme elle sait le faire : & des livres de sang répandues, des seaux de tisanne rendus par les urines, des évacuations réitérées par les selles, que l'art s'efforcera de procurer, ne changeront pas la marche d'une maladie ; ou si elles font quelque changement, ce sera de la masquer ou de l'empirer.

LXXIII Ne nous égarons pas nous-mêmes dans le labyrinthe des raisonnemens. Je ne fais, comme on voit, qu'ébaucher très-légérement cette matiere, que l'observation seule peut éclaircir & décider, & qu'il est dangereux de prétendre examiner autrement que par la comparaison des faits bien constatés. Je ne puis oublier ce qu'a dit sur une matiere à-peu-près semblable un auteur moderne ; c'est M. de Bordeu pere, docteur de Montpellier, & célebre Médecin de Pau en Béarn. Il est fort partisan des remedes actifs, même dans les maladies chroniques du poulmon ; & il paroît avoir abandonné le systême de Chirac, quant à la façon d'appliquer

la théorie & le raisonnement physique à la Médecine. *Un théoricien* (dit-il dans son excellente dissertation sur les eaux minérales du Béarn), *un théoricien ne prouveroit-il pas, ne démontreroit-il pas au besoin que des émétiques & des purgatifs doivent nécessairement augmenter les embarras du poulmon dans toutes les péripneumonies; effaroucher l'inflammation & procurer la gangrene? Qui pourroit résister aux raisonnemens puisés dans la théorie sur cette matiere? Mais il est sûr que quelque spécieux qu'ils paroissent, ils sont démentis par la pratique.* En un mot il faut convenir qu'on s'égare presque nécessairement, lorsqu'on se livre sans réserve au raisonnement en Médecine. La dispute entre les anciens & les modernes, dont je viens de dire quelque chose, ne peut & ne doit être vuidée que par l'observation.

LXXIV. Or si, comme je l'ai remarqué ci-dessus, le *Chiracisme* ou la Médecine *active* est le systême généralement reçû aujourd'hui, sur-tout en France, il y a aussi des praticiens

respectables des pays étrangers, tels que M. Tronchin Médecin célebre à Amsterdam, qui sont *expectateurs*, & qui ménagent les *crises* dans les maladies aiguës; ainsi la doctrine des anciens est pour ainsi dire prête à reparoître en Europe. Attachons-nous uniquement à ce qui regarde la France. Nous devons à l'attention & au goût de Lavirotte, Médecin de Montpellier & de Paris, la connoissance d'une découverte fort remarquable, publiée en Anglois par M. Nihell, au sujet des observations sur les *crises*, faites principalement par le docteur Don Solano, Médecin Espagnol. Je ne parlerai pas ici de ces observations, mais seulement d'une dissertation que M. Nihell a faite sur la nature des *crises*, sur l'attention des anciens & la négligence des modernes au sujet des *crises*; c'est le quatrieme chapitre de son ouvrage, qui a paru en françois sous le titre d'*observations nouvelles & extraordinaires sur la prédiction des* crises *par le pouls*, *année 1748*

LXXV. M. Nihell avance d'abord

qu'*on n'a jamais démontré publiquement la fausseté des observations des anciens sur les* crises, *ni justifié le peu de cas qu'on en fait aujourd'hui*, & cela est vrai; mais il est aisé de répondre à M. Nihell, qu'il s'agit de démontrer la vérité, & sur-tout l'utilité des observations des anciens, & non point de dire qu'on n'en a pas prouvé la fausseté. Il a luimême senti la difficulté qu'il y avoit de le faire; car il commence par prévenir son lecteur qu'il est *éloigné de ses livres* : mais ce ne sont pas les livres qui nous manquent à cet égard, ce sont les faits évidens & bien discutés.

LXXVI. Il se réduit ensuite à avancer, 1°. que *les jours septenaires & demi-septenaires sont particulierement consacrés aux révolutions critiques, sans exclusion des autres jours* : 2°. que *les* crises *peuvent être prédites par les signes que les anciens ont donnés pour cela.* La premiere proposition de M. Nihell est contenue en termes au moins équivalens dans ce que nous avons rapporté de Chirac, & dans plusieurs autres; ainsi elle apprend

ſeulement que M. Nihelle eſt de cet avis, & on peut la regarder comme la principale queſtion. Quant à ce que M. Nihell ajoûte, que *les* criſes *peuvent être prédites par les ſignes que les anciens ont donnés pour cela*, il l'avance, mais il ne le prouve pas. D'ailleurs il ne ſuffit pas que les *criſes* puiſſent être prédites; il faudroit, pour pourſuivre les *anti-critiques* dans leurs derniers retranchemens, prouver que les *criſes* doivent être attendues.

LXXVII. *Il eſt évident*, dit M. Nihell, *que les objections tirées des différentes façons de compter les jours des fiévres aiguës, ſont nulles & de nulle valeur, puiſque les différences ne ſont pas poſitivement prouvées dans les faits particuliers rapportés en faveur des anciennes obſervations ſur les* criſes. M. Nihell ne s'eſt pas rappellé qu'Hippocrate ſe contredit, comme je l'ai dit ci-deſſus, & qu'on l'a vivement attaqué en faiſant voir le peu de rapport qu'avoient ſes propres obſervations dans les épidémies, avec ſon ſyſtème des jours critiques, & celui de Galien.

LXXVIII. M. Nihell observe ensuite que de quarante-huit histoires de maladies dont Forestus fait mention, les trois quarts furent accompagnées de *crises*; cinq arriverent au quatrieme jour, & des cinq malades trois moururent : vingt-deux, dont trois malades moururent, furent terminées au septieme, & toutes les autres se terminerent heureusement; sept au quatorzieme, deux au onzieme, une au dix-septieme, & une au vingt-unieme; ce qui est en effet très-favorable au systême des anciens, auquel Forestus étoit attaché.

LXXIX. M. Nihell, après avoir fait quelques remarques qui ne sont pas tout à-fait concluantes contre la méthode des modernes, rappelle un fait arrivé à Galien, qui s'opposa à une saignée ordonnée par ses confreres, prévoyant une hémorrhagie critique du nez, qui arriva en effet. M. Nihell *a peine à croire qu'il y eût aucun Médecin moderne qui n'eût voulu être à la place de Galien*; mais on pourroit lui demander s'il auroit lui-même voulu être à la place du malade; & s'il voudroit

encore dans ce moment-ci risquer pareille avanture, sachant la vérité du prognostic de Galien, & de ceux de Solano même. Pitcarne n'auroit pas manqué de faire cette demande, lui qui avançoit sans façon qu'il y auroit peu de Médecins qui voulussent risquer leur bien en faveur de leurs opinions particulieres.

LXXX. M. Nihell continue ses remarques contre les Modernes; elles peuvent se réduire la plûpart à des reproches, ou à des raisonnemens, tels que ceux que j'ai observé ci-dessus devoir être évités sur cette matière. Il s'appuie de ce que Albertinus a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie de Boulogne, au sujet de l'action du Quinquina, qu'il dit ne pas empêcher qu'il n'arrive des évacuations critiques dans les fiévres d'accès; ce qui ne paroît pas directement opposé au systême des Modernes sur les *crises*. Car enfin, si les remédes n'empêchent pas les *crises*, il est inutile de s'élever contre leur usage, sur-tout s'ils sont utiles ou nécessaires d'ailleurs, ne fût-ce que com-

me le Quinquina qu'il faut donner dans de certaines fiévres, pour arrêter ou modérer les accès, à moins qu'on ne veuille exposer les malades à un danger évident, disent bien des Praticiens.

LXXXI. Enfin M. Nihell finit en remarquant fort judicieusement, que *toutes les disputes entre les Anciens & les Modernes, se réduisent à des faits de part & d'autre.* Il avance que l'*observation des* crises, *n'est aucunement opposée à une vigoureuse méthode de pratiquer;* ce qui ne paroît pas bien conséquent à tout ce qu'il a voulu établir contre l'*activité* de la Médecine des Modernes. Il fait encore quelques autres remarques, dans lesquelles je ne le suivrai point. Il seroit à souhaiter que ce Médecin eût continué ses recherches, qui ne pouvoient manquer d'être utiles, étant faites avec la précaution qu'il a prise dans l'examen des observations de Solano. Je dois ajoûter, par rapport à ce dernier Médecin, qu'il est très-décidé en faveur des *crises* & des jours critiques, & qu'il a même fait des remar-

ques importantes à cet égard; mais l'intérêt qu'il avoit à faire valoir ses signes particuliers, pourroit bien affoiblir son témoignage: & dans ce cas-là M. Nihell qui a fait un voyage en Espagne pour consulter Solano, doit être regardé comme son disciple, & non point comme un juge dans toutes ces disputes. Je parlerai plus bas des caractères nécessaires à un juge de ces matières; ils me paroissent bien différens de ceux d'un simple témoin.

LXXXII Il y a encore des Auteurs plus modernes que M. Nihell, qui semblent annoncer quelque chose de nouveau sur toutes ces importantes questions, & qui font présumer que la Médecine Françoise pourroit bien changer de face; ou du moins n'être pas aussi uniforme qu'elle l'est, sur le peu de cas qu'on paroît faire de la doctrine des *crises*. L'un de ces Auteurs, est celui du *specimen novi Medicinæ conspectus*, *1751*. C'est ainsi qu'il s'explique: *Omnis motus febrilis, quia tendit ad superandum morbosum*

*obicem, criticus censendus est, vel tendens ad crises :* » Tout mouvement » fébrile doit être regardé comme » critique, ou tendant à procurer des » *crises*, parce qu'il tend à la destruc- » tion de l'arrêt qui cause ou qui fait » la maladie. « *Crisium typus*, ajoûte le même auteur, *dierumque criticorum, quorum ab Hippocrate traditus ordo, non tam facilè quàm plerique clamant clinici, venæ sectionibus & medicamentis patitur immutari seu accelerari.* » Il n'est pas aussi aisé que la » plûpart des Médecins le pensent, » de changer ou d'accélérer l'ordre » des jours critiques établi par Hip- » pocrate. « Ce qui fait assez voir que cet excellent Observateur, très-connu, quoiqu'il ne se nomme pas dans son ouvrage, n'est pas éloigné de l'opinion des Anciens sur les *crises*, & qui doit le faire regarder en France comme un des premiers qui ayent trouvé à redire à la méthode des Modernes.

LXXXIII. M. Quesnay, Médecin consultant du Roi, considére la nature des *crises* avec une très grande sagacité (dans son *Traité des Fié-*

*vres, 1753*). Il paroît avoir profondément refléchi ſur cette matière importante; & tout ce qu'il dit à cet égard, mérite d'être lû avec beaucoup d'attention. Il y a en général trois ſortes de jours critiques; les jours indicatifs, les jours confirmatifs & les déciſifs. Les jours indicatifs ſont ceux qui annoncent la *criſe* par les premières marques de coction, comme le quatrième, le onzième, le dix-ſeptième, *&c.* Les jours confirmatifs ſont ceux où on obſerve les ſignes qui aſsûrent du progrès de la coction; tels ſont les jours de redoublement qui arrivent entre les jours indicatifs & les jours déciſifs. Ces derniers ſont ceux auxquels la *criſe* arrive, comme le ſeptième, le quatorzième & le vingt-unième. Les jours déciſifs ſont aſſujettis à une période de ſept jours; & ſi la maladie dure pluſieurs ſeptenaires, il n'y a que le dernier qui ſoit regardé comme critique. Ce tems de *criſe* avance plus ou moins, ſelon que les redoublemens ſont plus ou moins vifs; & pour que la *criſe* ſoit bien régulière, elle ne doit arriver que les jours im-

pairs; mais pour ne pas s'y tromper il faut ſuivre l'énumération des jours mêmes du ſeptenaire critique, & non pas ſimplement celle des jours de la maladie : car l'exacerbation du jour critique déciſif, qui arrive le quatorzième jour de la maladie, ſe trouveroit, ſelon cette dernière énumération, dans un jour pair; mais ſelon celle du ſeptenaire critique, elle ſe trouve dans un jour impair, parce qu'en quatorze jours il y a deux ſeptenaires; & le dernier, qui eſt le ſeptenaire critique, ne commence qu'à la fin du premier, c'eſt-à-dire au huitième jour. Ainſi la dernière exacerbation de ce ſecond ſeptenaire ſe trouve dans le 7ᵉ. jour, & par conſéquent dans un jour impair. Ces deux premiers ſeptenaires ſont ceux que les Anciens nommoient *disjoints*; ils appelloient les autres *conjoints*, parce que le dernier jour du troiſième ſeptenaire, par exemple, étoit en même-tems le premier jour du quatrième, & ainſi de ſuite; enſorte qu'ils comptoient ſix ſeptenaires dans l'eſpace de quarante jours naturels: mais

dans ces quarante jours il y a vingt jours de rémiſſion, & vingt-un jours de redoublement, & par conſéquent quarante-un jours de maladie. C'eſt en partant delà que l'Auteur établit que le jour de maladie doit être à-peu près de vingt trois heures, ou vingt-deux heures, cinquante-une minute; le quartenaire de trois jours naturels, & huit heures; le ſeptenaire de ſix jours, & ſeize heures, &c.

LXXXIV. M. Queſnay obſerve ici que cette ſupputation des Anciens eſt défectueuſe, en ce qu'ils paroiſſent avoir eu plus d'égard aux rapports numériques des jours des maladies, qu'à l'ordre périodique des redoublemens, qui cependant régle celui des jours critiques. Par leur diviſion il ſe trouve quatre redoublemens dans les deux premiers ſeptenaires, tandis qu'il n'y en a que trois dans les autres. L'Auteur donne ici une manière de compter fort ingénieuſe, par laquelle on allie l'ordre & le nombre des redoublemens avec les révolutions ſeptenaires, & cela en faiſant toujours commencer & fi-

nir chaque ſeptenaire par un jour de redoublement, car les jours de rémiſſion doivent être réputés nuls. Ainſi, par exemple, on laiſſera le huitième jour, comme un jour interſeptenaire, & on fera commencer le ſecond ſeptenaire au neuvième jour & finir au quinzième; & ce dernier ſera le premier jour du troiſième ſeptenaire, & ainſi de ſuite. Par ce moyen il ſe trouvera ſix ſeptenaires en quarante jours naturels, & dans chacun quatre redoublemens; car ſi le ſecond ſeptenaire étoit le critique, la dernière exacerbation ſeroit celle du quinzième de la maladie; ou s'il y a d'autre ſeptenaire, ce quinzième jour ſera auſſi le premier jour, & le premier redoublement du troiſième ſeptenaire: il eſt vrai cependant que c'eſt en faire un double emploi. Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur a conſtruit ſuivant cette idée une table fort curieuſe, où, en ſuppoſant les jours de maladie de vingt-trois heures, on voit les ſix ſeptenaires compris en quarante jours naturels; eſpace qui eſt le ter-

me des maladies aiguës & des maladies critiques régulières.

LXXXV. Il ne regarde pas les jours critiques comme des jours de combat entre la nature & la maladie, suivant l'idée des Anciens ; mais il croit que c'est la fiévre elle-même qui, si elle est simple, opére par son méchanisme la guérison de la maladie : si au contraire elle est troublée & dérangée par des accidens étrangers d'une certaine violence, on n'apperçoit rien dans les jours de redoublement qui puisse faire prédire la mort, que le progrès de ces épiphénomènes dangéreux, & le défaut des signes de coction. Il examine ensuite les différentes *crises*, en particulier les principaux signes qui les annoncent, & les voies par lesquelles elles se font. Il définit la *crise* en général, le produit de la dernière exacerbation de la fiévre, par laquelle la cause de la maladie est incorporée dans l'humeur purulente, & chassée avec celle-ci hors des voies de la circulation par les excrétoires du corps. . . .

C'est-là le jugement porté par l'Auteur du Journal des Savans (*Juillet 1753*), sur ce que M. Quesnay avance au sujet des *crises*.

LXXXVI. L'Académie de Dijon avoit proposé pour le prix de l'anné 1751, d'*examiner si les jours critiques sont les mêmes en nos climats, qu'ils étoient dans ceux où Hippocrate les a observés, & quels égards ont doit y avoir dans la pratique.* L'Académie a couronné la dissertation de M. Aymen, Docteur en Médecine. Cette dissertation vient d'être rendue publique. Je ne saurois m'empêcher d'en dire ici quelque chose, & je ne manquerai pas de parler de celle de M. Normand, Médecin de Dole, qui avoit été adressée à la même Académie, & qui a vû le jour par hazard. M. Aymen prétend que *dans nos climats les jours critiques sont les mêmes que dans ceux où Hippocrate les a observés; que tous les jours de la maladie sont décrétoires ou critiques; que ces jours critiques existent réellement, mais qu'ils ne sont pas bornés au nombre septenaire ou*

*quartenaire ; qu'ils arrivent aussi les autres jours ; que la combinaison, le rang des jours décrétoires prouvent la superstition des Anciens, & que cette doctrine est fondée sur les observations d'Hippocrate.* J'employe les propres expressions de Monsieur Aymen. Telle est son opinion sur la première Partie de la question proposée, qui est celle sur laquelle il s'est le plus étendu. Il établit son sentiment, en faisant l'énumération d'une grande quantité d'observations répandues dans les différens Auteurs. Il commence par le premier jour, il finit par le vingtième ; & il prouve par des faits qu'il y a eu des *crises* dans tous ces jours ; le premier, le second ; le troisième, le quatrième, le cinquième, *&c.* jusqu'au vingtième (& non le 21) d'où M. Aymen conclut que les *crises* arrivent dans tous les jours d'une maladie indifféremment. Cette conclusion paroît d'abord nécessaire & évidente ; elle peut pourtant donner lieu à quelques considérations particulières, qui me paroissent mériter l'attention de l'Auteur.

LXXXVII. 1°. Les Partisans de l'Antiquité ne conviendront pas avec M. Aymen qu'Hippocrate ait crû que les *crises* se font dans tous les jours d'une maladie indifféremment. *Cette doctrine*, dit-il, *est la même que celle du célébre Auteur des Coaques.* Comment cela seroit-il possible, puisque Hippocrate paroît avoir établi dans les *Aphor. 23 & 24 de la seconde section; Aphor. 36 & 32. sect. 4. lib. I. des Epid. sect. 3. Coac. prænot. præsag. lib. 3.* & ailleurs, qu'il y a des jours qui sont les uns plus remarquables & plus heureux que les autres? D'ailleurs, tous les Commentateurs, les Grecs & les Arabes, qui ont travaillé après lui, se sont appuyés de sa décision là-dessus; il est regardé comme le créateur des quartenaires & des septenaires, ainsi que de toute la doctrine que j'ai exposé ci-dessus: *Septenorum quartus est index; alterius septimanæ octavus principium; est autem & undecimus contemplabilis; ipse enim quartus est alteriùs septimanæ; rursùs verò & decimus-septimus contemplabilis, ipse siquidem quartus est à quarto-decimo,*

*ſeptimus verò ab undecimo*, dit Hippocrate, *Aphor. 14 ſect. 2.* Voilà les ſeptenaires, les quartenaires, les indices, les jours vuides & les critiques, établis dans un ſeul Aphoriſme.

LXXXVIII. On eſt donc très-formellement oppoſé à Hippocrate, lorſqu'on ſoutient que tous les jours ſont indifférens pour les *criſes*. Il eſt bien vrai qu'on peut prouver par les obſervations répandues dans les différéns écrits d'Hippocrate, qu'il eſt en contradiction avec lui-même, comme je l'ai remarqué au commencement de cet article; mais Galien, Dulaurens & tous les autres, tâchent de concilier ces contradictions, comme je l'ai auſſi obſervé. Les Adverſaires d'Hippocrate s'en ſont ſervis pour détruire ſon opinion. M. Aymen auroit donc pû raiſonner ainſi: je prouve par les obſervations d'Hippocrate même, qu'il ſe fait des *criſes* dans d'autres jours que les jours appellés *critiques*; je ne ſuis donc pas du ſentiment d'Hippocrate. C'eſt, encore une fois, le raiſonnement qu'ont fait les Antago-

nistes de ce Médecin Grec. D'ailleurs tous les Partisans des *crises*, & notamment Galien, *de dieb. decret. cap. ij. lib. I.* ont avoué que les jours *indices* & les jours *vuides* pouvoient juger quelquefois. C'est-là encore une observation que j'ai faite plus haut, & que je devois à la bonne foi des Anciens. Je n'en connois point qui ayent dit formellement que *les crises ne pouvoient se faire que les jours qu'ils ont désignés*, pour me servir de l'expression de M. Aymen, (*pag. 32.*), c'est-à-dire les jours vraiment critiques. Il s'agit de savoir s'il n'y a pas des jours qui jugent plus parfaitement, plus heureusement & plus communément que d'autres. *La nature a plutôt choisit le septième qu'un autre nombre* (dit Dulaurens, *trad. de Gelée*) *pour ce que Dieu le Pere & créateur de toutes choses, lui a imposé cette loi; car il a sanctifié le 7e. jour; il l'a recommandé aux Enfans d'Israël, comme le plus célébre de tous, & s'est voulu reposer en icelui de ses œuvres, après avoir parachevé la création : & partant la nature particulière, comme chambrière*

*& imitatrice de l'universelle, fait en chaque septième jour des crises parfaites. . . . . . Les crises se font aussi quelquefois aux jours intercalaires.*

LXXXIX. 2°. M. Aymen dit lui-même, qu'*Hippocrate observa le premier les crises, ou le changement subit de la maladie qui suit l'évacuation*; (ce qui est fort douteux, pour le dire en passant, comme on peut s'en convaincre dans le Commentaire d'Hecquet sur les Aphorismes.) M. Aymen ajoûte qu'*Hippocrate vit que ce changement arrivoit plus souvent certains jours que d'autres, qu'il nomma ces jours critiques ou décrétoires*, (*pag. 24.*), *que les crises arrivent plutôt certains jours que d'autres.* Il convient, (*pag. 28.*), que *les maladies finissent le plus souvent les jours qui ont été remarqués; que quelques affections ont leur tems limité*: (*pag. 41.*), que *dans notre partie du monde les maladies aiguës finissent le plus souvent les jours que les Médecins ont notés*: (*pag. 108.*), que *plusieurs maladies sont terminées le même jour, c'est-à-dire dans un espace réglé; que les*

*les maladies sont terminées d'une ou d'autre façon, plus souvent certains jours que d'autres.* Il y a donc des jours critiques marqués : tous les jours ne sont donc pas critiques indifféremment ; ils n'ont pas la même force, la même vertu ; ou s'ils sont critiques, ce n'est que par accident, comme disoient les Anciens. L'observation des jours n'est donc point *une observation inutile & superstitieuse*, diroient les amateurs de la vieille Médecine.

XC. 3°. Ils pourroient encore dire, en lisant l'ouvrage de M. Aymen, que puisqu'il donne un moyen certain de déterminer le jour critique, *qui est de faire attention aux jours indicatifs*, & qu'il soutient sur la parole de Solano qu'il cite, que *tous les jours quels qu'ils soient pour le quantième, dans lesquels on apperçoit les signes indicatifs d'une* crise *décisive, doivent être tenus comme le quatrième jour avant la* crise *à venir :* les Partisans des Anciens pourroient, dis-je, avancer qu'il faut qu'il y ait quelque différence entre le jour indi-

catif & l'indiqué, ou le critique, & plus encore entre ces deux jours & les intermédiaires que Galien auroit appellés *vuides*. Or, si plusieurs observations ont démontré que le 4e. jour, par exemple, est souvent indicatif du septième, & le onzième du quatorzième, *&c.* (ce que les Anciens prétendent, ainsi que Solano, que M. Aymen ne peut pas récuser) il est essentiel de se le tenir pour dit dans le traitement des maladies; d'où il suit qu'il y a une différence marquée entre les jours. C'est sur ces différences que sont fondées les régles d'Hippocrate & de Galien. Il est bon de remarquer que M. Aymen est beaucoup plus opposée à ces régles, par exemple, que Chirac, comme on peut le voir dans ce que nous avons rapporté ci-dessus de ce dernier: ainsi Chirac qui déchire les Anciens par ses Epigrammes, est plus conforme au fond à leur manière de penser, que M. Aymen, qui ne cesse d'en faire l'éloge.

XCI. 4°. Quant à la manière dont M. Aymen prétend prouver son

opinion, on ne peut s'empêcher d'être surpris qu'après avoir avancé, (pag. 107.) *que les crises sont indiquées quatre jours avant qu'elles arrivent, & que les signes de coction précédent toujours le jugement ;* il s'efforce d'établir par des faits pris dans les différens Auteurs, que le premier jour, le deux & le trois, sont décrétoires : car enfin ou ces jours ne sont pas décrétoires, ou la *crise* n'est pas indiquée quatre jours avant qu'elle arrive, ou bien les signes de coction ne précédent pas toujours le jugement. D'ailleurs, les observations que M. Aymen rapporte pour prouver que le premier jour est décrétoire, sont-elles bien concluantes ? Hippocrate, dit-il, *a vû des fiévres éphémères ;* ces fiévres sont-elles définitivement jugées dès le premier jour, comme Hoffman le prétend ? M. Aymen ajoute que *dans la constitution de Thasos certains malades qui paroissoient guérir le six, retomboient, & que le premier jour de la rechûte étoit distinctif :* n'est-il pas évident que ces maladies étoient jugées au

ſept ou au neuf, & non point au premier jour? La rechûte arrivoit, parce que les maladies n'étoient pas jugées; parce que le ſix, auquel elles changoient, n'eſt pas un bon jour; la rechûte ſuppoſe que la maladie a toujours duré, & qu'elle n'étoit pas terminée. *Un Gaſcon*, ajoûte encore M. Aymen, *eut ſur la fin d'une maladie une catalepſie qui l'enleva en vingt-quatre heures :* cette catalepſie arrivée à la fin d'une maladie, étoit la *criſe* de cette maladie; la catalepſie étoit *perturbatio critica*. Tout le monde eſt convenu que le redoublement qui précéde la *criſe* eſt extraordinaire. M. Aymen fait bien de paſſer ſous ſilence des apopléxies qui enlèvent les malades en peu d'heures; & il trouvera bien des Médecins qui prétendront que les fiévres malignes dont il parle, & qui ont été terminées en vingt-quatre heures, ne ſauroient être regardées comme des maladies d'un jour; elles ſe préparoient ou parcouroient leur tems depuis bien des jours; elles étoient inſenſibles, mais elles n'en exiſtoient pas

moins : d'ailleurs, les Anciens & les Modernes conviennent, ainsi que Baglivi l'a dit expressément, qu'il y a des fiévres malignes qui ne suivent pas les régles ordinaires.

XCII. 5°. Tout lecteur peut aisément appliquer ces refléxions à ce que M. Aymen dit du deuxiéme jour, du troisième, & de bien d'autres, & il n'est pas difficile d'appercevoir qu'il a eu plus de peine à trouver des exemples de *crises* arrivées aux jours vuides, qu'aux jours vraiment critiques. Ainsi, quoique M. Aymen présente le sept, le quatorze, le vingt & le neuf, avec les autres jours, & qu'il les fasse, pour ainsi dire, passer dans la foule, ils méritent pourtant d'être distingués par la grande quantité des *crises*, observées dans ces jours-là précisément. Je n'en apporterai ici d'autre preuve que celle qu'on peut tirer des observations de Forestus, que M. Aymen rapporre d'après M. Nihell, mais dont il ne fait pas le même usage que le Médecin Anglois : *de quarante-huit malades*, dit-il, pag. 113. *de fiévre putride, ardente, maligne,*

*dont Forestus rapporte les observations dans son second Livre, dix-neuf ont été jugés heureusement par des faux critiques.* M. Aymen auroit pû achever la remarque de M. Nihell, & ajoûter que de ces quarante-huit malades, cinq furent jugés au quatre, vingt-deux au sept, sept au quatorze, deux au onze, un au dix-sept & un au vingt-un; & cette observation auroit démontré la différence des jours: car, si de quarante-huit maladies les trois quarts finissent aux jours critiques, ces jours-là ne sauroient être confondus avec les autres; & si parmi ces jours critiques il y en a qui de trente maladies en jugent vingt-deux, d'autres sept; comme le sept & le quatorze l'ont fait dans les observations dont il s'agit, il n'est pas douteux que ce sept & ce quatorze ne méritent une sorte de préférence sur tous les autres jours. En voilà assez, ce me semble, pour justifier le calcul des Anciens. Et au reste, je suis fort éloigné de penser que tout ce que je viens de rapporter doive diminuer en rien

la gloire de M. Aymen. Sa dissertation est des plus savantes, & les connoisseurs la trouvent très-sagement ordonnée. Le public me paroît souscrire en tout à la décision de l'Académie de Dijon. Il est aisé d'appercevoir que M. Aymen est assez fort pour résister à une sorte de critique, dictée par l'estime la moins équivoque ; ou plutôt à l'invitation qu'on lui fait de continuer ses travaux sur cette importante matière ; & sur tout de joindre ses observations particulières aux lumières que son érudition lui fournira. Les Amateurs de l'Art doivent être bien-aises qu'il se trouve parmi nous des gens propres à le cultiver sérieusement ; M. Aymen paroît être du nombre de ces derniers.

XCIII. J'ai dit que je ne manquerois pas de parler de la Dissertation de M. Normand, Médecin de Dôle, qui s'est placé lui-même à côté de M. Aymen. Mais ce n'est point à moi à prendre garde aux motifs qui l'ont porté à faire imprimer son ou-

vrage; chacun peut voir dans sa *Préface* le détail de ses raisons, sur lesquelles le Journaliste de Trévoux s'est expliqué assez clairement. M. Normand avoit quelques doutes, qui ne lui restent apparemment plus depuis la publicité de la dissertation de M. Aymen. Je n'ai qu'un mot à dire sur la raison qu'il a eu d'écrire sa dissertation en Latin: c'est, dit-il après Baglivi, de peur d'instruire les Cuisinieres, & de leur apprendre à disputer avec les Médecins; *linguâ vernaculâ docere mulierculas è culinâ, cùm ipsis etiam Medicinæ principibus arroganter disputare.* Ces précautions pourront paroître usées, & peu nécessaires aujourd'hui. Celse auroit ri sans doute, de ceux qui lui auroient dit qu'il falloit traiter la Médecine en grec, dans le sein de Rome.

XCIV. Quoi qu'il en soit, la dissertation de M. Normand, qui est un petit *in*-4°. de 19 pages en comptant la Préface, est, comme on voit, en Latin, & on pourroit la regarder, pour m'exprimer dans la langue fa-

vorite de l'Auteur, *veluti elenchum aliquot Medicinæ principum ſententiarum :* en effet, l'Auteur parcourt les Médecins Grecs, Arabes & Latins ; il en donne une Liſte, & il prouve qu'ils étoient la plûpart attachés au ſyſtême des *criſes*, ce dont je crois que perſonne n'a jamais douté. M. Normand paroît fort occupé à la lecture des Anciens ; c'eſt pourquoi ſans doute, il s'arrête parmi les Modernes à M. Méad & au Docteur Bark : de ſorte qu'on ne ſait pas ſi les Vanſwienten, les Solano, les Nihell & bien d'autres, ſont encore parvenus juſqu'à Dôle.

XCV. Au reſte, M. Normand cite beaucoup d'Auteurs; ſon ouvrage n'eſt qu'une chaîne de paſſages & d'autorités. Une partie de la diſſertation d'Hoffman, *de fato Medico & Phyſico*, dans laquelle ce Médecin rapporte tout ce que l'on a dit des ſeptenaires, fait le premier Chapitre de la diſſertation de M. Normand. L'Auteur termine ce premier Chapitre en citant contre Thémiſon, diſciple d'Aſclépiade, & par conſéquent

fort opposé aux *crises*, ce vers de Juvénal :

> *Quot Themison ægros automno*
> *occiderit uno* !

Bien des gens pourront penser que cette refléxion n'est pas plus concluante contre Thémison, que tous les traits de Molière contre les Médecins François ; il faut la regarder comme la plaisanterie de ce Roi d'Angleterre, qui prétendoit que son Médecin lui avoit tué plus de Soldats que les Ennemis. Ce sont-là de ces bons mots, dont on ne peut jamais se servir sérieusement contre quelqu'un qu'on veut combattre ; ils font honneur à ceux auxquels on les oppose, & on pourroit présumer par le vers seul de Juvénal, que Thémison fut un Médecin des plus célébres.

XCVI. Le deuxième Chapitre de la dissertation de M. Normand fait, à proprement parler, le corps de l'ouvrage ; on y trouve la plus pure doctrine des Anciens : l'Auteur n'y a rien changé. Le troisième Chapitre

contient des refléxions fort judicieuſes ſur l'importance der *criſes* & des jours critiques, & ſur les différentes voies par leſquelles les *criſes* ſe font; il remarque que les jours critiques ſont rarement de vingt-quatre heures préciſes, *adæquate*. Enfin, perſonne ne diſconviendra jamais que cet ouvrage ne puiſſe être de quelque utilité pour ceux qui travailleront dans la ſuite ſur les *criſes*. Il eſt fâcheux que l'Auteur ſe ſoit uniquement livré à l'autorité des Anciens, & qu'il n'ait pas rapporté quelques-unes de ſes obſervations particulières, qui n'auroient certainement pas déparé ſa diſſertation.

XCVII. On doit ſe rappeller que j'ai avancé ci-deſſus qu'il y avoit toujours eu dans la Faculté de Paris des Médecins attachés aux dogmes de Baillou, de Houllier, de Duret & de Fernel, qui ont renouvellé dans cette fameuſe Ecole les opinions des Anciens. Je tire mes preuves, tant des différens ouvrages qui ſont entre les mains de tout le monde, que du recueil des Thèſes, dont M. Baron,

Doyen de la Faculté, vient de faire imprimer le Catalogue : ce Catalogue fait connoître parfaitement la manière de penser des Médecins, & les progrès de leurs opinions. C'est une espéce de Chronologie aussi intéressante pour l'Histoire de la Médecine, que pour celle de l'esprit humain ; on y découvre les vuës précieuses de nos Prédécesseurs, & les traces des efforts qu'ils ont faits pour perfectionner notre Art & toutes ses branches : c'est-là la source pure des différens systêmes ; ils s'y présentent tels qu'ils furent dans leur naissance. Semblable aux anciens Temples dans lesquels on consacroit les observations & les découvertes en Médecine, la Faculté de Paris conserve le dépôt sacré que ses illustres Membres lui ont confié ; & il seroit à souhaiter que toutes celles de l'Europe l'imitassent à cet égard.

XCVIII. Or, parmi les Thèses trop peu connues, qu'on a soutenues à la Faculté, & qui ont quelque rapport au systême des *crises*, j'en choisis une qui est antérieure à tous

les ouvrages des Modernes, dont je viens de parler, & dans laquelle on trouve la doctrine des *crises* exposée avec beaucoup de précision & de clarté. Cette Thèse a pour titre : *An à rectâ crisium doctrinâ & observatione Medicina certior?* Savoir si la saine doctrine des *crises* & leurs observations rendent la Médecine plus certaine ; *Année 1741.* Elle a été soutenue sous la Présidence de M. Murry, qui en est l'Auteur, & on voit qu'elle a beaucoup de rapport avec le Programme de l'Académie de Dijon.

XCIX. M. Murry, après avoir fait quelques refléxions sur l'importance de la doctrine des *crises*, & sur la manière dont elle a été arrêtée, & pour ainsi dire ensevelie par les différens systêmes, en fait une exposition tirée d'Hippocrate & de Galien. Il insiste beaucoup, après Prosper Martianus & Petrus Castellus, sur la nécessité qu'il y a de ne point compter scrupuleusement les jours naturels dans les maladies ; il fait voir qu'il s'en faut tenir aux re-

doublemens, & qu'en ſuivant exactement leur marche, on trouve ſon compte dans le calcul des Anciens: ce qui fournit en effet de très-grands éclairciſſemens, & qui eſt conforme à l'avis de Celſe, qui étoit ennemi déclaré des jours critiques. D'ailleurs la Thèſe dont il eſt queſtion, eſt pleine de préceptes ſages & de refléxions très-ſenſées. En un mot, on doit la regarder comme un Abrégé parfait de tout ce que les Anciens ont dit de mieux ſur cette matière,& on y trouve bien des remarques qui ſont propres à l'Auteur.

C. Cette Thèſe, qui manquoit à M. Normand, a beaucoup ſervi à M. Aymen, qui a eu la précaution de la citer. Il en a tiré notamment trois remarques particulières. En premier lieu, une obſervation rare, faite par M. Murry, & conforme en tout à la loi d'Hippocrate; cette loi eſt conçue en ces termes: *In febribus ardentibus oculorum diſtorſio, aut cæcitas, aut teſtium tumores, aut mammarum elevatio febrem ardentem ſolvit:* » La » fiévre ardente peut ſe terminer par

» le dérangement du corps des yeux, » par la perte de la vuë, par une tu» meur aux testicules, ou par l'élé» vation des mammelles «. L'Auteur de la Thèse a précisement vû le cas de la tumeur au testicule & de la perte de la vuë, & il a cité Hippocrate, dont il a eu le plaisir de confronter la décision avec sa propre observation. La deuxième remarque que M. Aymen a pû extraire de la Thèse dont il est question, regarde le Docteur Clifton Witringham, qui a observé pendant seize ans les maladies des habitans d'Yorck, & le changement des saisons; qui a découvert que les maladies suivoient exactement les mouvemens de la liqueur du baromètre, & qui s'est convaincu que ces maladies étoient semblables à celles de la Gréce. Enfin, la troisième observation est une idée très-lumineuse de M. Duverney, Médecin de la Faculté de Paris, qui soutint dans une Thèse en 1719, qu'il y avoit beaucoup d'analogie entre la théorie des *crises* & celle des périodes des maladies; *magnam cùm pe-*

*riodis affinitatem habet crisium theoria ; si enim stati sunt morborum decursus, cur non & solutiones ?* Ce sont autant de matériaux pour l'éclaircissement de la doctrine des *crises*.

CI. Il y auroit bien des reflexions à faire sur tous les ouvrages dont je viens de parler; je les réduit à trois principales. 1°. On ne peut qu'admirer la sagesse de tous ces Auteurs Modernes, qui se contentent d'admettre la doctrine des *crises* comme un tissu de phénomènes démontrés par l'observation ; ils ne rappellent qu'avec une sorte d'indignation les explications que les Anciens ont voulu donner de ces phénomènes ; ils regardent ces explications prétendues comme des Romans, ou plutôt comme des rêveries, qui sont autant de taches faites à la pure doctrine d'Hippocrate. Ils ne sont pourtant pas bien d'accord sur l'usage qu'on peut faire de la théorie & des systêmes des nouvelles Ecoles, pour l'explication des *crises*, & pour en découvrir les causes : *verò consentaneum non censui*, s'écrie M. Normand, *propositum pro-*

*bare ex physicis vel hypotheticis ratiociniis, ut plurimùm inconstantibus & incertis, ut ut magis multò pompam redoleant.* » Chaque Auteur, dit M. » Aymen, a bâti selon son idée une » hypothèse, & donné un nom ridi» cule à la cause des *crises* «; & il avance bientôt après, que la cause des *crises* est simple, & qu'elle se présente naturellement. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on est trop avancé aujourd'hui dans la physique du corps humain, pour qu'on ne puisse pas tenter au moins de déterminer si les *crises* sont possibles, & tâcher de chercher une explication de leur méchanisme. Je ne doute pas que ces efforts ne fissent un bien considérable au fonds de la doctrine des *crises*, & qu'elle ne reçût un nouvel éclat, si on la présentoit de maniere à satisfaire l'imagination des Physiciens. Il faut l'avoüer, les faits épars & isolés n'ont jamais autant de grace, sur-tout pour quiconque n'est pas en droit de douter, que lorsqu'ils sont liés les uns aux autres par un systême quel qu'il puisse être. Les

systêmes sont la pâture de l'imagination, & l'imagination est toûjours de la partie dans les progrès de l'esprit; elle peint les objets de l'entendement, elle classe ceux de la mémoire. Sinesius & Plotin appelloient la nature *magicienne* ( Gelée, *trad. de* Dulaurens ) : cette dénomination conviendroit mieux à l'imagination. Voilà la grande magicienne qui dirige les têtes les moins ordinaires comme les plus communes; le nombre des élûs qui lui résistent est infiniment petit, il faut qu'il le soit.

CII. M'est-il permis, cela étant, & pour ne rien négliger de ce qui peut servir à bâtir un systême, de rappeller ici ce que j'ai placé dans mes *recherches anatomiques sur les glandes*? *Supposé*, ai-je dit, §. 127, *que tel organe agisse tous les jours dans le corps, c'est-à dire qu'il exerce sa fonction à telle heure précisément, ne pourroit-on pas soupçonner qu'il concourt à produire les phénomènes qu'on observeroit dans ce même tems; & s'il y a des organes dont les actions ou les fonctions se rencontrent de deux en deux,*

*ou de trois en trois jours, ne pourroit-on pas aussi établir les mêmes soupçons, éclaircir par-là bien des phénoménes dont on a tant parlé, les crises & les jours critiques, & distinguer ce qu'il y a d'imaginaire & de réel sur ces matieres?* Ce sont-là des problèmes que je me suis proposé, & dont j'attendrai la résolution de la part de quelque grand Physiologiste & Médecin qui les trouvera dignes de son attention, jusqu'à ce que je sois en droit de proposer mes idées. Je ne puis m'empêcher de parler d'une prétention d'Hippocrate, qui me paroît fort importante : il dit (*de morb. lib. IV.*) que la coction parfaite des alimens se fait ordinairement en trois jours; & que la nature suivant les mêmes loix dans les maladies que dans l'état de santé, les redoublemens doivent ordinairement être plus forts aux jours impairs. M. Murry tire un grand parti de cette remarque, qui mérite d'être encore examinée avec attention.

CIII. Ma deuxieme remarque roule sur le fameux passage de Celse,

qui accusoit les anciens d'avoir été trompés par la philosophie de Pythagore, & d'avoir fondé leur systême des jours critiques sur les dogmes de cette école, dans laquelle les nombres, sur-tout les impairs, joüoient un très-grand rôle. Ce passage porte un coup mortel à la doctrine des *crises*, il en sape les fondemens; aussi a-t-il été attaqué vivement par tous les sectateurs des *crises*, tant anciens que modernes. *Genuina Hippocratis præceptorum traditio*, dit M. Murry, *Celso non innotuit, cui per tempus non vacabat, aut quem animus non stimulabat, ut medicinæ clinicæ navaret operam... Celsus ait in præfatione recentiores fateri Hippocratem optimè præsagisse, quamvis in curationibus quædam mutaverint;* » Celse n'a pas » eu le tems de s'instruire, sur-tout » par la pratique de la véritable doc» trine d'Hippocrate, & il dit que les » Médecins de son tems avoüoient » qu'Hippocrate étoit fort pour le » prognostic ». Ainsi la plûpart de tous ceux qui ont parlé de Celse, l'ont accusé de n'être pas praticien, &

par conséquent d'être hors d'état de rien statuer sur la matiere des *crises*. Je me suis contenté ci-dessus de révoquer son témoignage particulier en doute, & il me semble que c'est tout ce qu'on peut faire de plus. En effet, quand je vois que Celse prétend, dans le même endroit où il réfute le systême des anciens sur le nombre des jours, qu'il faut observer les redoublemens & non point les jours, *ipsas accessiones intueri debet medicus*, cap. iv. lib. III. & que tous les modernes sont obligés d'en revenir à cette façon de calculer, je ne puis m'empêcher d'en conclure qu'il falloit que Celse y eût regardé de bien près, ou du moins qu'il eût reçu des éclaircissemens de la part des Médecins les mieux instruits.

CIV. Après tout, si Celse n'a pas été praticien, il est naturel de présumer qu'il s'en est uniquement tenu à la pratique des fameux Médecins de son tems; & ces Médecins, disciples d'Asclépiade, ne peuvent pas être regardés comme n'ayant point vû de malades. Ajoûtez à tout cela la bon-

ne-foi que Celſe & ceux dont il expoſe le ſentiment montrent à l'égard d'Hippocrate : *il ſavoit*, diſent-ils, *très-bien former un prognoſtic, mais nous avons changé quelque choſe à ſa facon de traiter les maladies ;* c'eſt-à-dire que ſi Hippocrate avoit été à portée d'obſerver les maladies vénériennes, par exemple, il auroit très-bien ſû dire après des épreuves réitérées, & en voyant un malade atteint de cette maladie : *dans tant de jours le palais ſera carié, les os ſeront exoſtoſés, les cheveux tomberont ;* & qu'Aſclépiade auroit cherché un remede pour arrêter les progrès de la maladie ; lequel vaut le mieux ? Il eſt donc important de ne pas ſe décider légerement contre Celſe ; & comme je l'ai déjà remarqué, c'eſt beaucoup faire que de reſter dans le doute ſur ſes lumieres particulieres ; mais il ſera toûjours vrai que les fameux praticiens de ſon tems étoient de l'avis qu'il expoſe.

CV. Troiſièmement enfin, quels que ſoient les travaux des modernes que nous venons de citer, quelle que

soit leur exactitude, il ne faut pas penser que les anticritiques demeurent sans aucune ressource; il leur reste toûjours bien des raisons qui ont au moins l'air fort spécieux, pour ne rien avancer de plus. En effet, diront-ils, nous avoüons qu'il arrive des *crises* dans les maladies, & qu'il y a des jours marqués pour les redoublemens; s'ensuit-il delà que cette doctrine puisse avoir quelqu'application dans la pratique? C'est ici qu'il faut en appeller aux vrais praticiens, à ceux qui sont chargés du traitement des malades: ils ont souvent éprouvé qu'il est pour l'ordinaire impossible de connoître les premiers tems d'une maladie: ils nous apprendront qu'ils sont appellés chaque jour pour calmer de vives douleurs, pour remédier à des symptômes pressans; que les malades veulent être soulagés, & que les Médecins leur deviennent inutiles s'ils prétendent attendre & compter les jours. La marche des *crises* sera, si l'on veut, aussi-bien réglée & aussi-bien connue que la circulation du sang; en quoi ces con-

noiſſances peuvent-elles être utiles ? qui oſeroit ſe propoſer d'en faire uſage ? Il peut être auſſi certain qu'il y a des *criſes*, comme il eſt certain qu'il ſe fait des changemens dans les urines ; on ſaura l'hiſtoire des *criſes*, comme on ſait celle de la tranſpiration : tout cela n'aboutit après tout, qu'à quelques regles générales que tout le monde ſait, & dont perſonne ne fait uſage.

C V I. Cette doctrine des *criſes* contient de petites vérités de détail, qui ne peuvent frapper que ceux qui ne connoiſſent pas les maladies par eux-mêmes, & qui cherchent à ſe faire des regles qui ſuppléent à leurs lumieres. Attendre les *criſes*, compter les redoublemens d'une maladie, c'eſt vouloir connoître les vices des humeurs par le microſcope, le degré de fiévre à la faveur d'un thermomêtre, ou au moyen d'un *pulſiloge* ou d'un pendule à pouls, machine puérile, dont l'application ſeroit encore plus puérile, & que les praticiens regarderont toûjours comme un ornement gothique, qui ne peut qu'ê-

tre rebuté pas les vrais artiſtes. Cette préciſion peut amuſer, mais elle n'inſtruit pas ; elle a l'air de la ſcience, mais elle n'en a pas l'utilité : ce n'eſt point par des calculs ſcrupuleux qu'on apprend à juger d'une maladie, & à faire uſage des remedes ; on devient en calculant, timide, temporiſeur, indéterminé, & par conſéquent moins utile à la ſociété : la nature a ſes loix ; mais on ne les compte pas, on ne ſauroit les claſſer.

CVII. Le véritable Médecin, diront encore les anticritiques, eſt l'homme de génie qui porte un coup-d'œil ferme & décidé ſur une maladie ; la nature & le grand uſage l'ont rendu de concert propre à ſe laiſſer emporter par cette ſorte d'enthouſiaſme, ſi peu connu des théoriciens : il juge des tems d'une maladie, pour ainſi dire, ſans s'en appercevoir ; il peut avoir appris tout ce que la théorie enſeigne, mais il n'en fait point uſage, il l'oublie, & il ſe détermine par l'habitude & comme malgré lui ; tel eſt le praticien. Que la maladie

ſoit organique ou humorale, qu'elle ſoit un effort ſalutaire de la nature ou un bouleverſement de ſes mouvemens, que la *criſe* ſe prépare ou qu'elle ſe faſſe, que le redoublement ſoit pair ou impair, l'état préſent décide le véritable connoiſſeur; les ſymptômes le déterminent à ſe preſſer ou à attendre : il vous dira *ce malade eſt mal*, & vous devez l'en croire; *celui-ci ne riſque rien*, & l'évenement juſtifiera pour l'ordinaire ſon prognoſtic : ſi vous lui demandez des raiſons, il n'en ſauroit donner dans bien des occaſions; c'eſt demander à un Peintre pourquoi ce Tableau eſt dans la belle nature, & à un Muſicien les raiſons de tous ces accords mélodieux, qui enchantent l'oreille.

CVIII. Le Praticien qui cherche des raiſons peut s'égarer, parce qu'alors ſon génie ne le guide plus; les expreſſions doivent lui manquer, parce que le ſentiment ne s'exprime pas; l'enſemble des ſymptômes l'a frappé, ſans qu'il puiſſe vous dire comment; apprenez à voir, s'écriet-il, *veni & vide*. Le goût, le talent

& l'expérience, font le Praticien; le goût & le talent ne s'acquierent pas; l'habitude & l'expérience peuvent y suppléer jusqu'à un certain point: l'habitude apprend à connoître les maladies & à en juger, comme elle apprend à connoître les physionomies & les couleurs : les régles, quelles qu'elles soient, restent toujours dans l'espace immense des généralités; & ces généralités qui peuvent peut-être être utiles à celui qui apprend l'Art, sont certainement très-inutiles pour celui qui l'exerce actuellement; elles n'enseignent rien de déterminé, rien de réel, rien d'usuel; *inescant, non pascunt.*

CIX. On voit par tout ce que je viens de détailler sur les *crises*, sur les jours critiques, & sur la manière dont chaque parti soutient son opinion dans cette sorte de controverse, combien elle est importante & épineuse. Je finirai cet Article en exhortant tous les Médecins, qui sont sincérement attachés aux progrès de l'Art, à ne pas négliger les occasions & les moyens d'éclaircir

toutes ces queſtions : il s'agit de ſavoir & de décider par l'obſervation, s'il y a des *criſes* dans les maladies, ſi elles ont des jours déterminés, ou s'il y a des jours vraiement critiques, & d'autres qui ne le ſont pas ; ſi, ſuppoſé qu'il y ait des *criſes*, il faut les ménager & les attendre ; ſi les remédes dérangent les *criſes*, & comment & juſqu'à quel point ; s'ils les retardent ou s'ils les accélèrent, & quels ſont les remédes les plus propres à produire ces effets, s'il y en a ; s'il y a dans les maladies des jours marqués pour appliquer les remédes, & d'autres dans leſquels on ne doit rien remuer ; *nihil movendum ;* ſi, & en quel ſens, & juſqu'à quel point il eſt utile ou néceſſaire de regarder une maladie comme l'effort ſalutaire de la nature de la machine, ou comme auſſi oppoſée à la vie & à la nature qu'à la ſanté ; ſi la ſûreté du prognoſtic d'un Médecin qui ſauroit prévoir les *criſes*, eſt d'une utilité réelle ; ſi un Praticien ſage & expérimenté, qui ne connoît pas la doctrine des *criſes*, ne ſera pas porté, en ſuivant les ſymp-

tômes, à agir comme s'il ſavoit l'hiſtoire des *criſes ;* s'il eſt indifférent d'attendre les *criſes* ou de ne pas les attendre; enfin, ſi un Médecin *expectateur* ne feroit point auſſi ſujet à ſe tromper, qu'un Médecin *actif* ou qui ſe preſſe un peu.

CX. J'ai dit qu'il faudroit décider tous les problêmes que je viens de propoſer par l'obſervation, ce qui exclud d'abord les idées purement hypothétiques, qui ne ſauroient avoir lieu dans des matières de fait : non point qu'il faille renoncer à toute ſorte de ſyſtême pour expliquer les *criſes ;* on peut s'en permettre quelqu'un pour lier les faits & les obſervations ; ceux qui pourront s'en paſſer, ſauront le mettre à part ; mais il en faut au commun des hommes, comme je l'ai remarqué ci-deſſus. Le point principal feroit que les obſervations fuſſent bien faites & bien conſtatées. Je n'entrerai pas là-deſſus dans un détail inutile & déplacé ; je dirai ſeulement que j'appellerois *une obſervation conſtatée ;* c'eſt-à-dire celle ſur laquelle on

pourroit compter, une obſervation faite depuis longtems, rédigée ſans aucune vuë particulière pour, ou contre quelqu'opinion, & préſentée avant de la mettre en uſage, à quelque Faculté ou à quelque Académie.

C XI. Il ſeroit bon qu'on exigeât des preuves d'obſervation, & que chaque Obſervateur eût ſes Journaux à pouvoir communiquer à tout le monde : ces ſortes de précautions ſont néceſſaires, parce qu'on ſe trompe ſouvent ſoi-même ; on adopte une opinion quelquefois par haſard ; on ſe rappelle vaguement tout ce qu'on a vû de favorable à cette opinion ; mais pour le reſte on l'oublie inſenſiblement. L'Obſervateur, ou celui qui pourroit fournir des obſervations bien faites, ne ſeroit point, à ce compte, celui qui ſe contenteroit de dire, *j'ai vû, j'ai fait, j'ai obſervé* ; formules avilies aujourd'hui par le grand nombre d'*aveugles de naiſſance*, qui les employent. Il faudroit que l'Obſervateur pût prouver ce qu'il avance par des Piéces juſtificatives, & qu'il démontrât qu'il a vû & ſû

voir en tel tems; ce seroit le seul moyen de convaincre les Pyrrhoniens, qui n'ont que trop le droit de vous dire, *où avez-vous vû? comment avez-vous vû?* & qui plus est encore, *de quel droit avez-vous vû? de quel droit croyez-vous avoir vû? qui vous a dit que vous avez vû?*

CXII. Au reste, quels talens ne devroit pas avoir un bon Observateur? Il ne s'agit point ici seulement d'être entraîné, pour ainsi dire, *passivement*, comme le Praticien, & de recevoir un rayon de cette vive lumière qui accompagne le vrai, & qui force au consentement; il faut revenir de cet état *passif*, & peindre exactement l'effet qu'il a produit; c'est-à-dire exprimer clairement ce qu'on a apperçu dans cette sorte d'*extase*, & l'exprimer par des traits refléchis, & combinés de manière qu'ils puissent éclairer le lecteur comme la nature le feroit. Tel est l'objet de l'Observateur, tel est le talent rare qu'il doit posséder; talent bien différent de celui du simple Praticien, qui n'a que des idées passagères qu'il ne peut pas ren-

dre, & qui se renouvellent au besoin, mais que le besoin seul fait reparoître & non la refléxion.

CXIII. Il est donc évident que l'examen de la doctrine des *crises* regarde plus particulierement les Médecins au-dessus du commun; ceux qui se contenteroient de suivre leurs idées, leurs systêmes, & non la nature, ne pourroient que former d'inutiles ou de dangéreux Romans, fort éloignés du but qu'on doit se proposer. Les Observateurs même qui se réduisent à ramasser des faits, sans avoir assez de génie pour distinguer les bons d'avec les mauvais, & pour les lier les uns aux autres, n'en approcheroient pas de plus près. Enfin, les *Praticiens* les plus répandus n'ont pas assez de tems à eux; & il est rare, outre ce que nous en avons dit ci-dessus, qu'ils puissent être atteints, lorsque leur réputation est déjà établie, de la passion de faire des réformes générales dans l'Art. Il faudroit que des Observateurs suivissent exactement ces Praticiens, & fissent un recueil exact de leurs différentes

manœuvres, ainſi que les Poëtes & les Hiſtoriens le faiſoient autrefois des belles actions des Héros.

CXIV. Quant aux Médecins qui ſont faits pour enſeigner dans les Écoles, ils ne ſont que trop ſouvent obligés de s'attacher à un ſyſtême qui leur vaut toute leur conſidération. C'eſt de cette ſorte de Médecins, très-reſpectables & très utiles ſans doute, qu'on peut dire avec Hippocrate, *unuſquiſque ſuæ orationi teſtimonia & conjecturas addit. . . . . vincitque hic, modò ille, modò iſte, cui potiſſimùm lingua volubilis ad populum contigerit:* » Chacun cherche à s'appuyer de con» jectures & d'autorités. . . . . l'un » terraſſe aujourd'hui ſon adverſaire, » & il vient à en être terraſſé à ſon » tour; le plus fort eſt communément » celui dont le peuple trouve la langue » la mieux pendue «. Ce ſont les malheurs de l'état de Profeſſeur, qui a bien des avantages d'ailleurs.

CX. En un mot, il eſt néceſſaire pour terminer la queſtion des *criſes*, ou pour l'éclaircir, d'être *libre*, & initié dans cette ſorte de Médecine *phi-*

*losophique* ou *transcendante*, à laquelle il n'est peut-être pas bon que tous les Médecins *populaires*, je veux dire *cliniques*, s'attachent. En effet, on pourroit demander si ces Médecins populaires ne sont pas faits la plûpart pour copier seulement, ou pour imiter les grands Maîtres de l'Art. N'y auroit-il pas à craindre que ces esprits *copistes* ou *imitateurs*, qui sont peut-être les plus sages & les meilleurs pour la pratique journalière de la Médecine, ne tombassent dans le pyrronisme, si on leur laissoit prendre un certain essor ?

CXVI. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on doit chercher parmi eux ce que j'appellerois *les témoins des faits particuliers* en Médecine ; & il semble qu'il convienne qu'ils soient assujetris à des régles déterminées, tant pour leur propre tranquillité, que pour la sûreté des malades : *Sint in memoria tibi morborum curationes & horum modi, & quomodò in singulis se habeant ; hoc. enim principium est in Medicinâ, & medium & finis :* » Le commencement, le milieu & la

» fin de la Médecine, font de bien » favoir le traitement des maladies, » & leur hiftoire «. Voilà ce qu'Hippocrate exigeoit de fes Difciples. *De decenti ornat.* Voilà ce qui regarde les Médecins ordinaires, voués à des travaux qui intéreffent journellement la fociété, & dont les fervices font d'autant plus précieux qu'ils font plus réitérés, & qu'ils ne peuvent fouffrir aucune forte de diftraction de la part du Praticien.

CXVII. Il y a des queftions qui font réfervées pour les *Legiflateurs de l'Art*; telle eft la doctrine des *crifes*. J'appelle *un Legiflateur de l'Art*, le Médecin Philofophe qui a commencé par être *témoin*, qui de *Praticien* eft devenu *grand Obfervateur*, & qui franchiffant les bornes ordinaires, s'eft élevé au-deffus même de fon état. Ouvrez les faftes de la Médecine, comptez fes *Légiflateurs*; (*à Paris en 1753*).

*Fin des Recherches fur les Crifes.*

# JUGEMENS DIVERS
## SUR
## LA DOCTRINE DU POULS.

# AVIS
## DE L'ÉDITEUR.

J'AI crû devoir mettre ſous les yeux du Lecteur les divers jugemens qui ont paru ſur les Recherches. C'eſt le moyen de mieux ſentir la valeur d'un ouvrage qui a fait la plus vive ſenſation. Je trouverai en rapportant ces jugemens, l'occaſion de placer quelques éclairciſſemens, peut-être néceſſaires. Mon unique

but eſt d'être utile au Public, ſans prétendre d'ailleurs nuire à perſonne. Dans la matière dont il eſt queſtion, chacun peut avoir ſon avis. J'euſſe donné le mien, ſi je l'avois oſé, après celui de tant de grands Hommes. Le tems & les circonſtances m'encourageront, peut-être, à m'expliquer un jour plus clairement.



N°. I.

*Jugement de M. le Premier Médecin du Roi.*

M. AYMEN annonce (*Dissertation sur les crises*) les épreuves & les observations que M. Sénac a fait sur le pouls ; & voici comment se savant Médecin s'exprime lui-même dans le traité du cœur. » Le pouls a été & » sera toujours la régle des grands » Médecins. . . . . On peut reprocher » à nos Modernes un dédain présom» ptueux, qui a répandu du mépris » sur ce qui pouvoit les instruire. . . . » Le pouls dévoile à des Esprits éclai» rés le siége des maladies, leurs cau» ses, leurs dangers & leurs ressour» ces ».

On ne peut donc point prétendre au titre de grand Médecin, si on ignore la doctrine du pouls, si on ne l'étudie pas ; & encore moins, si on cherche à la diffammer.

La Médecine ne se réduit donc point

à purger beaucoup, à ſaigner courageuſement, à laver à toute outrance, à bourrer les malades de lavemens & d'émétique : il faut connoître le pouls, qui en dévoilant le ſiége des maladies, leurs cauſes, leurs dangers & leurs reſſources, indique le lieu où il faut porter un reméde, la cauſe à combattre, & par conſéquent la nature du reméde, qui mérite la préférence ; & enfin les reſſources qui reſtent à la nature, la voie qu'elle affecte ou qu'elle peut choiſir. S'il en étoit autrement, pourquoi tous les Médecins tâteroient-ils le pouls? Que diroit-on d'un Pilote qui ne voudroit point ſe ſervir de la bouſſole, qui chercheroit à plaiſanter ſur l'application qu'en font ceux qui l'ont toujours ſous les yeux, & qui crieroit ſans ceſſe : je ſuis le meilleur des Pilotes, moi! Je ſuis le plus aviſé & le plus honnête! Mes camarades qui conſultent la bouſſole, ſont de malhonnêtes gens; ſur-tout celui qui a contribué, parmi nous, à mettre cette bouſſole à la mode!

## N°. II.

*Jugement de M. le Premier Médecin de l'Impératrice, Reine de Hongrie.*

EN tâtant ces jours-ci le pouls à une Demoiselle de qualité, qui avoit plus de quarante-cinq ans, & croyant le trouver utérin, tel que le décrit l'Auteur des *Recherches*; je lui demandai si elle avoit actuellement ses régles : elle me répondit qu'elle ne les avoit pas eues depuis trois mois.

Je fus à peine arrivé chez moi que j'appris par une Lettre qu'elle m'écrivit, que ses régles venoient de paroître.

Certainement, dit ailleurs Vansswieten, en parlant de la nouvelle doctrine du pouls, cette matière est assez importante pour mériter l'attention de tous les gens de l'Art. ( *Comment. in Aphoris. Boerh. Tom II. Part. II. pag.* 60. & *Tom. IV. Part. II. pag.* 420 ).

Que peut-on oppofer à cette autorité? Ce n'eft point ici un éloge de la doctrine du pouls; une manière de penfer particulière à l'Auteur fur cette doctrine. C'eft une obfervation précieufe par la qualité de celui qui l'a faite, & par la manière dont il procéde.

Il trouve le pouls des régles tel qu'il eft décrit dans les Recherches; il fe rappelle la defcription de ce pouls en le tâtant; il demande des nouvelles des régles qui, fuivant le langage du pouls, devoient exifter: ces régles paroiffent immédiatement après cette forte de prédiction. Il n'en faudroit pas davantage pour affurer l'exiftence du pouls des régles, & la poffibilité qu'il y a de le diftinguer de tous les autres. C'eft le triomphe des Recherches.

Ah! fi Boerhaave avoit fait une pareille defcription, & qu'elle eût été conftatée par une épreuve auffi parlante, de combien de côtés la Renommée n'auroit-elle pas publié cette nouveauté. Eh bien, le Diagnoftic des régles fe renouvelle parmi nous,

vingt fois par mois ! *Meretur rei dignitas !*.... s'écrie Vanſwieten.... &....

## N°. III.

*Jugement de M. Haller.*

L'AUTEUR des Recherches a bâti ſur l'édifice de Solano, un édifice plus vaſte, plus clair, & qui eſt manifeſtement le ſien ; dont la ſtructure ne peut être affermie ou renverſée, que par un grand nombre d'obſervations, qui demandent du loiſir, des occaſions, & ſur-tout un eſprit affranchi de tout préjugé. ( *Phyſiol. Tom. II. pag. 279* ).

Si quelqu'un a pû ſentir l'impoſſibilité des obſervations ſur le pouls, ſuivant les théories ordinaires, c'eſt aſſûrément l'illuſtre Auteur que nous venons d'entendre. Perſonne n'a autant manié la Phyſiologie que lui ; perſonne n'a cueilli tant de lauriers dans cette carrière. Cependant un doute modeſte eſt tout ce que M. Haller met en avant : il aura appris le ſuccès

des observations sur le pouls. Il sera donc aussi décidé à approuver les Recherches, qu'il l'a été à avancer qu'elles sont un ouvrage bien différent de celui de Solano.

Chacun sent le poids de cette décision.

---

## N°. IV.

*Jugement de M. le Camus, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

LA crise est de différente espéce, suivant l'humeur qui est agitée, & qui doit être expulsée; le sang, la bile, la sueur, les urines, les crachats, &c. tendent à s'échapper après une préparation convenable. Cette crise est différente, suivant l'organe secrétoire qui souffre, qui est en action, qui tend à épurer la masse générale des liqueurs du corps humain. Le pouls examiné attentivement, indique toutes ces différences, & le moment où la nature, souvent victorieu-

ſe, quelquefois vaincue, décidera du ſort heureux, ou malheureux du malade.

On trouvera toute cette Doctrine curieuſe, utile aux Médecins, ſalutaire au genre-humain, exactement détaillée dans les *Recherches ſur le pouls, par rapport aux criſes:* le nom de l'Auteur eſt connu dans nos Journaux, & mérite d'être connu dans toute la république des Lettres.

L'ouvrage de cet habile Médecin que nous annonçons, eſt non-ſeulement le fruit de ſes Méditations; mais encore celui d'une longue ſuite d'Obſervations. En liſant de pareilles productions, on ne riſque point de s'égarer dans la pratique, ni d'induire les autres en erreur.

Cette matière eſt ſi difficile, ſi étendue, ſi nouvelle, qu'on ne ſauroit douter que les Obſervateurs n'y ajoutent un grand nombre de découvertes.

Cela ne doit rien diminuer de la gloire de celui qui a le premier defriché & préparé un champ, où il doit croître la moiſſon la plus abon-

dante. Nous invitons tous les Médecins à cette récolte : leur prognostic en sera plus certain ; leur traitement plus éclairé & plus sûr ; le tems où ils doivent placer leurs remédes plus déterminé ; la route que choisit la nature, pour se débarrasser, plus connue.

Sans l'observation du pouls, le Médecin est un Pilote qui vogue sans boussole sur les mers les plus dangereuses ; c'est un Aveugle qui veut guider les autres dans des chemins qu'il ne connoît pas. On trouvera la preuve de ce que nous avançons dans les Recherches : on y examine le caractère particulier de chaque pouls, & le genre de crise qu'il annonce. C'est-là que l'on voit l'exactitude de l'Auteur, & l'importance de la matière qu'il traite . . . Les lumières qu'on tire de l'exploration du pouls, fixent les sources des indications, & banissent le dangereux arbitraire qui régne dans la pratique . . . Les personnes les mieux instruites vous diront, suivant le langage de l'Ecole, que la fiévre n'est autre

chose que le mouvement du sang précipité contre nature. Avec de pareilles connoissances en est-on plus savant ? . . . . La fiévre est un effort de la nature. C'et effort se reconnoît au pouls, dont le mouvement est altéré par des caractères spécifiques qui désignent une crise, soit prochaine, soit éloignée. C'est ce que doit nous apprendre la doctrine du pouls, qui porte aujourd'hui le flambeau devant les pas du Médecin, qui ne craint pas la lumière. ( *Mémoires sur divers sujets de Médecine & Journal économique, Octobre 1756* ).

M. le Camus plaide sa propre cause en préconisant la doctrine du pouls : il l'a suivie & étudiée ; & depuis la publication des Recherches, il a mis au jour sur la même matière une très-bonne Dissertation qui a passé à la censure des Commissaires, nommés par la Faculté. Ainsi ce Corps illustre a eu plus d'une fois sous les yeux la Doctrine du pouls ; & plus d'une fois cette Doctrine a trouvé des Approbateurs parmi les Membres du Corps le plus compétent, pour la juger.

Qu'on produiſe un point de Doctrine-pratique en Médecine, ſur lequel la Faculté de Paris ait porté un jugement à l'unanimité des voix, & je conviendrai alors que la Doctrine du pouls, qui n'a pas le bonheur de jouir de cette approbation unanime, doit par cela ſeul être abandonnée comme inutile.

La Faculté de Paris produira un jour quelque digne Membre, qui achevera de perfectionner ce que d'autres n'ont pû qu'ébaucher ; elle éclairera le Public, & diſſipera tous les doutes & les ſoupçons qu'on auroit voulu répandre. *Exurget noſtris ex viſceribus ultor.* C'eſt ce que j'ai oui dire à plus d'un Docteur Régent.



N°. V.

## N°. V.

*Jugement de M. Vandermonde, Docteur de Paris.*

PERSONNE n'a ignoré à Paris les bruits qui s'y sont répandus avant la publication des Recherches, à l'occasion de plusieurs épreuves que l'Auteur a faites de sa manière de pronostiquer sur le pouls; il n'est pas possible de refuser la plus grande autenticité à quelques-uns de ces pronostics: l'Auteur se contente d'avancer, à cet égard, qu'on doit présumer favorablement de tous ces exemples, en attendant que de bons Observateurs se soient assûrés de la vérité des faits qu'il rapporte; ce n'est pas le langage d'un homme qui veut trop préconiser ses succès.

M. Vandermonde après avoir parcouru toutes les distinctions du pouls critique simple, termine ainsi ce premier Extrait: on vient de voir le systême de l'Auteur sur les pouls simples critiques; c'est la partie la moins rai-

ſonnée de ſon ouvrage ; mais elle en fait les fondemens : les pouls ſont plus ordinairement compoſés ou compliqués : l'expoſition de ces pouls compoſés & compliqués a donné lieu à notre Auteur de développer encore mieux ſon ſyſtême ſur les pouls ſimples ; toutes les parties de ſon ouvrage ſe prêtent des forces mutuelles : le pouls non-critique eſt directement oppoſé au pouls critique.

On doit ſur-tout lire & méditer avec attention le Chapitre où l'Auteur parle du tems & du jour de la maladie, dans leſquels arrivent les évacuations annoncées par le pouls ; il eſt fort ſingulier que l'Auteur ait trouvé dans la marche du pouls, de quoi appuyer les idées d'Hippocrate ſur les quaternaires, les jours & les ternes des maladies. L'hiſtoire du pouls donne un luſtre nouveau à cette Médecine Hippocratique, dont notre Auteur paroît être fort partiſan ; au point même de faire très-peu de cas de quelques-autres ſyſtêmes de Médecine ; il inſiſte peu ſur l'application de ſon ſyſtême à la pratique ; il ſe con-

tente de propoſer des doutes & d'engager les Praticiens à les éclaircir. L'application qu'il fait de ſes principes à l'uſage des ſaignées & des purgatifs dans les maladies, l'attention qu'il croit important d'avoir pour ne point déranger la nature, lorſque le pouls eſt critique, tout cela mérite d'être lû dans l'ouvrage, où tout lecteur attentif trouvera les principaux matériaux d'un ſyſtême de pratique, ingénieux & ſuivi.

L'Auteur a déjà trouvé quelques approbateurs parmi ſes Confrères, & il y en a même qui ont entièrement adopté ſon ſyſtême. Nous avons admiré en lui de grandes vuës, beaucoup de connoiſſances, un eſprit modeſte & vraiment né pour faire des Obſervations . . . ſa manière ſimple & honnête de s'exprimer. (*Journal de Médecine, Mars & Avril 1758*).

M. Roux a réparé la perte qu'a fait la Médecine, par la mort de M. Vandermonde. Quand ce dernier nous ſeroit reſté, le premier auroit pû fournir ſa brillante carrière. La doctrine

du pouls a perdu un de ses zèlés Protecteurs; mais M. Roux lui reste.

---

## N°. VI.

*Jugement de M. Lavirotte, Docteur de Monpellier, & de Paris.*

HÉROPHILE est le premier des Médecins, qui ait traité avec exactitude de la Doctrine du pouls; il l'avoit même fait d'une manière si subtile, que suivant Pline, il falloit être Musicien & Géomettre pour l'entendre, & que Galien lui-même avoue, que ce Chef des Anatomistes s'étoit quelquefois tellement embarrassé dans ses principes, qu'il avoit débité des absurdités. Galien craignoit beaucoup lui-même qu'on ne lui fît de pareils reproches, lorsqu'il a tant approfondi cette matière.

Les Modernes ayant beaucoup moins d'égard que les Anciens aux efforts de la nature, la Doctrine du pouls étoit restée à peu-près au même

point que Galien nous l'avoit laissée, jusqu'à Dom Solano, Médecin Espagnol. M. Nihell, Médecin Anglois, fit un Recueil des Observations de Solano en 1743, avec des Remarques & Observations qui lui étoient propres. L'Auteur des Recherches, a crû devoir pousser ses vuës plus loin, & être parvenu à découvrir un pouls particulier, qui annonce les crachats, un autre qui annonce les régles, un autre les hémorroïdes, &c. . . . Cet Auteur ne cherche pas à convaincre par des raisonnemens; ce n'est que sur des observations de pratique qu'il appuye ses idées. On comprend assez facilement que les révolutions critiques doivent affecter le systême des vaisseaux, & par conséquent changer le pouls de telle ou telle manière. Le pouls qui annonce la sueur est connu depuis Galien, & on ne voit pas pourquoi il ne pourroit pas y avoir une espéce de pouls aussi caractèrisé pour chacune des autres crises, qui sont toujours des efforts de la nature; mais que chaque viscère, chaque partie du corps affecte le pouls,

d'une manière qui lui soit propre, c'est ce qu'on ne pourra persuader qu'à force d'expériences & d'observations bien constatées.

Quand l'Auteur n'auroit fait que réveiller l'attention à cet égard, il se seroit acquis un droit légitime à notre reconnoissance. On ne parvient aux découvertes, qu'en élevant son esprit au-dessus de la sphère des idées ordinaires ; & si l'on trouve que l'Auteur s'abandonne quelquefois trop à la vivacité de son imagination, on doit aussi lui rendre cette justice, qu'il ne prétend rien établir, qui ne soit fondé sur l'expérience & l'observation. (*Journal des Savans, Février 1757*).

Tandis que M. Lavirotte traduisoit l'ouvrage Anglois de Nihell, l'Auteur des Recherches voyoit des malades dans les Hôpitaux & autrement. La Traduction de M. Lavirotte étoit à peine connue, lorsque les Recherches parurent. Ce dernier ouvrage donna beaucoup de célébrité au premier, & l'on s'écrioit, nous avons Solano & Nihell ! Pourquoi le Traducteur de Nihell a-t-il paru semer

plus de doutes que tous les autres Journalistes sur la Doctrine du pouls? C'est ce qu'on ignore. Il demandoit des observations bien constatées. Elles se sont tellement multipliées depuis lui, qu'il y a lieu de croire, que si la mort ne l'eût point enlevé, il eût été satisfait du progrès de sa doctrine, à la publication de laquelle il avoit contribué par sa Traduction. On sait que devenu Médecin des Armées, & ensuite Médecin de l'Hôpital de la Charité de Paris, il travailloit à une collection de faits qui lui manquoient lorsqu'il traduisit Nihell. Il n'osoit résister en face à ceux qui l'accusoient d'avoir contribué à l'introduction de ce schisme par sa Traduction. Il étoit Amateur *caché*, ou *secret* de la Doctrine du pouls; & on peut assûrer qu'il a laissé après lui bien des Médecins qui, sans s'en vanter, sont devenus *chercheurs* timides comme lui. On a souvent entendu dire à quelques-uns d'entr'eux, nous avons des choses étonnantes sur le pouls! J'ai des Observations incroyables sur cette matière! Feu M. de la

Vigne, Médecin de la Reine, étoit de ce nombre. Pourquoi voulez-vous jouir seul de vos trésors, lui disoit feu M. le Cardinal de Tavannes?

---

## N°. VII.

*Jugement de Monsieur Michel, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.*

LEs Recherches sur le pouls (dit M. Michel) contiennent une collection précieuse de faits. ... J'y trouve outre cela, un corps de Doctrine suivi & qui a échappé, ce me semble à bien des Lecteurs. ....... Cette Doctrine du pouls, une fois bien saisie, forme un système de pratique plus beau, plus simple, plus solide, & moins sujet à erreur que tous ceux qui ont été en vogue, ou qui le sont encore aujourd'hui. ..... Elle apprend à distinguer les cas où l'Art peut agir sans danger, & ceux où il faut se reposer sur la nature. ..... Elle fournit les indications favorables

pour l'application des remédes. . . . . Les Médecins ne sauroient trop s'adonner à une connoissance qui écarte les doutes & les contradictions des théories ordinaires. . . . . Les lumières qu'on tire de l'examen du pouls, conduisent le Praticien avec sûreté. . . . . Sans l'Auteur des Recherches il se seroit peut-être passé des siécles avant qu'on se fût avisé de toute l'étendue qu'on pouvoit donner à quelques observations de Solano; sans compter que l'Auteur des Recherches a parlé du pouls des hémorroïdes, du pouls des régles, de celui des crachats & d'autres inconnus à Solano. . . . . Son ouvrage contient un systême de pratique, propre à détruire bien des préjugés. . . . . Mon exemple encouragera peut-être quelques Médecins plus instruits que moi, & mes remarques pourront dissiper les doutes qu'on voudroit jetter sur l'histoire des signes critiques du pouls, & sur l'importance de ces signes. . . . . Je n'ai d'autre objet que de faire mieux sentir l'utilité, la solidité & l'étendue de ces connoissances. . . . . Matière

inconnue à Paris & à Montpellier, avant l'Auteur des *Recherches*.

C'eſt ainſi que s'explique M. *Michel* dans ſon Ouvrage qui a paru en 1757, ſous ce titre : *Nouvelles Obſervations ſur le Pouls, par rapport aux Criſes, à Paris, chez Debure, l'aîné.* Cet Ouvrage a eu beaucoup de ſuccès. L'Auteur y fait l'application de la Doctrine du Pouls à la pratique : il tiendra toujours un des premiers rangs parmi ceux qui ſe ſont appliqués à cette Doctrine. Son Ouvrage en ſera un des plus fermes appuis ; il contient en même-tems les plus forts argumens qu'on ait oppoſé aux théories & aux pratiques ordinaires : il les combat par l'obſervation, encore plus que par le raiſonnement. Toujours fidele à la Doctrine du pouls, il en tire les indications dans le traitement des maladies dont il donne l'hiſtoire, avec cette préciſion & cette noble ſimplicité, qui caractèriſent l'homme au-deſſus des préjugés.

## N°. VIII.

*Jugement de M. Betbeder, Professeur en Médecine, à Bordeaux.*

JAMAIS Ouvrage ne m'est parvenu plus à propos que les Recherches. Je venois d'être nommé Médecin de l'Hôpital de cette Ville, lorsque je le reçus. Persuadé que j'y trouverois de nouvelles ressources pour le soulagement des malades qui étoient confiés à mes soins, je lûs ce Livre avec empressement ; je l'ai relû une seconde fois, avec d'autant plus de plaisir, que j'ai eu occasion de vérifier la plûpart des Observations qui y sont rapportées. . . . Plus d'une fois j'ai forcé des malades à me découvrir des irritations de poitrine, des dévoiemens, &c. . . . Cet Ouvrage manquoit à la Médecine. . . . A Bordeaux, le 8 Janvier 1757. (*Mercure de France, Mai 1757*).

Le témoignage de M. Betbeder peut servir à dissiper toutes sortes de

doutes. . . . Nous ne saurions nous empêcher de l'exhorter de faire part au public de ses propres Observations; elles pourront changer la face de la Médecine. (Adition de l'Auteur du Mercure).

M. Betdeber a continué ses Observations, & on en trouve quelques-unes dans le Recueil que M. Richard vient de publier, & qui ne contribue pas moins que le Journal de Médecine à l'avancement de l'Art. La confiance du public & une réputation brillante ont couronné les travaux de M. Betbeder.

Tel est le sort des Médecins appliqués à leur état, & qui l'exercent avec les lumières convenables. Tel est le comble des honneurs de l'Art, l'amour de ses Compatriotes, & un nom chéri & distingué dans la République des Lettres. Me sera-t il permis d'adresser ma voix à M. Betbeder, & de lui faire part de mes vœux pour l'illustration de notre Faculté, à laquelle je me fais un devoir de prendre intérêt? Ma reconnoissance & mon respect m'attacheront toujours à mes anciens Maîtres.

## N°. IX.

*Jugement d'un Anonyme.*

M'ÉTANT trouvé, dit cet Auteur, auprès d'un malade qui avoit pris une eau émétisée avec du sel de Glauber, je ne tardai pas à découvrir le pouls du vomissement critique, caractérisé par des pulsations fréquentes, saillantes, accompagnées de roideur & de frémissement, dans le moment même que le malade alloit vomir; ce qui se renouvella autant de fois que le vomissement survint. Le vomissement étant fini, le pouls des entrailles se manifesta aussi-tôt, il fut plus développé que pendant l'action de l'estomac, plus souple, avec des pulsations inégales entr'elles, tant dans leur force, que dans leurs intervalles, & avec quelques intermittences irrégulières. Cet état du pouls fut suivi peu à peu de selles copieuses: ces variétés dans le pouls reparurent à plusieurs reprises, & les évacuations ne cesse-

rent que lorſque le pouls fût devenu tranquille, égal & ſouple. J'eus dès-lors une très-bonne idée du ſyſtême des *Recherches*.

Je fus prié de voir une Demoiſelle âgée de quinze ans, attaquée de vapeurs & de convulſions, preſque journalières depuis un mois & demi, ce qui étoit occaſionné par la ſuppreſſion des régles, à la ſuite d'une peur. Cet état avoit réſiſté à bien des remédes : je trouvai le pouls diſpoſé au vomiſſement. J'ordonnai tout de ſuite quatre grains de tartre-ſtibié. Ils évacuerent quantité de bile viſqueuſe, & firent ceſſer les accidens. La malade paſſa une bonne nuit, à l'aide d'un bol calmant. . . . . Le pouls changea quelques jours après ; il fut plus développé, inégal & rebondiſſant, & fut bien-tôt ſuivi des régles qui étoient ſupprimées depuis trois mois. Le flux périodique revenu au bout d'un mois, fut arrêté de rechef par un chagrin : la maladie finit par une hémorragie du nez : j'annonçai cette hémorragie, fondé ſur la préſence du pouls, rebondiſſant, redoublé

& vigoureux, qui parut à plusieurs reprises. Je parvins à sçavoir dire de quelle narine seroit l'hémorragie; car alors le pouls étoit beaucoup plus rebondissant du côté de la narine, d'où le sang devoit sortir. Ce nouvel accident dura plus que le premier; il cessa enfin. Les régles reparurent dans leur tems, & la malade jouit depuis ce tems-là d'une parfaite santé.

Une Communauté considérable de filles m'a fournit des occasions fréquentes d'observer. La Supérieure fut surprise plusieurs fois de m'entendre annoncer bien des incommodités que les malades vouloient cacher, des pertes, des fleurs blanches, des hémorroïdes.... J'ai dit bien souvent à des femmes, dont je connoissois le pouls, si leurs régles étoient abondantes ou modiques, par les différentes modifications qui existoient dans les deux cas. La force du pouls, la roideur & les redoublemens, ou rebondissemens très-marqués, m'annonçoient la grande quantité de l'évacuation. Je fus appellé dans cette même Com-

munauté pour une Sœur attaquée depuis trois jours d'un point de côté, d'une grande douleur de tête, de mal de gorge & de beaucoup de fiévre. Quelle indication n'aurois-je pas trouvé pour la saignée, avant la connoissance du pouls; il étoit stomachal. J'ordonnai un *Cathartico-émétique ;* les évacuations furent abondantes par haut & par bas, & presque tous les accidens furent calmés quelques heures après. La malade passa une nuit tranquille, & la fiévre se termina le huitiéme jour, après les évacuations de ventre, annoncées par beaucoup d'inégalités & d'intermittences dans le pouls. Je laisse à décider au Lecteur si des saignées auroient rempli de semblables indications curatives .... J'annonçai un soir à un Prélat à qui je tâtai le pouls, des urines troubles & épaisses. Je demandai à les voir ; elles se trouverent-telles que je l'avois dit. Je lui dis le lendemain qu'elles avoient repris leur couleur & consistance ordinaires, parce que je ne trouvai plus la modification précédente du soir ;

ce qui se trouva vrai. L'état du pouls qui me fit annoncer les urines troubles, étoit l'inégalité dans ses pulsations; inégalité telle, que les pulsations, partagées à peu-près de six en six, alloient de la première à la dernière, en diminuant, avec un rapetissement singulier de l'artère. . . . . Je me suis exercé à tâter le pouls à des blessés que je n'avois pas encore vûs; j'ai annoncé de quel côté étoit la blessure. Mes Confrères présens sont convenus de la différence des deux pouls. Il m'a paru que lorsque les plaies étoient en suppuration, le pouls de ce côté étoit plus serré que l'autre. (*Mercure de France, Juillet 1759*).

Cette petite dissertation contient la vérification des pouls simples des Recherches. La modestie de l'Auteur qui n'a pas voulu se nommer, ne donne que plus de prix à ces Observations. Quel autre intérêt que celui de la vérité pourroit avoir un honnête homme qui ne veut pas même être connu, & jouir des éloges qui lui sont dû ?

## N°. X.

*Jugement du Commentateur & Traducteur de l'Ouvrage du Docteur Cox, (je crois, M. Dabadie).*

L'OUVRAGE de Cox qui a vû le jour en Angleterre, deux ans après la publication des Recherches en France, a paru fait exprès, pour en assûrer les observations & le systême. Il est en effet surprenant que deux Auteurs, sans s'être communiqués leurs vuës, ayent travaillé sur le même objet, & fait les mêmes découvertes: c'est ce qui est arrivé. On ne peut suspecter la bonne-foi de Cox, ni le soupçonner d'avoir profité des Recherches, que les malheurs de la guerre l'avoient empêché de voir. Le Traducteur de Cox, a tiré le plus grand parti possible de ces heureuses circonstances. Il a fait le parallele des opinions du Médecin François, & de celles du Médecin Anglois.

Ce dernier n'a travaillé que sur l'espéce de pouls des entrailles. Son ouvrage n'a donc pû être comparé qu'à une partie des Recherches. Il en est toujours résulté un jugement favorable à tout l'ensemble du systême.

La Traduction de Cox a paru en 1760. On y rend au célébre M. Ferrein l'hommage qui lui est dû, pour avoir autrefois communiqué son opinion sur le pouls intermittent à M. Nihell, qui ne l'a pas oublié.

Le Traducteur de Cox part de-là pour se glorifier de ce que M. Ferrein est Partisan aussi zèlé qu'éclairé de la doctrine du pouls.



## N°. XI.

*Jugement de M. Menuret, Docteur de la Faculté de Montpellier, & Médecin du Roi à Montelimar.*

LE travail de ce Médecin, très-connu par la supériorité de ses vuës & de ses talens, est consigné dans l'Encyclopédie (au mot *Pouls*). On y trouve une histoire du Pouls qui n'avoit point encore été entamée, & en même-tems une comparaison critique de tous les systêmes qui ont jusqu'ici régné parmi les Médecins. Le systême de Galien, celui des Méchaniciens & celui de l'Auteur des Recherches, y sont exposés avec beaucoup de précision. Le dernier de ces systêmes, est celui qui plaît le plus à M. Menuret. Il s'explique nettement sur ce point; & ce qui doit ôter toute suspicion aux éloges qu'il donne à l'opinion qu'il croit la meilleure, c'est qu'il ne fait pas façon de censurer

l'Auteur des Recherches, lorſqu'il en trouve l'occaſion. Il lui reproche ſurtout d'avoir propoſé ſes idées avec une méfiance qui paroît tenir du Pyrrhoniſme. M. Menuret aime qu'on tranche & qu'on produiſe ſa manière de penſer ſans crainte & ſans détour. D'autres trouveront que le meilleur moyen de propoſer des vérités nouvelles, eſt de le faire avec la modeſtie, l'honnêteté & la circonſpection néceſſaires en pareil cas. Cette manière, propre à l'Auteur des Recherches, lui a valu des éloges de la part de M. Vandermonde, (Voyez N°. V.) & de beaucoup d'autres. Quoi qu'il en ſoit, je ne dois pas oublier que M. Daumont, Profeſſeur de Valence, qui a fourni tant d'excellens articles de Médecine à l'Encyclopédie, s'eſt pluſieurs fois montré très-favoble à la nouvelle Doctrine du pouls.



## N°. XII.

*Jugemens de Messieurs les Professeurs Lamure & Venel, & autres Docteurs de Montpellier.*

MESSIEURS de Lamure & Venel ont fait assez de cas de la Doctrine du pouls, & de l'ouvrage des Recherches, pour en recommander l'étude aux Étudians de la Faculté. Ils ont allaité de ces principes notre jeunesse, l'espoir de la Médecine pour la fin du siécle. Lorsqu'on nommera pour Adversaires de la Doctrine du pouls, deux Professeurs qu'on puisse mettre à côté de Messieurs Lamure & Venel, il sera juste de convenir que cette Doctrine a des ennemis. M. le-Roi, aussi Professeur de cette Classe, a tellement insisté sur le pouls dans des Mémoires qu'il a publié sur les fiévres, que je puis très-bien lui rappeller ce qui a été dit par un homme d'esprit au sujet de ces Mémoires. » L'Auteur y fait » voir à travers une gaze légère un pen-

» chant pour les nouvelles opinions du » pouls «. Mais M. Fouquet en appelle au témoignage & aux Obſervations de M. le Roi ; ce qui ne laiſſe plus de doute ſur la façon de penſer de ce ſavant Profeſſeur.

M. Chaptal, ancien Praticien de Montpellier, s'eſt mis ſous l'étendart de la Doctrine du pouls. Ainſi M. d'Aſpol, Médecin de Lodêve & pluſieurs autres, ont fourni des Obſervations à M. Fouquet. Mais quelles Obſervations ? Des maladies traitées & guéries d'après les ſignes tirés du pouls ; des ſaignées, des purgatifs & autres remédes heureuſement placés ou ſuſpendus d'après les mêmes ſignes. En voilà-t-il aſſez pour convaincre les Incrédules, ou du moins pour juger du peu de fondement de leurs doutes ? Ainſi M. Deſbret, Médecin à Cuſſet, a ſuivi le pouls de l'hydropiſie dans le *Journal de Médecine*, &c. &c.

## N°. XIII.

*Jugement de M Fouquet, Médecin de Montpellier.*

UN Grand Miniſtre qui s'occupe du bonheur de tous les Sujets du Roi, & qui porte ſes vuës éclairées ſur ce qui peut illuſtrer la Médecine Françoiſe ; Monſeigneur le Duc de Choiſeul, a bien voulu recevoir la Dédicace de l'Ouvrage de M. Fouquet. Cette puiſſante protection illuſtre la Doctrine du pouls, & la met à l'abri des criailleries d'une critique aigre & envieuſe. M. Fouquet a ſuivi les diviſions & la nomenclature de l'Auteur des Recherches ; il a fait une foule de découvertes ſur le pouls non critique, dont on avoit peu parlé juſqu'ici. Il appuye ce qu'il dit par une infinité d'Obſervations faites à Montpellier, ſous les yeux de pluſieurs témoins non-ſuſpects ; il aggrandit le domaine du pouls ; il apprend à déterminer

terminer la partie affectée par une maladie ; il attaque mille préjugés sur la saignée & la purgation. En un mot, M. Fouquet met au jour une nouvelle branche sur la doctrine du pouls : cette branche éclaire, assûre & confirme de plus en plus le systême des Recherches, dont on ne demandra plus le complément à l'Auteur, puisque M. Fouquet l'a trouvé & publié. L'ouvrage de M. Fouquet a pour titre : *Essai sur le pouls, de Montpellier, &c.* 1767.

J'ajouterai ici que la doctrine du pouls vient de recevoir le dernier dégré d'honneur, dans un ouvrage dédié A SA MAJESTÉ CATHOLIQUE LE ROI RÉGNANT. Cet ouvrage est de *D. Juan Luis Roche. . . nuevas observationes. . . por el polso* (1761). Il y a encore un ouvrage plus nouveau sous ce titre : *Doctrina de Solano de Luque Aclarada*, par *D. Fr. Garcia Hernandez*, *1765*. Celui-ci est dédié *al glorioso Apostolo de Valencia, Angel de Apocalipsis, san vicente ferrea.* J'ai lû ces deux ouvra-

ges, postérieurs de plusieurs années aux Recherches, & je puis assurer tous ceux qui n'entendent pas l'Espagnol, que nous sommes six fois plus avancés que les Auteurs de ces productions, qui ont fait grand bruit en Espagne. Je ne transcrirai que quelques lignes de D. Roche: il parle des Médecins qui ont adopté dans des Ecrits publics la Doctrine de Solano, & il met de ce nombre.... *Et muy celebre Doctor Dom Joseph - Ignacio de Torres, Medico de la Real familia de S. M. Christianissima, y de Camera del Serenissimo Sennor Duque de Orleans, Miembro de quatre Academias Estrangeres, y de la Real Societad de Londres, &c.* Je ne connois point cet ouvrage attribué ici à M. Torres, *célébre Docteur, &c. &c.* mais je vois qu'on ne savoit pas en Espagne en 1761, ce qui s'est passé à Paris depuis 1756. On l'ignore même encore en 1765, dans l'ouvrage de Hernandez.

## N°. XIV.

*Jugement de M. Vigarous, Docteur de Montpellier.*

JE n'examinerai point, dit M. *Vigarous*, quelle a été la Doctrine de *Galien* sur la nature du pouls, ni les différences qu'il en a établies : qu'il me suffise de remarquer en passant que la doctrine du pouls a été connue d'*Hippocrate*. Il cite deux passages de cet Auteur pour preuve de son assertion. . . . . Il parle des Médecins anciens & modernes qui ont eu quelque part à la doctrine du pouls ; & après avoir fait sentir l'insuffisance de tout ce que les anciens nous ont laissé à cet égard, & avoir rendu à Solano, parmi les modernes, la justice qu'il mérite, il ajoute que l'Auteur des Recherches a rédigé la méthode de Solano dans un nouvel ordre, qu'il l'a assûrée, étendue & embellie

par ses découvertes, & qu'il a par-là donné une nouvelle face à la Médecine : il cite enfin Messieurs *Michel* & *le Camus*, qui ont confirmé & enrichi la doctrine du pouls par leurs Observations..... Il va plus loin. Il est de fait, ajoute-t-il, que les Médecins ont de tous tems regardé le pouls comme leur guide nécessaire dans le traitement des maladies. Or, on doit convenir que tout ce qui a été dit sur ce sujet avant *Galien*, & que ce que *Galien* lui-même en a écrit, est peu lumineux, peu réfléchi & illusoire. . . . . . Le pouls grand & fréquent, considéré simplement par rapport à sa force & à sa célérité, & sans nul égard à ce qu'il peut avoir de critique, ou de non critique, présente l'idée d'un mouvement fébrile violent, qu'on doit s'efforcer de calmer par toutes sortes de moyens : toutesfois ces qualités du pouls sont dans certain état des maladies, le produit d'un effort salutaire de la nature ; de sorte qu'on ne sauroit entreprendre d'y rien changer, sans

mettre la nature en défaut & le malade en danger. . . . . . La doctrine des *Recherches* fait naître l'espoir d'un succès *etonnant* dans la pratique de l'Art. . . . . . . . Le raisonnement ne peut rien contre l'expérience; il faut pour la combattre, avoir pardevers soi des faits certains & bien avérés. . . . La doctrine du pouls des modernes n'a rien de difficile qu'au premier aspect, & seulement pour ceux qui n'en ont pas fait l'essai. . . . . . . Elle a été confirmée par une foule d'Observations les plus éclatantes & les moins ambigues. . . . M. *de Lamure*, Professeur de Montpellier, & nombre d'autres Médecins ont reconnu que le pouls intermittent annonce la diarrhée. M. *Fouquet*, aussi Médecin de Montpellier, & quantité d'Étudians de mérite de cette Université, ont tous été convaincus par leur propre expérience, de la vérité de la nouvelle doctrine du pouls; il y a eu divers témoins de tous ces faits. . . . . . . A l'aide de cette doctrine, on peut former des prédictions *surprenantes*

dans les maladies. . . . . . Elle donne un nouveau lustre à la Médecine. ( *Thèse soutenue aux Ecoles de Montpellier en 1760* ). Telle est la fortune que la doctrine du pouls a fait dans une Ecole célébre : *Il n'est pas possible de se refuser à l'autenticité de tant de preuves* ( ibid ). M. *Fouquet*, Membre de la même Faculté, dont nous rapportons le jugement ( N°. XIII ). a poussé cette doctrine aussi loin qu'elle peut aller, & M. *Vigarous* continue à la cultiver, de concert avec plusieurs autres Médecins de cette Faculté.



## N°. XV.

*Jugement de M. Parade, Docteur de Montpellier, Médecin à Périgueux.*

J'AI lû, Monſieur, dans votre Journal du mois de Mai 1766, une Obſervation ſur un dévoiement accompagné du pouls, appellé *inteſtinal*, par M. *de Bordeu*, votre Confrère; cette lecture m'a fait naître le déſir de vous communiquer deux de mes Obſervations ſur une matière, qui me paroît de la plus grande importance, & même illuſtrer notre ſiécle: (*dévoiement annoncé par le pouls inteſtinal, ſaignement de nez, précédé du pouls nazal*). . . Je ne penſe point qu'on puiſſe voir clair dans la plûpart des maladies, ſur-tout les aiguës, lorſqu'on ne connoît pas bien, & qu'on ne s'attache pas à étudier opiniâtrément les caractères du pouls *inférieur*, *inteſtinal*, plus ou moins *compoſé* ou *compliqué*: ce ſont les rith-

mes qui me paroissent jouer le plus grand rôle Dans les maladies humorales, si le pouls inférieur, & plus ou moins décidemment *intestinal*, n'annonce pas toujours une vraie crise, au moins nous fait il connoître le tems le plus favorable pour placer des purgatifs : ce symptôme m'a constamment réussi, ou heureusement guidé, même lorsque d'autres symptômes paroissent s'opposer à l'application du purgatif ; c'est ce que je me fais gloire de publier. (*Journal de Medecine*, *Octobre 1766*).

Voici la refléxion de M. *Roux* sur la Lettre de M. Parade : » Nous exhortons M. Parade à continuer de » nous faire part de ses Observations, » nous osons lui promettre d'avance » l'accueil le plus favorable de la part » de tous les Médecins qui s'intéressent véritablement au progrès de » leur Art ». La doctrine du pouls peut donc se flatter de l'approbation de M. *Roux* ; & cette approbation l'honore autant qu'elle doit la rendre chère à ceux qui sentent le prix des décisions des grands Maîtres. Quant

à M. Parade, la réputation dont il jouit dans sa Patrie, est une preuve de ses succès, autant que de ses lumières, qu'il ne fait pas difficulté d'attribuer en partie à la connoissance du pouls.

---

## N°. XVI.

*Jugement de M. Robert, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

DE quel avantage ne seroit-il pas pour l'humanité d'avoir des signes qui servissent à reconnoître les mouvemens critiques ? Ils existent ces signes; c'est le pouls qui les fournit. Il est étonnant qu'on s'obstine à rejetter une doctrine aussi lumineuse & aussi utile au salut des malades, & à la gloire des Médecins. . . . . . Le pouls dans les engorgemens de l'arrière-bouche, peut aider à guider le Médecin : s'il devient supérieur, il démontre que l'effort principal est dans ces parties. . . . . Le pouls de-

venant rebondiſſant au commencement de chaque redoublement, je prévins le malade qu'il pourroit avoir un ſaignement de nés; en effet le ſang coula de ſes narines, & il fut ſoulagé. . . . . . . . . Ayant trouvé le pouls ſautillant & fort concentré, j'en conclus qu'un émétique étoit convenable. . . . . Comme il peut arriver que l'effort d'action diminue dans quelques organes, tandis qu'il augmente dans d'autres, la circulation doit devenir inégale; c'eſt de cette inégalité, ſans doute, que dérivent les nuances du pouls. . . . . . Il doit porter une empreinte de l'effort prédominant. . . . . Il paroît donc être un moyen de découvrir dans quel organe l'action réſide principalement.... Quand la criſe doit ſe faire par les parties ſupérieures, ou qu'un ſaignement de nés eſt prêt d'arriver, le pouls devient *dicrotus*. . . Le pouls inégal & intermittent ſe rencontre toujours lors des efforts critiques dans le bas-ventre. . . . . . Le pouls peut prendre un nouveau rithme par l'effort redoublé d'un organe principal...

Qu'on ne ſoit donc plus étonné ſi le *pulſus undoſus* annonce la criſe qui doit ſe faire par la peau. . . . . . La doctrine du pouls fondée ſur l'obſervation, contredit la circulation telle que nous la concevons ; ou pour mieux dire, elle renverſe la plûpart de nos opinions ſur l'économie animale: mais eſt-ce notre théorie, ou bien les obſervations qui ſont fauſſes ? (*Traité des principaux objets de Médecine*, *année 1766*).

Ainſi s'exprime M. *Robert*. Pénétré du deſir le plus vif de voir régner parmi les Médecins, & juſques dans leur Doctrine, cette ſage Logique qui en appelle à la réflexion & à l'obſervation, il s'y attache avec courage, il pourſuit avec vigueur & généroſité, des faits prétendus, & des théories qui lui paroiſſent capables d'égarer. Il ne craint pas le préjugé, il l'attaque de front. On a dit de lui, qu'échauffé par ſon zèle, il a ſaiſi le moment; . . . qu'il a

*Tiré au Monſtre, & d'un trait lancé d'une main ſûre,*
*Il lui a fait dans le flanc une large bleſſure.*

On ne doute point qu'enfin les efforts de M. *Robert* ne soient suivis d'un succès désiré. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il rend hommage à la vérité, en publiant sa façon de penser, qui est bien conforme à celle de tant d'honnêtes gens, instruits & éclairés.

---

## N°. XVII.

*Jugement de M. Strack, Médecin de S. A. M. l'Electeur de Mayence.*

PENDANT que je lisois les *Recherches sur le pouls*, une Demoiselle de trente-huit ans, pléthorique, d'ailleurs très-craintive, qui avoit coutume dêtre réglée très-fortement toutes les trois semaines, me consulta pour savoir si elle pourroit, sans danger, faire un petit voyage, dont elle devoit être de retour le lendemain. Ayant trouvé son pouls mol & égal, je lui dis qu'elle pouvoit partir hardiment. Trois jours après son retour, elle me pria de lui tâter le

pouls : je le trouvai *mince*, c'eſt-à-dire que ſes pulſations alloient en diminuant ; ſur quoi je lui dis qu'elle auroit inceſſamment un flux abondant d'urine. Elle me répondit que depuis la nuit précédente elle en avoit rendu une très-grande quantité, ce qui l'avoit très-fort étonnée. Quelques jours après, cette même perſonne, frappée de ma prédiction, me préſenta encore ſon pouls à examiner. Fondé ſur ce que j'avois lû dans les *Recherches ſur le pouls*, je lui dis que je croyois qu'elle auroit ſes régles inceſſamment, & qu'elle les auroit abondantes : elle m'apprit qu'elles étoient ſurvenues ce jour même. Depuis ce tems j'ai eu pluſieurs fois occaſion, après avoir examiné ſon pouls, de lui prédire le jour où elle ſera réglée.

Un Etranger, homme bien conſtitué en apparence, étant venu de ſoixante lieues, pour conduire ſa femme paralytique, aux bains chauds de Wiſbaade, me conſulta ſur la maladie dont elle étoit attaquée ; & lorſque je lui eus dis ce que j'en penſois,

il me pria de lui tâter le pouls; je le trouvai pectoral, tel que le décrit l'Auteur des *Recherches :* je lui dis que je croyois qu'il cracheroit bientôt: il me répliqua que depuis plusieurs années, il avoit coutume d'expectorer tous les matins quantité de crachats cuits & puriformes.

Voilà les observations que j'ai eu lieu de faire jusqu'ici sur la prédiction des crises par le pouls. Je ne doute pas que chaque Médecin, pour peu qu'il soit Praticien, ne sente toute l'importance de ces Recherches, & qu'il ne pense avec moi, que si tout ce que l'Auteur avance se trouve vérifié, comme je ne doute pas qu'il ne le soit tôt ou tard, il mérite dans l'histoire de la Médecine, une place pour le moins aussi distinguée que celle de Solano. Sa façon de s'énoncer, la netteté de ses idées, l'ordre qui régne dans son ouvrage, le détail exact de toutes les connoissances qui relèvent ses observations, ses doutes judicieux, les points de vue lumineux qu'il indique, & sur-tout la conformité de sa doctrine, avec plusieurs

obſervations d'Hippocrate & de bons Praticiens de nos jours, eſt un préjugé très-avantageux pour ſa doctrine & l'excellence de ſon ouvrage. Si quelques Médecins refuſent d'admettre les vérités-pratiques qui réſultent de ſes obſervations, c'eſt peut-être, parce qu'elles ne s'accordent pas avec les hypothèſes de nos Écoles. Mais comme je connois un grand nombre d'autres faits conſtatés par l'expérience, qui ne ſont pas moins oppoſés à la théorie commune, pourquoi voudroit-on rejetter ceux-ci, & les regarder comme imaginaires? (*Journal de Médecine, Janvier 1767*).

On n'a ceſſé en effet de regarder la doctrine du pouls, comme étant oppoſée à la théorie ordinaire méchanique des petits vaiſſeaux & de la circulation du ſang. En conſéquence elle a paſſé pour impoſſible parmi ceux qui ne connoiſſent que cette théorie. Feu M. *Fournier*, Médecin des moins agités, & des plus doux, ou des plus modeſtes, avoit entrepris d'écrire contre la doctrine du pouls; il vouloit en démontrer le faux:

mais la démonstration qu'il promit d'abord avec emphase, ne parut point, & lorsqu'on lui en demandoit des nouvelles, il répondoit qu'il y avoit bien des choses à dire sur cette matière. Feu Monsieur *Renard*, un des Médecins des plus anciens, tenoit à peu-près le même langage. On a trouvé à la vente de sa Bibliothéque le Livre des Recherches, rempli à chaque page d'espéces de notes, qui prouvent qu'il l'avoit tout lû. Mais malheureusement on n'a pû deviner le langage qu'il s'étoit fait, ou la valeur des signes qu'il plaçoit en marge. D'ailleurs il est arrivé que chacun des signes qu'il a fait sur une page, s'est peint sur la suivante : en conséquence toutes les marges à droite & à gauche, sont pleines de marques & de petits pâtés inintelligibles.

Voilà à quoi se reduit le travail de M. *Renard* sur le pouls. Quoi qu'il en soit, M. *Strack* a mieux que personne, saisi la raison des oppositions qu'a trouvé la doctrine du pouls; c'est la bonne foi avec laquelle quelques Médecins croyent à leur théo-

rie; il en eſt peu qui ayent la force d'y renoncer, & moins encore qui, ainſi que M. *Strack*, avouent naturellement qu'il y a tant de choſes inexplicables, que la doctrine du pouls peut bien paſſer dans la foule. Mais il viendra peut être un jour où cette doctrine ne ſera point impoſſible à expliquer : laiſſons uſer la théorie ordinare.

---

## Nº. XVIII.

*Jugement de M. Robin, Docteur de Montpellier, Médecin à Touſſy.*

RAPPELLEZ-vous, mon cher Confrère, de quel ridicule je tâchois de couvrir ceux de nos Étudians en Médecine, qui cherchoient à s'inſtruire ſur les criſes qu'annoncent les différentes nuances du pouls, ſoit en ſanté, ſoit en maladie. Autant j'étois éloigné de la doctrine de l'Auteur des *Recherches ſur le pouls*, autant ma propre expérience me rend ſon Partiſan. C'eſt pour lui faire une eſ-

péce d'amende-honorable, que je choisis la voie du Journal pour vous faire part de mes observations à ce sujet. Vous devez y ajouter d'autant plus de fois, qu'elle ne sont rien moins que le produit de la prévention. M. Robin rappòrte ses observations, & poursuit ainsi. Ces observations, mon bon ami, me décident plus que jamais sur la doctrine du pouls. Je la crois d'autant plus sûre, qu'elle est appuyée par un grand nombre d'observations; je pense qu'on ne peut trop s'inculquer dans la mémoire les signes qui caractérisent tous les pouls, & que plus les Médecins en feront une application suivie & refléchie dans leur pratique, moins ils seront exposés aux bévuës que l'obscurité de la Physique du corps humain peut occasionner. Mais il faut se défaire des préjugés, & la chose n'est pas facile; pour moi j'y renonce en entier, (*Journal de Médecine, Février 1767*).

Voilà l'aveu le plus généreux que puisse faire un galant homme; ce procédé caractérise un ami de la vérité; il est bien loin de cette fausse

honte qui oblige les hommes à ne point se départir d'une premiere opinion, souvent formée sans le moindre examen. L'approbation de M. Robin est d'autant plus précieuse à la doctrine du pouls, que ce sage & savant Médecin a vû mieux que personne cette doctrine de tous les côtés possibles; il l'a jugée sans préjugé, mais sans envie; il ne l'a pas noircie pour la rendre suspecte.

---

## N°. XIX.

*Jugement de M. Gardane, Docteur de Paris & de Montpellier.*

LE pouls est la boussole qui doit conduire le Médecin; lui seul peut indiquer tous les changemens qui se passent dans notre machine, & diriger nos pas dans le traitement épineux des maladies. . . . . Ne soyez pas surpris, Monsieur, de me voir le Partisan si zélé de la doctrine du pouls; je l'ai méconnue tandis que

j'étudiois la Médecine à Montpellier. Les Etudians tranchent, pour l'ordinaire, quand il est question de prononcer sur le mérite d'un ouvrage, souvent même sans l'avoir lû : mieux instruits dans la suite, ils rougissent plus d'une fois de leur précipitation. J'avoue donc que, dans le tems, j'ai regardé l'ouvrage de Solano comme fabuleux ; que j'ai pris M. Nihell, son disciple, comme un enthousiaste : ajouterai-je que j'ai crû voir dans les Recherches sur le pouls, le fruit d'une imagination hardie, plutôt que celui de l'observation. Enfin, le dirai-je, j'ai pensé que ceux dont le témoignage étoit venu à l'appui de ces Recherches, s'étoient laissés séduire par la nouveauté, & qu'ils avoient crû voir, ce qu'au fonds ils n'avoient jamais vû. Je vous ai prévenu que j'étois Étudiant, & ce seul titre doit me faire pardonner trop de légéreté. . . (*Journal de Médecine, Mai 1767*).

M. Gardane, rapporte ensuite, après quelques observations, une petite avénture qui lui arriva étant Étu-

dia-t. Il badinoit ſur le poul avec pluſieurs jeunes gens : la ſcêne étoit gaie puiſqu'elle ſe paſſoit à table ; il tâta ſon pouls & crut le t o ver diſpoſé à l hémorragie, ſuivant les Recherches : il annonça avec dériſion qu'il avoit le pouls nazal. Le repas n'étoit pas fini, qu'il lui ſurvint un ſaignement de nés. S'il eſt vrai, comme il le dit, que les rieurs ne furent pas pour lui, il eſt certain au moins que le courage & la candeur qu'il met dans le rapport de cette hiſtoire, lui font beaucoup d'honneur. Voilà de ces obſervations précieuſes, auxquelles il n'y a point de réplique.

Ce ſont les premiers efforts d'une ame jeune encore, & qui s'élance vers le vrai. Quelqu'un l'a remarqué ; il eſt malheureux que les jeunes gens perdent en avançant en âge, le fruit de leurs premieres idées, & même des vérités, que le ſeul hazard fait ſouvent découvrir à la curioſité, qui leur eſt naturelle. Cette remarque eſt très-juſte. Peu de Médecins conſer-

vent, comme M. Gardane, la même ardeur qu'ils montrerent dans leurs premières années : il en eſt peu qui ſachent revenir ſur leurs pas, & marier le courage & la fermeté de l'âge mûr avec la candeur & la ſagacité des premières années.

Ce que je viens de rapporter d'après M. Gardane, n'eſt point le premier trait qui le diſtingue dans la République de la Médecine.

---

## N°. XX.

*Jugement de M. Dupuy, Médecin de Paris.*

SACHANT *par oui* dire ce que je vais rapporter de ce Médecin, adopté par la Faculté, avant même qu'il eût commencé ſa Licence, j'ai cru pouvoir le mettre au rang des Partiſans du pouls : ce que j'ai à annoncer ne peut nuire à perſonne, ni gêner en rien la liberté de M. Dupuy, encore moins bleſſer ſa délicateſſe.

Un Cenſeur Royal a actuellement entre les mains un Ouvrage de M. Dupuy pour l'examiner. Le projet de cet Ouvrage eſt digne des talens de l'Auteur : il s'agit d'une hiſtoire complette, ſuivie & critique, de tout ce qui a été dit ſur le pouls. Des diſcuſſions pénibles & ſavantes ont fait naître un corps de doctrine qui manquoit. On dit que l'Auteur s'y détermine entiérement pour le ſyſtême des Recherches. Ce ſera une nouvelle gloire & un nouvel appui pour cet Ouvrage, de même que pour l'hiſtoire du pouls, que les travaux de M. Dupuy ne peuvent manquer de rendre plus chers & plus utiles à tous les Médecins.



## N°. XXI.

*Jugement de l'Auteur du Traité de l'abus de la saignée.*

L'HONNEUR qu'a fait aux *Recherches* l'Auteur de l'abus de la saignée, en les laissant subsister parmi les ouvrages qui composent sa Bibliothéque, mérite la reconnoissance de tout Amateur du pouls. Je ne sais à qui je rends hommage, en payant mon tribut à cet Auteur anonyme. Il y a des personnes qui disent que cet Auteur est M. Bo er, Docteur de Montpellier. D'autres avoient crû que le Traité de *l'abus de la saignée* étoit de M. Dubourg, Docteur, Régent de la Faculté de Paris. Ce Médecin s'est souvent expliqué d'une maniére très-favorable pour la doctrine du pouls. Je crois pouvoir joindre à cette remarque un remerciement que je dois, dans mon coin, à M. Dubourg; il vient de châtier la Botanique;

Botanique ; il a entrepris de la nettoyer de son infâme & barbare jargon. Il la présente, comme elle doit être cultivée parmi nous, en françois, & d'une maniére plus simple, plus nette & plus intelligible, que n'étoit cet ancien Apparat gothique, dont elle étoit hérissée. Ainsi se dissipe peu-à-peu le nuage qui couvroit la Médecine des siécles d'ignorance : ainsi sont chassés, comme des mouches incommodes, les essains de Pédans qui avoient voulu s'emparer de notre Art, & qui passoient leurs jours à mordre leurs voisins, & à mentir au Public.

M. Dubourg doit être encouragé par tous les gens de bon goût ; ils l'ont vû avec plaisir abattre l'épais Colosse du préjugé, qui s'étoit perché sur les échasses de l'impudence & de l'intrigue.



## N°. XXII.

*Jugement de M de Picamilh, Docteur de Montpellier, & Médecin de l'Isle de Rhé.*

M. De Picamilh, après avoir cité deux faits de pratique, les moins équivoques, en faveur de la doctrine du *tissu muqueux*, qu'il a, dit-il, eu l'honneur de communiquer à M. Richard, qui lui a recommandé de faire toutes les observations possibles à cet égard; après avoir dit qu'il a recueilli d'autres observations sur le même sujet, qu'il se propose de publier dans le tems, M. de Picamilh fait cette remarque touchant les Recherches sur le pouls. Vous voudrez bien, Monsieur, me mettre dans le nombre de ceux qui, sans avoir jamais eu aucun préjugé contre la doctrine du pouls, l'ont suivie & vérifiée sur les malades. J'étois à Montpellier lors des disputes sur cette matière, & je ne suis point étonné que de bons es-

prits, tel que l'eſt M. Robin, dont vous avez parlé dans le Journal du mois de Février dernier, ſoient revenus ſur leurs pas. Quant à moi, je continuerai à ſuivre une route qui ne m'a jamais égaré : je dois ce témoignage à l'Auteur des *Recherches ſur le pouls*, & à ſa doctrine, de même qu'à un de ſes zélés Partiſans, Monſieur Fouquet, Docteur de Montpellier, qui travaille ſur cet objet, & dont je dois attendre l'ouvrage avant de publier mes Obſervations. (*Journal de Médecine, Juin 1767*).

On peut dire à M. de Picamilh ce que diſoit M. Roux à M. Parade : (Voyez N°. V. pag. 313). Écrivez, Monſieur, & donnez vos obſervations avec courage ; faites part des diverſes occaſions où la doctrine ſur le pouls vous a ſervi. Faites l'application de cette doctrine à la pratique journalière. L'ouvrage de M. Fouquet vient de paroître ; on attend le vôtre. Soyez ſûr de l'approbation de tous les Médecins, qui aiment leur profeſſion, & ſoyez sûr auſſi de la

critique de ceux qui s'aiment plus que leur profession.

---

## N°. XXIII.

*Jugement de M. Bertier.*

LE but que l'Auteur se propose dans cet ouvrage, est de classer assez distinctement les différentes modifications du pouls, pour établir sur ces différences, les signes propres à chaque évacuation critique. L'exécution de ce projet demande des observations précises, constantes, & en quelque sorte infaillibles dans leurs indications. L'Auteur a tiré ses principes de cette source. . . . . . . . Pour rendre ses Recherches plus intelligibles, il s'est fait un langage plus net & plus sensible, que celui dont les anciens & les modernes se sont servis pour indiquer les différens états du pouls. Ainsi les pouls *formicans, miures, caprizans*, n'entrent pas plus dans les cathégories où il place les pouls

différens, que les pouls *forts & foibles, fréquents & lents, grands & petits, durs & mols.*

Ces vagues dénomminations sont trop indépendantes de l'état habituel du malade, & trop dépendantes des caprices, ou des idées particulières, dont chaque Médecin est susceptible. L'Auteur a imaginé une nomenclature, qui n'est point sujette à ces inconvéniens. . . . . Ici l'analogie des pouls, des maladies & des remédes, est conservée, soutenue & poussée dans les mots, comme dans les choses. . . . . . Comme tout se réduit ici à des comparaisons, & par conséquent à des opérations compliquées, où la mémoire intervient & peut être fautive, l'Auteur assigne une mesure plus présente, plus actuelle, plus sensible ; c'est l'inégalité des pulsations & de leurs distances.... Dans les crises, la nature ne travaille qu'à se délivrer de l'embarras qui l'afflige ; son action se répand quelquefois sur plusieurs organes ensemble, quelquefois elle se rassemble sur un seul ; souvent elle semble errer ou

revenir de l'un à l'autre. . . . . La crise qui se prépare est plus ou moins laborieuse; les accidens, les phénomènes qui s'y joignent, sont plus ou moins irréguliers, plus ou moins tumultueux : le pouls est une espéce d'écho qui répéte tous ces tons, tous ces mouvemens de la crise; sa voix appelle l'art au secours de la nature; il lui assigne le quartier où elle a besoin de son aide; il lui marque même le service qu'il attend de son zèle : mais pour entendre son langage, il faut avoir l'oreille bien exercée & bien épurée. L'Auteur de ces *Recherches* nous montre des écueils, où, en suivant les méthodes les plus reçues & les mieux justifiées, on court risque de faire naufrage. . . . Les essais qu'il nous donne suffisent, il n'élude pas les questions litigieuses, dont ses observations sur le pouls pourroient faciliter la discussion : telle est, par exemple, la fameuse question qui a partagé les anciens & les modernes sur un aphorisme où Hippocrate prétend que le Médecin doit suivre la nature, tendre au même but qu'elle.

Les adverſaires de ce ſentiment, ſoutiennent qu'il ne faut pas ſe fier ſi aveuglément à la nature, mais plutôt la diriger, ſe défier des criſes qu'elle prépare, ou du moins leur donner une détermination qu'on juge convenable. . . . . . De toute ſa doctrine, l'Auteur tire une concluſion trop importante pour l'oublier ici, c'eſt qu'un reméde produit toujours un bon effet ſur le pouls, lorſqu'il le développe & le rend excréteur, ou qu'il rend ſimple & critique, un pouls qui étoit compliqué & non critique : au contraire, l'effet du reméde eſt fâcheux, quand il rend couvulſif & non critique, un pouls qui étoit critique & développé.

L'Auteut a encore ſemé dans ſes Recherches une infinité de réflexions que nous n'avons pas pû recueillir dans notre Exrrait, & dont les Praticiens ne ſauroient trop ſe pénétrer... Si elles ſoutiennent l'épreuve, il en naîtra des lumières & des ſûretés, qu'on ne ſauroit trop deſirer. Pour s'en convaincre, outre les Ecrivains cités par notre Auteur, qu'on liſe les

traités du pouls, composés par *Pierre-Paul Galea*, *Antoine Honestus*, *Eustache Rudius*, *David Abercrombe*, *&c.* on verra combien en le perfectionnant, on enchérit ici sur tout ce qu'ils ont publié, pour rendre fin & érudit le tact du pouls, & pour spécifier les présages fondés sur le rythme des pulsations. (*Mémoires de Trévoux*, *Février 1757*).

On avoit crû que ce Jugement appartenoit à feu M. Astruc; mais ce Médecin toujours attaché à ses ouvrages, dans lesquels il insiste sur le pouls, n'a pû y renoncer entiérement. Il s'est pourtant expliqué souvent, d'une manière favorable aux Recherches, sur-tout quand il parloit à des gens que n'offusquoit point la nouvelle doctrine du pouls. M. Astruc paya dans ses dernières années le tribut ordinaire à son grand âge. Il laissoit mettre ses décisions en avant, par ceux qui avoient besoin de se cacher derrière un nom célébre. M. Astruc hésitoit entre la raison & d'anciennes liaisons. Il se contentoit de dire historiquement le

pour & le contre. Ayant un jour parlé au Collége Royal contre la doctrine du pouls, un de ses Auditeurs alla de l'École à l'Hôpital. Les malades l'éclairerent mieux que les leçons du Professeur, & il devint Partisan du pouls. Ainsi, feu Pablo cherchoit à prouver à Solano qu'il ne pouvoit voir ce qui se passoit sous ses yeux. Quoi qu'il en soit, le Journaliste de Trévoux a rendu le système des Recherches avec une sagacité singulière, & d'une manière qui pourroit faire honneur à un Médecin.

---

## N°. XXIV.

*Jugement de M. de la Place.*

ON peut regarder ce système sur le pouls, comme celui de Tournefort sur les plantes. Quoiqu'on trouve dans les Auteurs antérieurs à Tournefort, quelques morceaux de la Méthode de ce grand Botaniste, il n'en a pas moins été regardé comme l'Inventeur.

L'Auteur des Recherches rend à Solano, Médecin Espagnol, qui vivoit au commencement de ce siécle, ce qui lui est dû; mais il fait sentir en même-tems le grand nombre de différences qu'il y a entre son systême & celui de Solano.

Enfin, notre Auteur fait voir clairement que le Plan qu'il propose, ne peut être confondu, ni avec celui des Chinois, ni avec celui de Galien, ni avec celui des Modernes. Il n'avance rien qui ne soit appuyé par des observations de pratique qu'il rapporte; & ce qu'il y a de plus favorable pour lui & de plus concluant pour sa Méthode, c'est que parmi ces observations, il y en a plusieurs qui ont été faites en public, & qui se sont déjà répandues dans Paris. Les observations 1, 20, 48, 49, &c. ont été faites par l'Auteur, devant des personnes de considération. On ne s'est point borné dans cet ouvrage à donner des observations nouvelles & fort utiles sur le pouls; il y a bien des traits qui font sentir la profonde méditation de l'Auteur sur le peu de fondement de

plusieurs opinions reçues. . . . . La sensibilité des parties organiques, leur activité, celle des organes en particulier, & l'effort que les parties du corps ne cessent de faire les unes sur les autres, sont les principaux fondemens de la théorie de l'Auteur des Recherches. . . . . L'article de l'action des remédes sur les mouvemens du pouls, est des plus curieux de tout l'ouvrage : il veut que la Médecine soit une & universelle. . . . . Enfin, notre Auteur paroît très-partisan de la Médecine naturelle, celle qui fait le moins de remédes qu'il est possible : il attend presque tout de la nature, sur-tout lorsque le pouls est critique & simple : il ne dit pas ce qu'il pense qu'il faut faire, lorsque le pouls est non critique, jusqu'à un certain point ; nous dirions, s'il étoit possible de le deviner, que dans ces cas-là, il n'a pas grande confiance aux remédes ; cependant il faut attendre qu'il s'explique sur cet article. (*Mercure de France, Novembre 1756*).

Il seroit en effet injuste de prétendre deviner les opinions d'un Au-

teur. Celui des Recherches n'a reçu la justice qui lui est dûe à cet égard, que par le traducteur de Cox, qui a remarqué que les conclusions sur la pratique, & l'application de la doctrine du pouls aux maladies, n'est que pressentie dans les Recherches, sans qu'il y ait sur cet objet rien qui montre une décision formelle : elle eût été trop précoce, avant que l'on fût accoutumé aux observations sur le pouls. Au reste, la justice rendue par l'Auteur du Mercure à l'ouvrage dont il donne l'Extrait, suppose beaucoup d'attention à vérifier les faits avancés. D'autre part, cette manière de décider sage & honnête, est trop généralement connue dans l'Auteur du Mercure, pour qu'il faille travailler à la faire appercevoir.



## N°. XXV.

*Jugement de M. Freron.*

CE Livre (*Recherches ſur le pouls*) donne une lumière nouvelle dans la pratique de la Médecine, & paroît d'autant plus utile, qu'il traite d'une matière ſur laquelle on a le moins écrit, quoiqu'elle ſoit de la plus grande conſéquence pour la connoiſſance des maladies. L'objet principal de l'Auteur de cet ouvrage, a été de comparer la marche, les phénomènes & les événemens des maladies, avec les diverſes modifications du pouls, pendant les différens tems, les divers dégrés, les différentes tournures de ces mêmes maladies, de ramener à des principes généraux une ſuite d'obſervations particulières, & de répandre ſur cette théorie de l'art autant de lumière que ſur la pratique. En un mot, c'eſt un traité général de toutes les eſpéces de pouls. Galien, en écrivant ſur ce ſujet, a diſtribué

en plusieurs classes les différentes sortes de pouls. Comme il sentit la difficulté de les caractériser, & de les exprimer d'une manière intelligible, il les désigna par des rapports avec des choses plus connues. Il prétendit avoir trouvé des pouls qui ressembloient à la marche des fourmis, & les appella pouls *formicans*. . . . . . . Les Chinois qui passent pour être fort experts dans la connoissance du pouls, & qui se sont exercés de tout tems dans cette partie de la Médecine, ont pris le même parti que Galien; ils ont parlé d'un pouls *roulant*, de celui *qui va comme une grenoüille*, d'un autre *qui ressemble au fretillement d'un poisson*. . . . . . Les Modernes ont divisé les pouls en *forts* & *foibles*, *fréquens* & *lents*, *&c.* L'Auteur rejette toute cette nomenclature ancienne & moderne, comme n'exprimant rien d'assez précis. Il a observé qu'un pouls d'une espéce particulière annonçoit une évacuation du côté de la tête, & il l'a nommé pouls capital, &c. La disposition naturelle des organes contribue infiniment à faire

bien saisir les nuances qui différencient les pouls. Mais quand on ne seroit pas doué d'une extrême finesse dans le tact, il ne seroit pas impossible d'appercevoir ces nuances ; & les connoissances particulières que les Médecins peuvent acquérir sur le pouls, doivent moins être attribuées à la délicatesse de leurs sens, qu'à leur expérience. C'est l'examen de toutes les modifications que prend le pouls, qui fait le fonds de cet ouvrage. On y apprendra à connoître le pouls qui annonce le vomissement, le pouls des évacuations critiques, le pouls des régles, &c. Vous me dispenserez d'entrer dans ces détail, qui ne sont faits que pour les gens de l'Art. Ce n'est point à moi non plus, de prononcer sur le mérite de ces observations. (*Année Littéraire, 1757*, pag. 270).

Voici encore le jugement d'un homme de Lettres, qui a la modestie de ne pas prononcer sur le mérite des Recherches. Il n'en donne pas moins une notice très-exacte, avec cette précision & cette clarté qui distinguent ses ouvrages. Mais s'il est

vrai, qu'un Philoſophe privé des ſecours des obſervations journalières de Médecine, ne peut porter un jugement bien déciſif, il eſt tout auſſi certain, que cette matière peut être du reſſort de tous les Curieux qui cultivent les diverſes parties de la Phyſique & de la Littérature. L'Académie des Sciences a commencé à s'occuper de quelques petites diſcuſſions ſur le pouls : il en réſultera ſûrement de nouveaux éclairciſſemens. Peut-être ne ſeroit-ce pas un déſavantage pour la doctrine du pouls, qu'elle fût connue & cultivée par des Savans, qui ne s'occupent pas préciſément des ſoins attachés à l'exercice de l'art.

Pluſieurs Curieux ont déja étudié cette doctrine, au point de pouvoir vérifier ce qui fait le principal fondement des Recherches. Des gens du monde, des Freres de la Charité, qui, ſans prétendre ſe charger du traitement des malades, ſe ſont trouvés à portée d'en voir, ont étudié & même pouſſé fort loin la doctrine du pouls. Cette doctrine n'en ſera que mieux reçue dans le ſein des Facul-

tés de Médecine, lorſqu'elle aura été éclairée par les ſoins & les veilles de ceux qui aiment l'humanité. C'eſt à ces Citoyens utiles & vertueux, que peuvent ſervir la notice de M. Freron, & celle des autres Littérateurs, qui ne ceſſent de répandre le goût & l'amour des Sciences & des beaux Arts, & qui jouiſſent de l'avantage heureux de parer ce qu'ils écrivent, de tous les agrémens du ſtile.

---

## Nº. XXVI.

*Jugement de Monſieur Clerc, ancien Médecin des Armées du Roi, & de l'Hetman des Coſaques.*

VOICI ce qu'écrit ce Médecin à *M. Gardane.* ( Du Vendredi 18 Septembre 1767. ) » J'ai de quoi éprouver l'efficacité de la Médecine ſimple, & tout le tems qu'il faut pour obſerver : ſi M. Bordeu eût été à Villers-Cotterets la ſemaine paſſée, il auroit eu grand plaiſir. J'y ai eu deux maladies inflammatoires gra-

» ves à traiter, & l'état du pouls m'a
» fait prognostiquer, deux jours d'a-
» vance, deux hémorragies & d'au-
» tres éruptions. Le prognostic a été
» juste, & j'ai passé pour sorcier. »

Ce témoignage est d'autant moins suspect, que M. Clerc ne connoissoit pas les *Recherches sur le Pouls*, lorsqu'il a publié son *Histoire naturelle de l'Homme considéré dans l'état de maladie.* (Voyez pag. 337, tom. I. de cet ouvrage.)

---

## N°. XXVII.

*Jugement de M. Langhans, Médecin de Berne.*

» LES signes qui annoncent une
» hémorragie du nez salutaire, (dit
» M. *Langhans*, ) sont la pesanteur
» de tête, une douleur dns le front,
» la rougeur des yeux, les éternue-
» mens fréquens & le *double batte-*
» *ment du pouls*. . . . La crise est im-
» parfaite, lorsque la fièvre continue
» ou qu'il survient quelqu'autre ma-

» ladie : ainsi lorsque le malade ne
» rend que quelques gouttes de sang
» d'un rouge clair & pâle, c'est en
» général un signe infaillible que le
» sang est dissout & prêt à se corrom-
» pre... De même, dans une fiévre
» chaude, quelque fort que puisse être
» le saignement de nez, la fiévre ne
» laisse pas de continuer.... Au con-
» traire, la crise est parfaite lorsque
» la fiévre cesse... Toutes les fiévres
» observent un certain période avant
» d'avoir atteint leur maturité, &c.
» &c. «

Ces propositions extraites de l'ouvrage de M. *Langhans* (*l'Art de se guérir soi-même, &c.*) & dont je n'examine point ici toute la valeur, prouvent deux vérités également favorables à la doctrine du pouls & à celle des crises, dont le pouls est l'expression & la plus sûre indication. 1°. Il est évident que M. *Langhans* connoît, attend & suit les crises, leur marche, leurs jours, leurs phénomènes. 2°. Il appelle à son secours, pour distinguer les bonnes crises des mauvaises, les diverses modifications

du pouls : par exemple, une hémorragie salutaire est accompagnée *du double battement du pouls ;* c'est notre *rebondissant* ou notre *redoublé*, notre *nazal* & *supérieur*. Si l'hémorragie n'est point salutaire, elle est la suite d'une sorte d'expression ou de flux causé par la dissolution ; par conséquent le pouls n'annonce point alors le cri de la nature victorieuse ; elle est sur le point de succomber.

Tout cela fait voir combien la saine doctrine des crises & de ses signes, est de tous les tems & de tous les lieux, & combien elle est du goût des Médecins les plus instruits & les plus appliqués.

M. *Langhans* ne hésite point de mettre, pour ainsi dire, les signes du pouls entre les mains de tout le monde, & de recommander l'étude des crises à ceux qu'il suppose pouvoir être leurs propres Médecins : il faut donc qu'il regarde ces deux points essentiels de la Médecine pratique, comme des vérités utiles, nécessaires, & qu'il est dangereux d'ignorer.

C'est le plus grand éloge qu'on

puisse faire des découvertes des Philosophes, que de les répandre dans les mains du peuple; c'est la marque la moins équivoque de leur utilité réelle. Notre doctrine du pouls est désormais dans cette heureuse position : il faut que les Médecins se tiennent pour dit, que leurs malades avisés & instruits sur ce point important, ne leur pardonneroient aucune négligence à cet égard, & encore moins un air d'indifférence dans lequel on s'enveloppe quelquefois, faute d'avoir de bonnes raisons à mettre en avant.

---

## N°. XXVIII. & dernier.

*Autres jugemens.*

ON a dit, 1°. que la nouvelle doctrine du pouls n'est qu'un tissu de paradoxes. 2°. Qu'elle est une innovation inutile & même nuisible. 3°. Qu'elle dérange les régles de la saine pratique. 4°. Qu'elle n'étoit qu'un réchauffé, puisqu'elle se trouve dans

les Auteurs anciens. 5°. Qu'elle n'a point l'autenticité nécessaire aux vérités qui, en Médecine, doivent servir de régle. 6°. Que tant de bons Médecins s'étoient passés de cette doctrine; qu'il étoit inutile de s'y appliquer pour être grand Médecin, ou pour en avoir la réputation. 7°. Qu'elle a des prétentions exorbitantes, puisqu'elle ne tend pas à moins qu'au projet de connoître jusqu'au plus profond des pensées. 8°. Que les dénominations nouvelles qu'elle emploie, sont aussi singulières que ridicules. 9°. Qu'elle pouvoit, tout au plus, être de quelque ressource à ceux qui voudroient en imposer au Public. 10°. Qu'il faut employer toutes sortes de moyens pour empêcher ces sortes de systêmes de se répandre, &c.

On pourroit appeller tous ces jugemens les décisions *courantes*. Mais les Partisans du pouls, qui ne se sont point épouvantés du bruit, n'ont point été sans réponse à toutes ces imputations : voici leurs réponses.

1°. Lorsqu'on traite la doctrine

du pouls de paradoxe, on ne prend point garde que la découverte de la circulation du ſang a été de même taitée de paradoxe; que Fagon qui la ſoutint le premier à Paris, s'y fit une foule d'ennemis : cependant Fagon avoit raiſon, & l'événement a juſtifié que ſes détracteurs étoient des têtes à préjugé, pour ne rien dire de plus.

2°. Que les Gui Patin traitérent l'uſage de l'émétique d'innovation très-nuiſible, puiſqu'on accuſoit les Partiſans de ce reméde d'empoiſonner le monde. Cependant l'émétique a pris la premiè e place parmi les remédes, & la mémoire de Gui Patin révolte les gens de goût.

3°. Si les régles de la pratique ſont tellement déterminées qu'elles méritent le conſentement unanime de tous les Médecins qui ont de la réputation, certainement il ne faut point les déranger; mais qui ne ſait combien nous ſommes loin de cette uniformité de pratique tant vantée? C'eſt donc une pauvre raiſon que celle-là. Où eſt le Code de la Médeci-

ne? de quel droit un Médecin, quel qu'il soit, prétendroit-il forcer le suffrage de son Confrère, quel qu'il puisse être?

4°. Si la doctrine du pouls se trouve dans les Livres anciens, elle n'est donc point une innovation. Qui est en état de juger si cette doctrine mérite d'être remise en vogue, ou ceux qui l'étudient, ou ceux qui la diffament sans l'étudier?

5°. La doctrine du pouls est-elle moins autentique que mille décisions d'usage & de pratique, dont tant de Médecins se targuent? Où étoit l'autenticité des théories & de la pratique moderne, lorsqu'elles ont fait disparoître les régles anciennes?

6°. S'il faut rejetter tout ce dont plusieurs Médecins de réputation n'ont pû faire usage, pour s'attirer cette réputation, quel sera le reméde nouveau auquel on puisse avoir recours? quelle découverte ne sera point sujette à ce reproche risible?

7°. Quant aux prétentions qu'on se plaît à attribuer aux Partisans du pouls, en disant qu'ils se vantent de

pouvoir tout connoître dans le corps, le physique comme le moral, ce n'est qu'une fade plaisanterie, qui d'abord répandue dans de petits cercles, a ensuite pû en imposer à d'honnêtes gens. La vérité est qu'aucun des Partisans du pouls n'a eu cette prétention insensée. On veut les juger & on ne veut point les lire.

8°. Qui croiroit que des Médecins, la plûpart remplis des termes de leurs Ecoles, où les remédes, par exemple, sont distingués en *pectoraux*, *stomachiques*, *céphaliques*, *utérins*, *errihins*, &c. Qui croiroit, dis-je, que ces Médecins peuvent trouver étranges les dénominations de pouls *pectoral*, *stomachique*, *capital*, &c. & jetter du ridicule sur ces dénominations! Cette attaque n'est point adroite.

9°. Mais les Partisans du pouls veulent en imposer au Public! Voilà le grand cheval de bataille. Ainsi tous les Médecins dont nous venons de parler, Espagnols, Allemands, Anglais, Français, tous auroient fait une ligue pour abuser le Public. C'est,

il faut en convenir, une bien étrange entreprise. Et à quoi tend-elle? A modérer l'ardeur qu'on a pour les remédes, à déterminer les signes propres à l'application de ces remédes, à donner à la nature tous les droits que le mauvais goût de l'Art avoit voulu lui ôter. Est-ce-là vouloir en imposer au Public? Eh que peut perdre le Public à cela! Que ne peut-il pas au contraire y gagner!

10°. Il faut enfin employer toutes sortes de moyens pour empêcher la doctrine du pouls de se répandre. S'il s'agit d'une critique honnête, judicieuse, modeste, instuctive pour tous les partis, le champ est libre, tout le monde peut y entrer, & les Partisans du pouls sont en assez grand nombre pour se prêter de bonne grace à ce qu'on pourroit exiger d'eux.

Mais s'il peut être question d'imputations, d'accusations vagues, de dénonciations vaines & grossièrement tissues, ces méchans coups sont réservés a de vils délateurs, sur les vuës desquels le Public ne prend point le change; leurs traits sont connus, on

les fait empoisonnés par la jalousie, à laquelle succédent les remords rongeurs, & le mépris des sages.

Le savant M. Petit, Docteur de la Faculté de Paris, qui n'a cessé de soutenir le parti de la raison contre les attaques de l'orgueil & de l'ignorance, a fait une réfléxion qui trouve ici sa place. » Ceux qui, pour former » leurs opinions, ne balancent & ne » pésent point les raisons, s'irritent » de ce que les autres ne se soumet- » tent point aux passions qui les ont » subjugués : être d'un sentiment con- » traire au leur, résister à leurs déci- » sions, c'est leur reprocher tacite- » ment, & leur foiblesse, & leur man- » que de discernement ; c'est à leurs » yeux une offense : de-là, la mauvaise » humeur à laquelle ils s'abandonnent; » delà les faux raisonnemens qu'ils ac- » cumulent ; delà l'injustice & la mal- » honnêteté de leurs procédés «.

J'ai voulu prouver que la doctrine du pouls en général, & celle des Recherches en particulier, ne manquent point d'Approbateurs & de Partisans éclairés. J'ai prétendu présenter cette

doctrine ſous les diverſes formes que lui ont donné pluſieurs Auteurs, qui ſe ſont expliqués, dans un tems où l'on affectoit, pour faire feu ſupérieur, de publier mille contes ridicules. Les vrais Médecins répandus dans le Royaume, ont ſû à quoi s'en tenir, ainſi que la Faculté de Paris; & celle de Montpellier. Ces deux Corps célébres ont ſû démêler l'yvroie ſemée par des mains ennemies, parmi le bon grain. *Venit inimicus & ſuperſeminavit zizania in medio tritici.*

*Fin du ſecond & dernier Volume.*

## APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un imprimé qui a pour titre : *Recherches ſur le Pouls & ſur les Criſes, par M. de Bordeu, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris*. La connoiſſance du pouls, & de ſes modifications, quelque dénomination qu'on leur donne, eſt très-importante en Médecine, & abſolument néceſſaire au Médecin, ainſi que celle des criſes qui précédent, qui accompagnent & qui terminent les maladies. Cette doctrine apprend, par les loix de la méchanique, à connoître les variétés & la réciprocité des mouvemens, le rapport admirable qu'il y a des parties aux parties, & des parties au tout; elle eſt un guide aſſuré pour expliquer mieux les phénomènes de l'économie animale, & pour bien conduire les maladies dans leur marche, & dans leur traitement, pour en découvrir la cauſe & le ſiége principal, pour bien connoître celles qui ſont compliquées, pour ſçavoir en faire la diſtinction & appliquer à chacune le remede qui lui eſt propre; pour prévoir enfin les criſes qui doivent arriver dans les maladies, & en porter un prognoſtic juſte, afin d'être toujours en état de les attaquer, de les combattre, & de les vaincre avec plus d'avantage. C'eſt le but que ſe propoſe l'Au-

teur des *Recherches sur le Pouls & sur les Crises.* L'éloge que tant de vrais Médecins, de Médecins habiles, en ont fait, les différens jugemens qu'ils en ont rendus, prouvent, malgré les préjugés & les opinions contraires, l'utilité de l'ouvrage, & la nécessité de le réimprimer. A Paris, ce 28 Septembre 1767.

CASAMAJOR.

*Le Privilege est à la fin des Recherches sur le Tissu muqueux.*

# CATALOGUE
## *DES OUVRAGES*
## DE M. THÉOPHILE
# DE BORDEU,

*Qui se trouvent chez le même Libraire.*

RECHERCHES Anatomiques sur la position des glandes, & sur leur action, *Paris*, 1751, *in-12.* 3 liv.

Recherches sur le Tissu muqueux, ou l'organe celluraire, & sur quelques maladies de la poitrine. —— On y a joint une Dissertation du même Auteur, sur l'usage des Eaux de Barèges, dans les Ecroüelles, *Paris*, 1767, *in-12.* 2 liv. 10 sols.

Recherches sur le Pouls, par rapport aux Crises, seconde Edition, augmentée des Recherches sur les Crises, du même Auteur, & des divers jugemens portés sur la Doctrine du Pouls, depuis la publication des Recherches en 1756, *Paris*, 1768, 2 *vol. in-12.* 5 liv.

Recherches sur quelques points d'Histoire de la Médecine qui peuvent avoir rapport à l'Arrêt de la Grand'Chambre du Parle-

ment de Paris, concernant l'Inoculation, & qui paroissent favorables à la Tolérance de cette opération. *Liége*, 1766. 2 *vol. in*-12. 5 liv.

*De M.* DE BORDEU, *Pere.*

Dissertation sur les Eaux Minérales du Béarn, *Paris*, 1750, *in*-12, *broc.* 1 liv. 10 sols.

Nota. *L'on trouve chez le même Libraire des Livres de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, de Chymie, d'Alchymie, d'Histoire naturelle, &c. &c. anciens & nouveaux, tant de France que des Pays Etrangers.*